


UNIVERSITY OF TORONTO



DU MÊME AUTEUR

Quelques Héros. *Récits authentiques de la Grande Guerre.* Lettre-préface de Marcel Prévost, de l'Académie Française. 7e édition. 1918. Volume in-12, avec 16 gravures. 3 fr. 50

(Berger-Levrault, éditeurs)

Histoire d'une Compagnie

Il a été tiré de cet ouvrage
vingt-cinq exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 1 à 25

d'air. Allons-nous être ici cueillis comme dans une souricière ?

Deux mitrailleuses battent le Ravin devant leur champ de tir, on voit des groupes de corps gris étendus sur la terre.

L'aspect de la tranchée est atroce. Partout les pierres sont tachetées de gouttelettes rouges. Par place des mares de sang. Sur le parados, dans le boyau, des cadavres sont là couverts d'une toile de tente. Une plaie s'ouvre dans la cuisse de l'un d'eux. La chair, déjà en putréfaction (sous le grand soleil, s'est) boursouflée et un essaim de grosses mouches bleues s'y repaît.

~~Les débris sans nom~~ Le sol est jonché de débris sans nom. À droite, à gauche ! Boîtes de conserve vides, sacs éventrés, fusils rouillés et brisés, ~~teintés~~ éclaboussés de sang.

Une odeur insupportable empeste l'air. Pour comble, les Boches nous envoient q.q. obus lacrymogènes qui achèvent de rendre l'air irrespirable. — Et les lourds coups de marteau des ~~obus~~ éclatements ne cessent de frapper autour nous.

Vendredi 2 Juin.

Nuit d'angoisse, perpétuellement alertée. Nous n'avons pas été ravitaillés [en] boire. La soif surtout est terrible. Les biscuits sont rares. Un obus vient de faire glisser ma plume. Il n'est pas tombé loin. Il est entré dans la cagna d'à côté, où dormait mon sergent-fourrier, le pauvre petit Cottet. Tout a été ébranlé, j'ai été couvert de terre, mais rien ! pas une égratignure !

A en juger par la direction, c'est des 77. Pièce de calibre qui nous tap

CAPITAINE DELVERT

Histoire d'une Compagnie

MAIN DE MASSIGES — VERDUN

Novembre 1915—Juin 1916

JOURNAL DE MARCHE

PRÉFACE DE M. ERNEST LAVISSE

De l'Académie Française



PARIS-NANCY, BERGER-LEVRAULT

AUX OFFICIERS

SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS

DE LA 8e COMPAGNIE

DU 101e RÉGIMENT D'INFANTERIE

PIEUX HOMMAGE

DE LEUR CAPITAINE

PRÉFACE

Le capitaine Delvert, ancien élève de l'École normale supérieure, — promotion de 1901, — était, au moment de la mobilisation, lieutenant au 101e régiment d'infanterie. Il a combattu à Charleroi, dans les batailles de la Marne, à Verdun, en Champagne, sur l'Aisne et dans la dernière offensive des Flandres. Quatre fois il a été blessé.

Dès le début, il a noté sur ses carnets, au jour le jour, ce qui se passait autour de lui.

A Verdun, pendant les derniers jours du fort de Vaux, la 8e compagnie du 101e régiment d'infanterie qu'il commandait avait reçu pour mission de défendre le retranchement 1 du fort. Sous un bombardement effroyable,

elle repoussait cinq assauts en quatre jours et « maintint l'inviolabilité de sa position ». Mais elle était réduite à quelques hommes qui furent, peu de temps après, répartis dans les autres compagnies. — La 8e compagnie du 101e régiment d'infanterie était morte au Champ d'honneur.

C'est son histoire que raconte le capitaine Delvert, très simplement, car il n'a fait que donner à l'imprimeur une copie de ses carnets entre ces deux dates : le jeudi 11 novembre 1915, jour où lui fut confié le commandement de la compagnie, reformée à la suite de l'offensive de Champagne, et le lundi 26 juin 1916, jour de sa fin glorieuse.

C'est une histoire vraie, vécue et vivante.

La compagnie forme une famille très unie ; on porte des surnoms : Quinze-Grammes, Charlot, Coco, Bamboula, etc... Les joies de chacun sont les joies de tous : « Champion a une fille, Jeannine, née le 26 mars », note le capitaine sur son carnet. Le papa, tenant en main la lettre où la bonne nouvelle était

annoncée, l'a montrée au capitaine rencontré au moment où il faisait, le matin, le tour du secteur.

Les deuils aussi sont communs. Le sergent Janvier, sur le point de partir en permission, est broyé par un obus à la porte du capitaine auquel il venait faire ses adieux ; tous, à la compagnie, jurent de le venger.

Après la bataille, le capitaine reçoit des lettres de mamans inquiètes. « Quelles douleurs, remarque-t-il, dans ces feuilles écrites d'une main maladroite. En voici une qui, pour être plus sûre de la réponse, m'a envoyé un papier avec une enveloppe ; cette autre se fait recommander sa lettre..., et son petit, je le vois encore là-haut, près du carrefour, le front troué d'une balle, plein de sang, déjà violet. — Pauvre femme ! »

Les deuils succèdent aux deuils, la compagnie agonise. En annonçant une nouvelle mort à son capitaine, le sergent Langlois, — dit Charlot, — un vaillant parmi les vaillants de la petite troupe, lui dit : « A présent,

me voilà presque seul de nous. » — De nous! — C'est que, pendant de longs mois, on a passé ensemble les bons et les mauvais moments.

La vie dans les tranchées n'est pas l'enfer continu que certains s'imaginent. Il est des instants de calme où l'on peut circuler sans grand risque, humer à l'aise le charme d'une belle matinée de printemps ou d'un beau soir d'été.

Le jeudi 24 février, le capitaine fait les honneurs du secteur à un jeune sous-lieutenant qui vient de lui arriver. « La fraîcheur de l'air, note-t-il, la beauté radieuse de la lumière emplissent l'âme d'une béatitude délicieuse. On respire à pleins poumons, on est heureux de vivre. Mon grand B... (il a un mètre quatre-vingt-cinq) s'en donne pour ses vingt-quatre ans. »

Mais il est des heures atroces.

Voici le tableau que le capitaine fait de la tranchée après la première attaque boche

sur le retranchement 1 du fort de Vaux : « Partout les pierres sont ponctuées de gouttelettes rouges. Par place, des mares de sang. Sur le parados, dans le boyau, des cadavres raidis couverts d'une toile de tente. Une plaie s'ouvre dans la cuisse de l'un d'eux. La chair en putréfaction, sous le grand soleil, s'est boursouflée hors de l'étoffe et un essaim de grosses mouches bleues s'y pressent. A droite, à gauche, le sol est jonché de débris sans nom : boîtes de conserves vides, sacs éventrés, casques troués, fusils brisés éclaboussés de sang. Une odeur insupportable empeste l'air. Pour comble, les Boches nous envoient quelques lacrymogènes qui achèvent de rendre l'atmosphère irrespirable. Et les lourds coups de marteau des obus ne cessent de frapper autour de nous... »

Les courages ne faiblissent pas. Quand les Boches sortent à nouveau, ils trouvent nos hommes au créneau. « J'ai fait distribuer à tous des grenades, car à la distance où nous sommes, le fusil est impuissant. Les voilà !

En avant, les enfants! Hardi! Sortais coupe les ficelles des « cuillers » (1) et nous les expédions. »

Sans vivres, sans eau, — ce qui est pis, — sous un soleil de plomb, obligés de compter les grenades, car tout ravitaillement leur est coupé, entourés des cadavres de leurs camarades, ils défendent jusqu'au dernier souffle le coin de sol français qui leur fut confié.

« Ils ne sont pas vernis pour R[1] (2), les Boches », jette en passant auprès du capitaine le grand Frémont, un jeune gars de Mortagne, « aussi doux que brave », après l'échec de la cinquième attaque boche.

Et quelle raison à cet héroïsme si simple?

Leur capitaine la donne. Ils meurent à leur poste « parce que leur devoir est d'être là; parce qu'ils n'admettent pas que personne se permette de leur faire la loi; parce qu'ils sont hommes et qu'ils se sentiraient diminués

(1) Sorte de grenades.

(2) Retranchement 1.

et dignes d'être appelés femmelettes s'ils flanchaient ; parce que, plus ou moins confusément, ils ont conscience d'être citoyens d'un grand pays libre qui tient à sa liberté. Croyants d'une religion qui dépasse toutes les autres en les respectant — la Religion de la Patrie ».

Ernest Lavisse

La Main de Massiges

(11 novembre 1915-21 avril 1916)

*

CHAPITRE I

La Main de Massiges — Le Mont Têtu

(11 novembre-31 décembre 1915)

La 8e compagnie. — Ancienne et nouvelle armée. — Les villages de la Champagne humide. — La Main de Massiges. — La vie dans la cagna. — Une mort bien vengée.

Jeudi 11 novembre 1915. — Sommes arrivés à Givry-en-Argonne.

Le régiment y est au repos depuis quinze jours.

J'ai reçu le commandement de la 8e compagnie (1).

Lundi 15 novembre. — Envoyé au cours de commandants de compagnie à Saint-Mard-le-Mont.

Nous avons été reçus par le général X..., sexagénaire aimable, courtois, au visage empourpré

(1) J'étais lieutenant.

par la bonne chère, et aux cheveux blancs ramenés du cul-de-singe.

Il nous a déclaré qu'il fallait nous entraîner en vue de la reprise de la « guerre normale ».

Quelle « guerre normale » ? Les grandes manœuvres ?

Samedi 20 novembre. — Vie monotone, dans ce petit village de l'Argonne, de trois cents et quelques habitants, où l'on compte déjà huit à neuf jeunes gens tués.

Lundi 29 novembre. — Demain, départ pour les tranchées. Nous nous rendons à Dommartin-sous-Hans, pour de là gagner Massiges.

J'ai — à la compagnie — 131 hommes présents (1) (dont 15 sergents et 16 caporaux), tous, ou à peu près, ayant vu le feu. Comme officiers, 3 sous-lieutenants : Aubel, Tramard et Lambert.

Aubel est un instituteur. Trente-deux ans, fort gaillard, intelligent, actif.

Tramard est également un instituteur.

Quant à Lambert, c'est un maréchal des

(1) Elle devait recevoir dans la suite divers renforts. Au moment de monter à Verdun (fin avril), son effectif s'élevait à 193 hommes et 4 officiers.

logis d'artillerie, passé sur sa demande dans l'infanterie, afin de gagner l'épaulette. Brun, les joues colorées de contour encore enfantin, les yeux bleus toujours rieurs; très grand, mais le cou mince et la poitrine étroite; moins robuste certainement qu'il ne le paraît. Plein d'entrain d'ailleurs, et d'aimable enjouement. Avec son léger zozotement, c'est un vrai gavroche : toujours en verve [1].

Notre adjudant, Dubuc [2], est excellent. C'est un ancien sous-officier devenu préposé d'octroi. Il connaît merveilleusement son affaire. La quarantaine, petit, mais râblé; brun; le teint frais; très fin; très maître de lui; solide au poste de toutes les manières.

Les hommes sont des Manceaux, des Normands et des Beaucerons, avec quelques Parisiens.

La compagnie a bonne réputation; elle passe pour s'être toujours bien comportée.

Elle en est à son quatrième commandant.

Les deux premiers ont été tués : le capitaine Battesti [3] à Ethe, le 22 août 1914; le lieu-

(1) Mort à Verdun (juin 1916).

(2) Médaillé à Verdun.

(3) Dès le début de l'action, par un obus qui tua en même temps un de ses lieutenants, Molinier.

tenant Bernard à Perthes [1], le 28 février 1915.

Le troisième, le capitaine Rallier du Baty, a été blessé grièvement le 25 septembre [2].

Nous tâcherons d'être digne de tels prédécesseurs.

Déjeuné l'autre dimanche à la table du nouveau colonel, le lieutenant-colonel L..., qui vient de la Légion. Un Méridional (à juger par l'accent), petit, sec, type du soldat d'Afrique.

Déjeuner très gai. D... et ses chansons ont été la joie de la fête. Il nous a servi, avec une conviction et une gueule formidables :

On les aura
Quand on voudra !

Le colonel était enthousiasmé.

Autour de lui, quelques camarades du début en bien petit nombre : T..., L..., S... Ils sont encore là parce que leur emploi était un peu moins malsain que celui de commandant de compagnie.

T... est téléphoniste ; L..., capitaine adjoint ; S... a été à l'approvisionnement jusqu'en mai, puis aux mitrailleuses.

(1) Devant les fils de fer boches.

(2) Il mourut quelque temps après des suites de cette blessure.

Jeudi 2 décembre. — Nous sommes arrivés à Dommartin-sous-Hans, en camions-autos. Merveilleux ce moyen pour le déplacement des troupes. En quelques heures, tout un régiment est transporté à trente kilomètres, une longue étape d'autrefois. Et avec les routes de l'Argonne, vrais cloaques de boue, dans quel état serions-nous arrivés !

L'armée française a aujourd'hui un aspect bien curieux pour ceux qui ont connu l'ancienne.

Nous avons vu, avant de partir de Givry, défiler le 14e hussards. Quand je me rappelle les escadrons qui ont marché avec nous au début de la campagne ! Les officiers corsetés dans la tunique bleu de ciel, monocle à l'œil, shako bleu à bordures blanches et à pompon, jugulaire en tresse de cuivre ; les hommes culottés de rouge, en vestes bleues, et eux aussi portant le shako. C'était crâne, élégant, guerrier, bien français, comme on eût dit alors.

Aujourd'hui, officiers et cavaliers ont la capote du fantassin, le casque du fantassin, la culotte du fantassin. Un écusson noir à chiffre d'argent, voilà tout ce qui rappelle les brillants hussards.

Non ! Il y a encore autre chose : leurs che-

vaux! fines bêtes, bien soignées malgré la durée de la campagne.

Ces hommes sont des cavaliers.

Autre régiment qui, lui, revient des tranchées, — si le 14e y va.

C'est le 3e chasseurs d'Afrique.

Ici encore, à peine de loin en loin quelques chéchias. Plus de ceintures rouges, de vastes culottes et de vestes bleues pinçant la taille et disparaissant dans la ceinture. La capote kaki, le casque du fantassin d'Afrique avec le croissant. Seuls les merveilleux petits chevaux arabes rappellent que l'on a affaire à des chasseurs d'Afrique . . . .

. . . .

Dommartin-sous-Hans, où nous sommes cantonnés, est un village qui avait, avant la guerre, à peu près trois cents habitants. Aujourd'hui, il ne reste que quelques pauvres gens, comme la bonne vieille à qui appartient la maison où nous sommes logés, les trois sous-lieutenants et moi.

Elle semble comme égarée, toute ratatinée qu'elle est sous ses cheveux gris.

— Excusez, Monsieur, me dit-elle, l'état où est la maison. C'était bien tenu d'ordinaire, mais voici quinze mois que je ne suis plus chez moi.

On ne la voit jamais. Elle se cache, comme une bête traquée, dans le fond de quelque mansarde. . . . .
. . . .

Le village est un véritable cloaque, les maisons sont sales, lamentables, abandonnées. Dans les cours, derrière les hangars, des mares à purin, des fumiers et encore des fumiers; le tout noyé dans une boue où l'on enfonce plus haut que la cheville.

Les champs sont de cette terre marneuse, où l'eau reste à la surface, et qui, à la moindre pluie (et il a plu à torrents!), constitue une pâte gluante, dans laquelle on ne peut avancer.

Auprès du village, on a creusé des tranchées de bombardement. Bonne précaution. Ça marmite assez souvent.

Ciel toujours bas, triste, avec tonnerre lointain de coups de canon.

Les deux ou trois jours de froid très vit que nous avons eus avant de quitter Saint-Mard étaient préférables.

Samedi 4 décembre. — Reconnaissance de notre secteur. C'est le « Creux-de-l'Oreille » de la « Main de Massiges ». La 8e compagnie

est en deuxième ligne, et relèvera dans quatre à cinq jours la 5e.

Les tranchées sont les tranchées boches qui regardaient Massiges et sont maintenant retournées vers la « Chenille », encore occupée. Nous sommes séparés des Boches par un ravin. Leurs premières tranchées sont à cinq ou six cents mètres des nôtres; elles passent pour n'être tenues que par des mitrailleuses (ce qui suffit d'ailleurs parfaitement).

Leurs mitrailleuses sont merveilleusement installées. Ils les placent au fond de puits et ne les montent que pour tirer. Ils ne regardent pas au travail.

Le terrain est mauvais. Des marnes vertes, sans consistance et qui se changent, sous la pluie, en une pâte semblable à celle du pétrin de la manutention.

Tranchées et boyaux sont dans un état épouvantable, souvent démolis, presque toujours pas assez profonds, et en général inondés. De l'eau jusqu'à mi-cuisse; de la boue jusqu'au genou. Les hommes ne sont plus qu'une masse de boue : boue sur le casque, boue dans les yeux; fusils bouchés par la boue au point que l'on ne peut ouvrir les culasses.

L'horreur commence avant d'arriver à Vir-

giny. De tous côtés, des trous d'obus. Sur le bas côté de gauche du chemin, un cheval crevé, le ventre ballonné, les pattes raidies...

Virginy n'est qu'une ruine. Sur un tertre, l'église, bien bâtie en belles pierres de taille, n'est plus qu'un squelette décharné, de toutes parts éventré. Le clocher s'est effondré. Les cloches gisent, intactes. Des maisons, il ne reste que quelques pans de mur à demi écroulés. Une cheminée en briques rouges est encore debout, on ne sait comment...

Un frisson saisit quand on s'engage dans le boyau. On monte bientôt sur le parapet. Nous sommes cachés par la crête qu'occupaient les premières lignes allemandes. Devant, des fils de fer barbelés, solides, fixés à des piquets de fer. Organisation tout à fait sérieuse. Ici, notre artillerie avait tout coupé.... Dans un trou d'obus, enfoui à demi, un des nôtres ; son fusil, baïonnette au canon, gît encore, tout rouillé, auprès de lui. On ne soupçonne plus qu'un corps maigre sous une lourde capote bleue; sans doute un marsouin. Pauvre figure décomposée, violacée et sanguinolente.

Plus loin, un crâne...

Dans les boyaux, au milieu de la boue, on a déterré un Boche; on a déjà sorti une jambe

jaune, verdie. Je me détourne. Quelle horreur! quelle horreur!...

Lundi 6 décembre. — Relève. Elle a commencé à 15^{h}45 et fini à 21 heures. Il pleut à plein temps.

Les Boches ont bombardé la sortie du village toute la journée. Heureusement que la plupart de leurs obus n'éclatent pas [1]. Sinistre, cette marche dans la nuit noire, éclairée seulement par les fusées boches et françaises qui s'élèvent comme en gerbes de feu d'artifice.

Les compagnies de tête guidées par le capitaine Pansette et le commandant à cheval marchent à une allure telle que c'est à peine si, venant le troisième, je réussis à suivre. Bétron [2] et la 7e se perdent dans la nuit, la boue, les sentes à peine tracées, coupées de tranchées, de fils téléphoniques, où les hommes s'empêtrent les pieds.

— Prenez garde au fil!

La pluie nous aveugle. Douze kilomètres de cette manière, et l'on sème le chemin de traî-

(1) A cause du terrain détrempé.

(2) Tué au fort de Vaux (3 juin 1916).

nards, — tombés dans les fossés ou les trous de marmite.

Nous arrivons.

Je vais au poste de commandement.

C'est une guitoune d'officier boche. Un trou à dix pieds sous terre, où l'on entre à reculons. Là, une chambre en équerre, soutenue par des rondins d'un mètre soixante. Le plafond et les parois sont planchéiés avec des madriers.

Dans la partie arrière, une couchette faite de montants en bois et de grillage.

Je m'y allonge.

Toute la nuit, des rats. Quelques marmites par instant.

Mardi 7 decembre. — Le temps est meilleur.

A 8 heures, je vais reconnaître le « Balcon » [1], que j'occuperai d'ici quelques jours et qui donne sur les tranchées boches. On voit leurs lignes blanches se profiler à l'horizon.

Les Boches « marmitent » toute la journée.

Nous sommes allés explorer le ravin qui descend vers Massiges. Il est troué comme une écumoire.

Nous arrivons au cimetière des coloniaux

(1) Nom donné à une tranchée. Dans la suite du récit, les tranchées sont désignées par la lettre T, les boyaux par la lettre B.

du 23ᵉ. Des croix s'alignent le long d'un boyau transformé en fosse commune.

Au delà, dans une ancienne ligne boche, une excavation où sont une quarantaine de cadavres boches. Odeur insupportable... Les poilus circulent au milieu, cherchant des souvenirs...

Mercredi 8 décembre. — Depuis hier 7 heures du soir, nous sommes bombardés : 105, 150, 77. Nos batteries répondent ; elles ont nettement la supériorité. Hors de la cagna, dans la nuit d'encre, les lueurs livides des projecteurs ou les lueurs fauves des coups de canon éclairent seuls notre contre-pente...

Ce qui tue, c'est l'absence de sommeil. Si nous pouvions dormir malgré la canonnade, les rats qui pullulent derrière les planches nous en empêcheraient.

D'ailleurs nous commençons à être sérieusement mordus par la vermine...

Parcouru, au milieu des ténèbres, les boyaux inondés ; pataugé dans la boue qui monte parfois jusqu'aux genoux.

Jeudi 9 décembre. — « Sont-ils bêtes ! ces cochons-là ! ils ne savent pas jouer », déclare

en s'engouffrant dans la cagna Bocage, mon agent de liaison avec le P. C. B.

Le bombardement fait rage. Les 105 fusants éclatent sur toute notre crête...

Les boyaux sont inondés, absolument impraticables. Pour les assécher, il faudrait quelques pompes. Depuis deux jours, mes deux rapports, celui de 5 heures et celui de 17 heures, en demandent une. Bien que la pompe aspirante et foulante date de quelques siècles, elle n'est pas encore venue à la connaissance de M. Lebureau. Comment les poilus vident ou plutôt essaient de vider les boyaux ? Avec des pelles ! oui ! des pelles !...

Comme la marne dont est composé le sol est imperméable, l'eau, à peine jetée sur la paroi du boyau, leur retombe sur le nez. Il y a bien quelques écopes, mais si peu ! Et puis le résultat est le même...

Les deux ordonnances (1), Bamboula (Delahaye) et Aubry, dorment allongés perpendiculairement à ma couchette.

Bamboula a vingt ans (classe 15) (2). C'est

(1) Le mien et celui du sous-lieutenant Tramard.

(2) Tué à Verdun, le 4 juin 1916.
Il était devenu, par la suite, l'un des meilleurs grenadiers de la compagnie. De taille moyenne, mince, l'allure toute jeunette ; les

un grand enfant insouciant et gai. Il attend tous les soirs que je sois couché pour écrire à sa connaissance (car 'n'a une), « Mademoiselle Marguerite A..., chez ses parents, fermiers ».

Aubry est plus ancien. Il est de la classe 1908. C'est un Normand d'Argentan, gros, court et râblé, avec une large face de lune toute ronde et toute rouge. Sur ses cheveux noirs coupés court, il porte en bataille un calot de drap bleu-gris crasseux. Sa capote, son tricot de laine, sa salopette passée par-dessus son pantalon, voilà l'homme. C'est une bonne nature; brave paysan tout rond et très roublard, malgré sa rondeur.

Il a avec Bamboula des dialogues à payer sa place.

Vendredi 10 décembre. — Depuis ce matin 9 heures, heure à laquelle je suis revenu de la reconnaissance de la ligne que je dois occuper ce soir, les Allemands bombardent.

Ils tapent dans le ravin du « Médius », et

cheveux châtains, frisés; la mâchoire légèrement prognate : d'où le surnom de Bamboula. Admirablement brave. Il disait, avec son gentil grasseyement :

— Je veux être caporal. J'irai en patrouille, et le capitaine, i' m'nommera caporal.

Il voulait que sa connaissance soit fière de lui.

Pauvre petit !

sur le plateau derrière nous, où il y a un ancien emplacement de batterie.

L'artilleur Lambert juge des coups.

C'est toujours du 105 qu'ils envoient, et c'est toujours la même batterie qui tire, une batterie défilée derrière le Bois de la « Justice » [1].

Samedi 11 décembre. — 11 heures. — Les Boches bombardent mon nouveau poste de commandement.

— Ils n'envoient que de la camelote : ça casse en tombant, déclare Lambert.

Mon poste ressemble à une cabine de paquebot. Manque un hublot. Comme lit, trois planches...

Le secteur, au point de vue défensif, est dans un état lamentable. Que de travail à faire ! Les tranchées n'ont pas de banquettes de tir, les fils de fer ne tiennent pas. Deux de mes tranchées de première ligne sont prises d'enfilade par la « Chenille ».

Le boyau d'accès (Eitel) [2] est tantôt un bourbier, tantôt un lac. Impossible, si l'on est atta-

(1) Au sud de Cernay-en-Dormois.

(2) C'était l'ancien boyau boche qui avait conservé son nom. Assez rapidement, toute cette organisation fut transformée.

qué, de compter sur l'arrivée des renforts. Il ne faudrait pas beaucoup de coups de canon pour faire ébouler tout.

Dimanche 12 décembre. — Aujourd'hui marmitage sérieux par obus de tous calibres. Ces messieurs doivent régler leur tir. Quelques-uns de ces obus contiennent des gaz lacrymogènes. Les yeux piquent. Vite les masques ! En effet l'irritation cesse aussitôt...

Ce matin, j'ai eu la visite au P. C. d'un capitaine d'état-major de la division. Quarantaine d'années, déjà la patte d'oie, mince, délicat, aimable homme.

Motif de la visite : hier a été fait un prisonnier, lequel a déclaré que les Boches devaient reprendre la « Main de Massiges » avant la Noël.

Le capitaine semble avoir été très impressionné par les déclarations dudit prisonnier, qu'il représente comme un colosse aux larges épaules, à la tête de brute « mais aux yeux brillants d'intelligence ».

Évidemment, il est inquiet. L'attaque lui paraît plausible.

Je suis plus tranquille, étant donnés l'état du sol devant les lignes — mou à y enfoncer jus-

qu'en haut des jambes — et aussi la difficulté du bombardement, si l'on en juge par le nombre des obus loupés...

Cette nuit je prends le quart.

Nuit splendide. Lune et étoiles dans le ciel clair. Au loin, le plateau paraît tout blanc, comme aveuglé de pâle clarté.

Les « Gaspards » (1), décidément, pullulent. Quand nous recevrons des hôtes de marque, c'est ici qu'il nous faudra organiser les battues. Il y aura des tableaux sensationnels...

Les Boches nous voient circuler comme en plein jour. Au passage, ils nous saluent de 77. A trente francs le coup! C'est flatteur! Le malheur est qu'ils en envoient aussi sur les travailleurs qui me creusent une tranchée de flanquement. Quelle guigne que cette nuit claire, quand il reste tant à faire!

Je rentre au P. C. après être passé dans mes autres tranchées réconforter les poilus, les admirables poilus. Ils trouvent que ce secteur est beaucoup plus pénible que celui qu'ils tenaient l'an dernier à pareille époque...

J'en trouve un, debout dans la tranchée, de l'eau jusqu'à mi-cuisse.

(1) Les rats.

— Qu'est-ce que vous faites là?

— Mon lieutenant, je me réchauffe!...

Mes bottes de tranchée, dégoulinantes de boue, me font des planards admirables. Fâcheux que Prudhomme, le photographe de la 5e, ne soit pas là...

Dans ma cabine tout le monde dort. Tramard ronfle comme une toupie...

Lundi 13 décembre. — Ce matin vers 7 heures, visite du secteur avec le commandant. Il s'étonne de flaques où il enfonce jusqu'au-dessus du genou. Il s'étonnera beaucoup plus tout à l'heure quand il recevra des marmites, car le moment est mal choisi...

Cela n'a pas manqué. Comme nous sommes en vue des Boches (1), quand ils ont aperçu du mouvement dans les lignes, ils ont envoyé une distribution.

Toute la journée, bombardement.

Cette nuit, ma cabine est à chaque instant ébranlée par les minen que les Boches lancent sur notre gauche aux coloniaux de la « Verrue », et aussi à mes premières lignes.

Effrayants, ces minen. Explosions formidables,

(1) On s'imagine toujours être vu. Le plus souvent il n'en est rien.

avec une flamme qui monte à vingt ou trente pieds en l'air.

La nuit, très claire, en est illuminée.

Mardi 14 décembre. — Cette nuit, j'ai fait nettoyer le secteur. On peut, ce matin, s'y promener sans bottes.

Malsain d'être en première ligne, mais on vit. Bombardement jour et nuit ; travail la nuit; l'impression qu'on est un capitaine commandant à son bord.

Aujourd'hui, il fait beau, clair et sec.

Les obus, qui parcourent l'air en tous sens, semblent des wagons glissant sur trolley.

Mon secteur est, maintenant, à peu près tenable.

J'ai fait creuser dans la nuit du 12 au 13 décembre une tranchée de flanquement, qui part de l'extrémité ouest de la tranchée « Balcon » et se dirige vers le sud-ouest.

Bien m'a pris de la placer à mi-hauteur. Depuis ce matin les Boches la bombardent. Tous les coups portent sur la crête.

Cette tranchée, croisant ses tirs avec ceux de la tranchée « Balcon », rendra le ravin infranchissable.

J'ai fait, la nuit dernière, vider de leur eau

les boyaux et tranchées du secteur, relever le parapet de la tranchée « Ouest-Balcon » renversé par les marmites, redresser un pan de sacs à terre menacé d'éboulement, creuser un dos d'âne qui, occupant le milieu de la tranchée « Merlonnée », la rendrait intenable; enfin commencer un abri-caverne pour les trente hommes qui doivent tenir ladite tranchée « Merlonnée ».

Reste la liaison avec l' « Ouest-Balcon ».

Il est certain que, en cas d'attaque, les mitrailleuses de la « Chenille », qui nous domine, rendraient le passage impossible au coude où le boyau descend la pente vers la tranchée.

La tranchée serait isolée et la garnison bien compromise.

Mercredi 15 décembre. — Les Boches ne nous ont envoyé hier que cinq cents obus. Décidément ils ne savent pas jouer...

Relève hier au soir. Je suis remplacé par le capitaine C... du ...e. Départ à 21h 30. Arrivée à Dommartin à travers la nuit claire et glaciale à minuit.

Les souffrances des hommes dans ces huit jours ont été indicibles. Ils sont descendus couverts de boue, éreintés, à peine capables de

faire les dix kilomètres séparant les lignes de Dommartin.

Beaucoup de pieds gelés, certains devant entraîner l'amputation.

Jeudi 16 décembre. — Au repos à Dommartin. Lambert a la fièvre. Ce grand gosse a attrapé froid.

Vendredi 17 décembre. — Istria [1], notre vieux père, a envoyé une purge à Lambert, lequel a lancé la purge par la fenêtre... et est rétabli...

Visité les cantonnements de ma compagnie. Les hommes sont logés dans deux soupentes obscures, ouvertes à tous les vents. Pour coucher, de la paille qui n'est plus que poussière, et poussière remplie de poux. Figures tristes, mornes. Les quelques blagues qu'on leur lance ne parviennent pas à les dérider. Malgré tout, ils prennent soin de leurs armes. Dès l'arrivée, les fusils ont été nettoyés.

Quelle est la clef du mystère? Les caporaux veulent passer sergents, les sergents officiers; les officiers ne veulent pas de reproches et obte-

(1) Major. Charmant homme, d'une égalité d'humeur vraiment admirable et d'un dévouement inlassable. Il devait malheureusement nous quitter à quelque temps de là.

Nous l'appelions le « père » Istria, et son aide-major Boisramé (fait prisonnier au fort de Vaux le 7 juin 1916) était — bien entendu — le « fils » Boisramé.

nir un galon de plus. Les officiers houspillent les sergents, lesquels houspillent les caporaux, lesquels houspillent les hommes. Et ceux-ci, tout harassés, se redressent sur leur couche pouilleuse et astiquent. L'amour-propre s'en mêle, et aussi le ressort admirable du troupier français.

Samedi 18 décembre. — Le ...[e] a pris l'autre jour un Lorrain, de Lorraine annexée. Celui-ci a indiqué les batteries boches, les régiments devant nous, etc... Il dit que les Boches craignent que nous ne les attaquions (contrairement à l'autre prisonnier qui voulait que des ordres soient donnés pour la reprise de la « Main de Massiges » avant la Noël).

Ici, ciel gris. Le temps s'est adouci. Les hommes somnolent dans leurs misérables soupentes... Les heures coulent, monotones.

Dans la rue qui traverse le village, quelques poilus balaient placidement, poussent la boue à proximité de la rigole fangeuse qui fut autrefois le ruisseau de la route. Plus ils chassent la boue, plus il y en a.

13 heures. — Le colonel m'apprend que je suis capitaine.

Mardi 21 décembre. — Aujourd'hui, j'ai signé

l' « État comparatif des sommes perçues pour le prêt de la troupe pendant le troisième trimestre 1914 ».

La compagnie se voit réclamer 42^{f}72 de trop perçu du 1er juillet au 10 août 1914!

Le mot « temps de paix » est écrit à l'encre rouge sur l'état.

M. Lebureau est vraiment admirable.

Nous sommes écorchés par tout le monde... J'ai payé ce matin un paquet de cinq bougies à deux sous, 1^{f}50!

Dans la pauvre masure où nous gîtons, où nous nous étendons le soir tout habillés sur un lit privé de draps, je reçois la visite de la propriétaire. Elle s'est, si j'ose dire, apprivoisée. Maintenant elle vient faire la causette; elle trottine tout le jour par la maison, sa chaufferette à la main, — menue comme une souris.

Elle nous accable d'effusions de sympathie apitoyée, ne nous appelant que « Mon pauvre garçon! mon cher garçon! »

Toute vieille et toute menue qu'elle est, elle ne perd pas la carte. Elle vient nous offrir du vin « que vend son gendre » au prix alléchant de 2^{f}75 la bouteille [1]. Grand bien lui fasse!

(1) Aujourd'hui, ce prix nous paraîtrait presque raisonnable.

Mercredi 22 décembre. — Je relève B..., ancien trésorier venu au front à la fin de juin. Il ne s'est pas consolé de n'avoir pu rester au dépôt.

Il se plaint de n'être pas encore chevalier de la Légion d'honneur.

Jeudi 23 décembre. — Bombardement soigné de minuit à 4 heures.

La guitoune n'a pas changé. Toujours pleine de rats. Toujours retentissante comme une caisse de résonance à chaque éclatement d'obus dans le voisinage.

Le ravin du « Médius » est également toujours aussi sinistre. Des pentes dénudées, une herbe lépreuse laissant voir partout la blancheur verdâtre de la craie marneuse. Les frêles plantations de pins qui poussaient chétivement sur les versants, sont réduites à l'état de piquets. On dirait des bâtons (de soixante à quatre-vingts centimètres) fichés à terre.

Le vallon, que notre artillerie croyait garni de fils de fer boches, est littéralement grêlé de trous de 75.

Au fond de leurs guitounes basses, les hommes semblent des bohémiens boueux. Ils vivent là dans des trous, ne sortant que pour les corvées.

En temps ordinaire, « Médius », « Ravin », « Annulaire », « Col des Abeilles », semblent déserts. Qu'une longue accalmie rassure, et l'on voit sortir de partout comme des légions de termites...

De temps à autre, dans le dédale boueux des boyaux, un détail rappelle le goût français : une rampe descendante aménagée en escaliers, coquettement arrangés.

Vendredi 24 décembre. — Nuit de Noël. 10 heures du soir dans les boyaux. Les longs nuages gris glissent sur la lune éclatante. Les obus sillonnent l'air avec un sifflement rageur. Au loin le grondement des coups de départ.

Samedi 25 décembre. — 4h 30 du soir. — Les Boches ne vont pas tarder à nous envoyer des 77 et des 105.

S'ils savaient ce qu'on s'en f..., ils garderaient leur camelote.

La boue : Lambert me rend compte que Cantenot, le jour de la relève, s'est enlisé jusqu'aux aisselles !...

Dans la cagna, les souris courent derrière les planches, grignotent, trottent, sautent. C'est un

vacarme incessant. Elles font un susurrement continu, semblable à un gazouillis d'oiseau.

Dimanche 26 décembre. — Aujourd'hui, je vais relever la 5e qui tient les premières lignes.

Lundi 27 décembre. — 11h 30. — Les Boches bombardent la guitoune avec du 105. Les obus tombent en plein dessus, l'ébranlent, font dégringoler de la terre sur mon calepin.

Le dernier qui vient d'éclater a lancé sa flamme jusque dans l'escalier du P. C. J'en ai été aveuglé.

Toute la cagna est empestée de poudre.

Mardi 28 décembre. — Visite à 14h 45 du général X..., commandant le corps d'armée.

De taille moyenne, sec, élégant.

Il est venu en casque, rase-pet de cuir, culotte rouge à bandes noires et molletières noires fuselant savamment le mollet.

Le colonel, Tiennet, enfin un silencieux colonel d'état-major, l'accompagnent.

Derrière moi, C... et Pansette.

La petite troupe se rend à l'observatoire d'artillerie. Tiennet montre le terrain.

Le groupe attire naturellement l'attention des Boches. Nous sommes en plein dans les vues.

Les marmites commencent à tomber. Un éclat vient de rebondir sur le casque, puis sur l'épaule de Tiennet...

L'examen du paysage terminé, on s'en va.

Je regagne mon P. C.

Les Boches battent le boyau sur toute sa longueur. Je m'engouffre dans l'escalier de la cagna...

Un éclatement formidable m'assourdit.

Un obus vient d'éclater juste sur le P. C.

Un homme entre, effaré.

— Mon capitaine, il y a un poilu tué dans le boyau.

Je sors. C'est le sergent Janvier. Il est étendu la face contre terre, déjà exsangue, méconnaissable. Il a le ventre ouvert ; les entrailles sortent. L'obus est tombé sur le bord du parapet. Tout est éclaboussé de sang rouge. Les membres se détachent. Il faudra le mettre dans une toile de tente, ramasser les entrailles avec une pelle...

Le pauvre garçon partait en permission en l'honneur de la médaille militaire qu'il avait reçue pour son admirable bravoure aux attaques de septembre [1]. Il était allé trouver un

1) 25 septembre 1915.

de ses camarades, Pionnier [1], croyant partir ce soir. « Ce n'est que demain », lui avait dit Pionnier. Il venait me demander si c'était vrai !...

Mercredi 29 décembre. — L'émotion causée par la mort de Janvier n'est pas encore passée. Tout le monde y pense. Le boyau est encore plein de sang. Sa baïonnette tordue, sa capote déchiquetée sont restées sur le parapet à côté du trou noir où a éclaté l'obus.

Ses camarades qui devaient partir avec lui viennent me dire « Au revoir ». Départ voilé de tristesse...

Cette nuit, en reconnaissance en avant des tranchées. Nuit noire. On glisse à chaque pas, l'œil au guet... Sol mouvant qui retient le pied. Une mitrailleuse se met à claquer... Des balles sifflent...

Je me planque...

Sous ma main quelque chose résiste...

Horreur ! C'est la tête d'un Boche qui est là depuis l'attaque du 25 septembre !

La plaine d'ailleurs est encore pleine de cadavres à demi enfouis.

(1) Autre sergent.

Jeudi 30 décembre. — Reçu ce matin la visite du sergent S...

C'est un emballeur des environs de la mairie du onzième. Il est de la classe 1895. Quarante ans, et qui marquent. Un petit ventre déjà, une barbiche noire, une forte moustache, de bons yeux à fleur de tête. C'est le brave homme. Il n'est pas difficile à faire causer. Il me parle de son ménage, de sa femme, de son fils qui a treize ans.

— Il a la tête dure, mais il s'applique. J'espère bien qu'il aura son certificat d'études cette année. Je vais lui faire apprendre un métier; c'est encore ce qu'il y a de mieux.

Et il raconte! Il raconte son humble bonheur de ménage d'ouvrier sérieux, semblable à celui que j'ai connu chez mes parents. On sent qu'il aime tout son petit monde, sa femme, à qui il dit « ma fille », son garçon, sa nièce « qui vit avec nous ».

Il est heureux de me parler de tout cela, et il le fait avec ce léger accent traînant des braves gens du faubourg, que je connais bien, et qui me va au cœur.

Je revois la place de la mairie du onzième, la statue de Ledru-Rollin et sa naïve emphase, la rue de la Roquette, et là-haut, dans le

soleil, le Père-Lachaise où repose la génération de 48 : Thiers à côté de Casimir-Perier et de Musset, Barbès, Blanqui, les fusillés de la Commune à côté de Clément-Thomas, Michelet à côté de Laffitte, toute une génération complexe sans doute, où Joseph Prudhomme côtoya Lamartine, mais qui reste nimbée de radieux idéalisme...

Cependant, je suis au fond de mon trou, à douze ou quinze pieds sous terre, dans une cabine de madriers et de rondins qui n'a pas trois mètres de côté. J'écris sur une table de bois couverte d'un journal. Comme lumière, une bougie. Le bougeoir est un fil de fer tordu au bas de manière à encercler la bougie de cinq tours, et suspendu en haut à un clou planté dans une planche au-dessus de ma tête. En guise de fumivore, le couvercle d'une boîte de conserve retourné.

Sur la paroi d'en face sont fixées deux couchettes, grossièrement faites d'un montant qui va du plancher au plafond et sur lequel s'appuient deux madriers. Deux autres sont cloués au mur. Une traverse en haut et l'autre en bas ; on y a placé trois planches, un peu de paille, une couverture et voilà.

Au-dessus de nous, le canon tonne. Notre

caisse de bois résonne comme de coups de marteau énormes et lointains.

Sans doute, de temps à autre, la jeunesse, l'insouciance reprennent leurs droits. On plaisante, on rit. On se monte des « bateaux » d'écoliers.

Pansette m'envoie très gravement, sous enveloppe, comme un secret de défense nationale, un dessin graveleux. Je lui réponds de la même monnaie et avec la même gravité.

Mais quelle vie!

Les figures sont pâles, les traits sont tirés. Ces huit jours passés dans des trous sont huit jours de cul de basse-fosse. On comprend ce qu'étaient les oubliettes. Pas d'eau, pas possibilité de se laver; on n'y songe d'ailleurs pas...

En face de moi, dans la chambre d'entrée de la cagna, est le téléphoniste. Il passe ses heures à se façonner un poignard. Depuis le temps qu'il vit dans ces caves que sont les postes téléphoniques de P. C., son visage est devenu cireux; ses joues creuses enfouies dans une barbe noire broussailleuse sont anémiées, blafardes...

Des musettes terreuses pendent au mur. A terre, un sac, la couverture roulée, la gamelle en fer-blanc de travers sur la patelette. A côté,

une bouillotte noircie. Dehors, toujours des 150, à ébranler la cagna.

Vendredi 31 décembre. — Mon pauvre Janvier aura eu des funérailles dignes de lui. Hier matin, vers 9 heures, j'ai vu en avant du « Balcon » dans la plaine, un officier boche revêtu d'un long manteau, qui donnait des ordres à trois troupiers. Que pouvait-il bien faire ? Il les faisait éloigner sur un même alignement... Ce ne pouvait être que des jalonneurs. Je préviens le lieutenant observateur du 75 qui est à la disposition du sous-secteur. Je lui précise l'endroit, mon hypothèse d'une construction de tranchée (allant de la tranchée Bismarck au boyau Lœbau), à environ cinq à six cents mètres en avant de mes tranchées « Balcon » et « Merlonnée », et formant un angle aigu avec la « Merlonnée ».

A 13h30, Arthur (1) se met à taper.

Je sors de la cagna, sans casque et en chandail, de façon à être remarqué le moins possible. Je descends dans le boyau « Eitel » jusqu'à une brèche d'où la plaine se découvre admirablement.

(1) Surnom du 75.

De la « Chenille », bien que je me baisse autant que possible, une balle me siffle aux oreilles [1]. J'examine mes tranchées boches. Les coups de 75 portent en plein dedans. Je file vivement au P. C. Je prends le récepteur.

— Allô! Allô! Donnez-moi le lieutenant observateur du 75!

— Allô! C'est vous, mon capitaine? Est-ce ça que vous voulez?

— Parfaitement! allez-y!

Rrrauf! Rrrauf! Les salves se succèdent. Tout saute en l'air.

Le soir à la nuit noire, à 19h30, seconde édition.

A ce moment, j'entendais descendre dans mon escalier. B... (capitaine au ...e) vient me relever: je raccroche le récepteur, lui passe les consignes, — celle-ci entre autres.

Je sors du P. C.

Au loin devant nous, Arthur faisait rage. Les salves succédaient aux salves. Sous les rafales, les Boches poussaient des hurlements horribles que le vent portait jusqu'à nous.....

Et c'est ainsi que nous avons passé la main au ...e.

(1) Toujours l'idée que l'on est vu. Cette hantise est générale. Elle n'est que quelquefois justifiée.

CHAPITRE II

Relève de Janvier — Attaque boche

(1er janvier-4 février 1916)

Un arrosage de galons le jour de l'an 1916. — Relève de janvier. — Un cimetière du front. — Une attaque boche. — Les « Gaspards » et les « totos ». — Une caresse du bon « Tobie ». — Une matinée théâtrale au cantonnement. — Jour de deuil.

Samedi 1er janvier 1916. — Toujours la boue, la bruine. Ce soir, grande « nouba » pour l'arrosage de mes galons. C'est une chose curieuse qu'une réunion d'officiers en ce moment. Ils viennent de tous les coins de la France : Normandie, Est, Midi, Paris, tous avec leur cachet distinctif et leurs chansons.

Ajoutez à cela qu'il y en a toujours deux ou trois qui sont allés en Afrique et en ont rapporté une abondante provision d'histoires...

L'aide-major Boisramé nous a sorti une chanson de carabins merveilleusement ordurière, mais bien amusante.

Blaise [1] a conduit *Le Jeune homme de Mourmelon*. Enfin, D... nous a donné son opéra et dansé la danse du ventre de son énorme bedon. Il est décidément fort bien en tripes.

Soirée très gaie. Croirait-on que tous ces jeunes gens viennent de passer huit jours terribles avec la mort, — la mort effroyable par l'obus — menaçante à tous les instants?

Ils ont déjà oublié. Les troupiers aussi.

N. B. — Le champagne généreusement octroyé par le Gouvernement était exécrable.

Dimanche 2 janvier. — Cette nuit (de 11 heures à minuit et de 3 heures à 4 heures), bombardement formidable des positions boches (Bouconville). Nous nous sommes endormis au bruit de ce tonnerre.

Mardi 4 janvier. — Beau soleil d'hiver.

Jeudi 6 janvier. — A Braux-Sainte-Cohière.

4 heures du soir, sur la route de Sainte-Me-

(1) Communément appelé le « bon Blaise ». Lieutenant, commandant la 7e compagnie. Blessé le 25 septembre, à l'attaque de Champagne, il venait de rejoindre le régiment.

Vingt-sept à vingt-huit ans. Admirablement brave. Il devait être blessé à nouveau le 31 mars 1916 (Voir plus loin).

nehould. Au bas de la côte, le village [1] et son clocher se perdent dans la brume. Rien de distinct. Des masses peintes au camaïeu dans le brouillard. A droite et à gauche, la membrure décharnée des arbres sans frondaison. Paysage d'hiver.

On nous a fait déménager cette nuit à 5 heures de Dommartin-sous-Hans, pour venir ici, — d'où il faudra partir demain à 16 heures pour les tranchées.

Repos gâché.

Comme cantonnement, des baraquements dont la couverture même n'est pas finie. Comme lits, la terre, cette terre grasse, ruisselante d'eau...

La musique, cet après-midi, nous a joué *Benvenuto Cellini* et *Lakmé*. Étrange, ce rappel de vie raffinée et heureuse dans la misère où nous sommes.

« Lakmé, ton doux regard se voile!... »

Je regardais l'auditoire. Des capotes déteintes, toutes les coiffures, képis, casques, calots. Les hommes pas rasés, les habits en vadrouille, les boutons sautés ; partout la boue.

Cette musique de volupté, de vie heureuse

(1) Braux-Sainte-Cohière (Marne).

et de plaisir est d'un effet singulier dans ce décor.

Vendredi 7 janvier. — Ce soir, relève. Le régiment reprend les tranchées.

Nous sommes partis de Braux à 16 heures. Le soir tombe. Ciel gris, pluie fine. La route boueuse s'allonge sous l'ombre qui s'épaissit. Le vent affole les chevaux, la pluie nous aveugle. Le bon Tobie se cabre, refuse d'avancer. Il faut descendre. A la sortie de Maffrecourt, je renvoie les chevaux, au grand plaisir d'ailleurs d'Eustache [1]. La nuit est complète. Il fait noir à ne pas voir à trois pas. Je suis resté à la queue de la compagnie avec Boisramé, le docteur et Lambert. La pluie tombe de plus belle. Le vent de norois nous la chasse au visage. On croirait des aiguilles de grêle qui entrent dans la peau. La capote lourde d'eau bat les jambes. Près de moi un pauvre troupier, courbé sous son sac, traîne lamentablement la jambe.

— Qu'est-ce que tu as ?

(1) Ordonnance chargé du cheval, classe 1903. Un Beauceron, type du bon paysan de France. Ancien « cuir » (cuirassier) passé dans l'infanterie. Avec son casque et ses longues moustaches blondes, il me rappelait les images des livres d'histoire représentant les guerriers gaulois.

— Il y a trois jours que je suis malade, mon capitaine.

— De quoi souffres-tu ?

— De coliques.

— As-tu ta ceinture de flanelle ?

— Oui, mon capitaine, et bien serrée.

Il me dit cela d'un ton si las que je n'ajoute rien que quelques mots d'encouragement. Parler même le fatigue certainement. D'ailleurs je n'ai pas de voiture où mettre son sac. Il lui faudra endurer son supplice jusqu'au bout.

Et C... qui mène la colonne s'est trompé ! Il nous a fait passer par Dommartin. C'est un kilomètre et demi, deux kilomètres de plus pour les malheureux troupiers. La pause ne vient pas. Ma jambe me fait atrocement souffrir [1]. Chaque fois que le pied pose à terre, il me semble appuyer sur une dent cariée...

La pause enfin !

Je prends le parti de marcher en tête de la compagnie pour éviter autant que possible les à-coups.

Devant moi, Champion [2], le fusil pendu à

(1) Une vieille blessure reçue à la jambe droite au début de la campagne.

(2) Clairon.

l'épaule, le bâton dans la main droite, allonge ses grandes jambes infatigables...

La pluie redouble, la tempête grandit, plaquant sur les jambes raidies les pans de capote lourds de pluie. La longue théorie silencieuse et souffrante s'espace de plus en plus sur la route. Les hommes tombent dans les fossés. D'autres qui ont les pieds en sang, les jambes ankylosées, la face brouillée par l'eau, avancent sans proférer une plainte. Je songe avec angoisse que nous avons fait douze kilomètres, et qu'il nous en reste encore dix à faire.

Pour comble, à tout instant passent des convois en sens inverse. C'est le régiment que nous relevons qui descend. Les voitures, brutalement, nous rejettent dans le bas côté où l'on enfonce à pleine boue jusqu'à la cheville, roulent sur les pieds meurtris, avec la muflerie des charretiers pour les pauvres biffins.

Maintenant la pluie, le vent font rage. C'est un ululement continu. On marche comme un troupeau ivre et titubant, aveuglé par la tempête.

A cela s'ajoute le sifflement des obus venus de droite, de gauche, d'en face. Ils traversent l'air avec un ronflement de wagon glissant sur des rails, et vont éclater, « flaouff », à quelque cent mètres.

Le fracas devient assourdissant. La pauvre file d'hallucinés continue sa marche dans les ténèbres...

Des maisons, quelques lumières. C'est Berzieux. Encore six kilomètres... La nuit se raie de flammes, fusées et éclairs des départs.

La faim commence à me tenailler. Si les hommes ont mangé avant de partir, nous, nous n'avons rien pris depuis midi...

Des trous lumineux au pied d'une pente noire. C'est le 26[e] d'artillerie. Juste, un de ses groupes se met à tirer ! Une même pensée vient à tous : si les Boches répondent, nous sommes perdus...

La route coude vers Virginy... Et toujours des champs inondés où se reflète la lueur des fusées dans la nuit, la membrure grêle des arbres effeuillés.

Sur un tertre, la carcasse tragique, trouée d'obus, d'une grande construction : c'est l'église de Virginy. Elle semble le squelette de quelque animal gigantesque.

Nous passons au pied et tournons à droite. Voici le chemin de Massiges, les hauts arbres connus dont certains gisent déchiquetés par les obus.

Le supplice de mes pauvres troupiers touche à sa fin.

— Compagnie, halte! Repos de manœuvre! Ceci consiste à déposer les sacs. Ce repos est d'autant plus indispensable que la compagnie a encore des traînards dans Virginy.

Harassés, les hommes se laissent choir sur leurs sacs, tirent des musettes quelques provisions, boivent un coup de « pinard ».

Au bout de quelques minutes, les langues recommencent à se délier. Le lieutenant de jour vient me rendre compte que tout le monde a rejoint.

Encore cinq minutes et sac au dos! Dans une demi-heure, chacun sera à sa place. Le « lamento » de la *Tosca* me monte aux lèvres.

— Tiens! un qui chante... Ah! c'est le capitaine!

Le brave Paré est devant moi. Il va guider la compagnie vers son nouveau poste. Les hommes ont déjà oublié leurs fatigues. Je les entends rire, blaguer, chantonner. Tout à l'heure, ce sera le silence, et sans qu'on le commande.

Mais pour le moment, ils s'ébrouent. Et je ne puis m'empêcher de penser à la merveilleuse puissance de belle humeur de notre race. Ils tiendront les tranchées et gaillardement jusqu'à la relève prochaine.

Pour nous réduire, le Kaiser avait compté sans la force infinie de résistance de la gaieté française.

Samedi 8 janvier. — Au-dessus du P. C. des cadavres du ...e. Bonne affaire pour les rats. Ils grouillent, et ils sont gros.

Dialogue entre Jégoud [1] et Aubry :

— Qu'est-ce t'as fait d'ma pipe?

— Ta pipe? Je l'ai point. Elle sera partie en permission avant toi!

Dimanche 9 janvier. — Belle journée d'hiver, sentant déjà le printemps.

La nuit a été détestable. Le P. C. fourmille de rats qui grignotent mes bottes de tranchée...

Ce matin, à 8 heures, je suis allé reconnaître nos deux ouvrages de défense de Massiges, l'ouvrage M... et la tranchée nord que je dois défendre.

Elle contourne, dans sa partie droite, le petit cimetière [2]. Plein de croix de bois neuves, ce pauvre petit cimetière boueux. Voici un colonial, Picard ; un autre, un caporal, Susini. Ici, une couronne touchante : « A

(1) Jégoud était sur le point de partir en permission.

(2) Appelé « Cimetière de la Vierge ».

notre père, la première pièce. » Sans doute quelque maréchal des logis d'artillerie, chef de pièce. Toutes les tombes ont leur bouteille renversée qui contient les papiers...

Le ciel est doux. Le soleil met le cœur en fête. Quelques oiseaux déjà gazouillent. Et cependant la mort ne cesse de traverser l'air. Les Boches tirent sans discontinuer à coups de 150.

— Flaouff! Flaouff! Rac!

15h 30. — Alerte! « Voilà les gaz. » On saute sur les masques. Ils sont incommodes au possible. Les vermorels sont vides... Pas d'hyposulfite dans les baquets...

En une seconde, nous sommes hors de la cagna.

Deux épais nuages montent de la vallée. Les yeux piquent : ce sont des gaz lacrymogènes. Une canonnade et une fusillade effroyables se déchaînent.....

Au-dessus du « Médius », les Boches font un tir de barrage avec des fusants. Les éclatements forment une ligne de feux, toute droite, comme tirée au cordeau. Tir admirable!

15h 45. — Ordre de porter la compagnie à la pente de l'« Annulaire ».

Exécution.

La canonnade redouble. Nous sommes entourés d'éclatements. Les morceaux de ferraille passent en sifflant. Les yeux piquent de plus en plus. Impossible avec les lunettes du Tambuté [1] de voir devant soi, ni, avec le masque, de respirer...

Le temps se couvre et la nuit vient. Une lueur rouge grandit sur notre gauche. Pas de doute, les Boches attaquent du côté du Mont Têtu, avec gaz et liquides enflammés. Ils nous alignent des tirs de barrage pour empêcher les renforts d'arriver.

La tranchée est encadrée d'obus : 77, 105 ; sifflements, fracas effrayant. Le sang monte à la tête. On s'attend à être broyé d'un moment à l'autre... Les hommes sont parfaitement calmes, adossés au parapet et appuyés sur leur fusil...

Nuit d'encre. Le concert infernal ne cesse pas. Vers 19 heures, accalmie. L'ordre arrive de faire rentrer la compagnie.

Les gaz se sont à peu près dissipés.

La 7e est arrivée en renfort... On ne sait où la loger.....

La canonnade ne cesse pas.....

(1) Nom du modèle de masque en usage alors.

Sous nos frêles abris en tôle de trois millimètres et quelques rondins dessus, un 105 nous mettrait en bouillie...

Nous sommes réunis dans le P. C. du commandant : Pansette, Consul, Le Carré, Blaise, Bétron, l'adjudant Leroy [1] et moi... On sent que tous ont le cœur serré.

Le téléphone nous apporte la nouvelle de la mort du sous-lieutenant Fêtu, de la 4e... Des hommes ont été tués par un obus tombé sur un gourbi...

J'emmène dîner Le Carré (de la 7e). Dîner en fanfare, entassés dans la cagna, autour de la pauvre table de bois blanc. Les Boches envoient maintenant des 210 qui s'abattent avec le bruit d'un escadron lancé au grand galop.

Toute la nuit, des deux côtés on ne cesse de tirer.

A 4 heures du matin, la fusillade se réveille. L'attaque est de nouveau déclenchée.

Lundi 10 janvier. — Le bombardement a repris à 14h45.

C'est notre 155 qui a ouvert le feu.

Les Boches répliquent avec du 210.

(1) Tué au fort de Vaux le 3 juin 1916.

Effroyable cette vie dans l'enfer. Les nerfs les mieux trempés n'y résistent pas. Lambert a tourné toute la nuit dans la cagna comme une bête prise du tournis.

Mardi 11 janvier. — Calme relatif à partir de minuit...

Nos canons « remettent ça » vers 11 heures... A 15 heures, nouvelle reprise de conversation... C'est un fracas assourdissant, auquel se joint le bruit d'une attaque à la grenade à 16h 30. La fusillade crépite. Nos grosses pièces tonnent sans interruption.

17h 30. — Une fusée blanche s'élève dans la nuit noire, comme une étoile, du côté du Mont Têtu.

Demande de barrage.

A cette étoile succède une seconde, puis une troisième...

Alors toutes nos batteries de la plaine, celles de Massiges, celles de Virginy, de Berzieux, de 181, de 191, de 138 se mettent à cracher. Au milieu des ténèbres, c'est une succession aveuglante d'éclairs. De l'observatoire en avant de mon P. C., sur la route, le spectacle est terrible et grandiose. Tout le nord du « Médius » semble en flammes...

Le sifflement d'un 77 m'arrache à la contemplation...

J'ai l'impression que ça va se tasser.

Les éclatements d'obus semblent de loin d'énormes coups de marteau... Porte difficile à enfoncer; on y frappe souvent...

Nous attendons sous notre tonnelle de tôle noire, insouciants.

Lambert dort.

Les ordonnances discutent la grave question d'aller chercher la soupe.

Mercredi 12 janvier. — Ce matin, brouillard.

Je suis parti avec Tramard diriger le jalonnement de la piste que nous suivrons pour la relève. Le soleil s'est levé vers 8 heures, tout rouge dans le brouillard. Il fait maintenant beau et clair. Les misères sont oubliées. Les hommes sont dehors. Ils sont gais ; ils chantent....

Ce soir, après dîner, pendant que je suis étendu sur ma paillasse, les ordonnances ont pris nos places autour de la table, et décidé de faire une manille.

Paré me tourne le dos ; je ne vois que son jeu et le bout de ses moustaches blondes ; Guibout — le remplaçant de Jégoud parti en

permission — est de l'autre côté du poteau. Devant moi, solidement campé le poing sur la cuisse, est le brave Aubry, le bonnet de police campé en bataille au-dessus de sa bonne face rouge, toute ronde, la poitrine solidement rebondie sous le chandail. Partie difficile : trois Normands !

— 40 ! 45 ! Eh ben, prends-les.

— Oh ! les n'les ferais point, tu sais, gas !...

— Ah !!! n'les ai fait !... N'aurais point cru, tu sais, gas !

Ils ont des cartes tellement déteintes, tellement couvertes de crasse, qu'on n'en distingue plus les couleurs... Cela ne les gêne aucunement... Paré surtout m'amuse beaucoup pour la conscience avec laquelle il dispose dans sa main son éventail de cartons.

Ils font trois ou quatre tours, puis Paré s'en va auprès de Tramard et Guibout avec Aubry se coulent sous ma couchette.

On éteint les lumières.

Maintenant ce sont les « Gaspards » et les « totos » (1) qui sont les maîtres. On entend les rats grignoter, sauter, courir, dégringoler de planche en planche, pousser leurs

(1) Les poux.

petits cris comme des grincements derrière les tôles de l'abri. C'est un fourmillement qui ne cesse pas. A tout moment, je m'attends à en recevoir un sur le nez... Et puis c'est le tour des poux et des puces qui me dévorent. Impossible de fermer l'œil. Vers minuit, je commence à m'assoupir. Un vacarme effroyable me fait sursauter. Canonnade; crépitements de fusils et de mitrailleuses. Les Boches doivent de nouveau attaquer devant le Mont Têtu. Le charivari semble s'apaiser vers 1^{h} 30. A 2^{h} 15, reprise, — cette fois avec une violence terrible. Tout tremble. Nos canons tonnent sans discontinuer. A 3 heures, les coups s'espacent, et petit à petit le silence se fait...

Je me suis assoupi pour me réveiller à 6 heures. Réveil de la conscience et de la vie. Réveil aussi des rats et des poux. Le retour à la vie est aussi le retour à la misère, et la grosse voix de nos canons me rappelle que nous ne relevons pas seulement des poux et des rats, mais aussi des marmites.

Jeudi 13 janvier. — Pluie à plein temps dès le matin. A 13 heures, un rayon de soleil. Avec C... et Pansette, nous allons reconnaître le secteur du « Cratère ».

Nous arrivons à la perforatrice.

Les galeries sont de magnifiques galeries de mine.

Nous occuperons le secteur de droite. Pansette et moi, nous allons reconnaître la tranchée de première ligne. Après six à sept cents mètres de parcours, nous arrivons chez le Prince (1). Quelle vue admirable sur la plaine! ... Mais on y est aussi vu de tous les côtés.

A 14h 30, rentrée par la deuxième ligne. Station chez Paulus (2). Beau P. C., on descend par un escalier droit et commode, assez semblable à celui du P. C. B. de la « Verrue ».

Nous nous préparons à rejoindre Massiges.

A peine sommes-nous engagés dans le boyau que les percutants de 77 tombent à droite et à gauche. Nous nous *croppetonnons* dans le boyau. Les obus frappent avec énergie. Nous sortons, car le boyau est peu profond et nous ne sommes guère plus à l'abri que sur la plaine. Pour comble, il devient carrément impraticable.

Course haletante, ponctuée de plats ventres... Nous sommes arrivés à bon port. Mais nous avons eu chaud.

(1) Surnom du lieutenant Colonna, aujourd'hui capitaine.

(2) Capitaine commandant la 10e compagnie.

Nuit sans pouvoir fermer l'œil : il fait froid, les rats pullulent et la canonnade ne cesse pas.

Vendredi 14 janvier. — Me suis assoupi vers 5 heures. Réveil à 7 heures, avec violent mal de tête. Froid piquant, mais beau soleil.

A 10 heures, commencement du bombardement; 77, 150, 105, nous descendent des hauteurs du ciel bleu. Ça n'émeut guère les gens. Aubry me demande à tout instant s'il peut aller chercher la soupe. Or, les marmites tombent de préférence sur la route qui conduit aux cuisines...

Pauvres « bourrins » des cuisines. Ils marchent parce que c'est la mode, mais on pourrait pendre son casque à leur hanche en guise de portemanteau.

Samedi 15 janvier. — Relève. Le ...ᵉ vient prendre notre place... (Lieutenant L...).

On part vers 20 heures. Le lieutenant nous a affirmé tenir d'un ami qui le tenait de Sarraut, que la guerre finirait à fin de février, début de mars. Il est péremptoire et épanoui. Il nous explique qu'il n'est pas du Midi. « Il est de Tarbes. »

Dimanche 16 janvier. — La musique nous

joue le *Roi d'Ys* (dont Selle a chanté l'aubade) et le délicieux *Petit Duc*.

Cette échappée sur la vie de la grande ville éveille, comme toujours, tout un monde de réflexions. Aujourd'hui, elle me rend plus sensible la détresse de notre situation dans ce cloaque de boue qu'est ce petit village de Braux...

Quelques privilégiés se sont adaptés de merveilleuse façon. S... nous montre la baraque qu'il a fait aménager. Lit, table de toilette, table de travail, il n'y manque rien... L'ensemble est pimpant, frais, coquet. Il y a même des fleurs. Le culot d'une bouteille sert de vase, tandis que le goulot renversé est devenu un porte-bouquet.

Aubel quitte la compagnie. Il passe à la « mitraille » [1].

Lundi 17 janvier. — Une vérité, dans un article du *Matin* : « Chez les éperviers », de Lucien Boyer.

« Tout cela n'est rien... Si nous tombons, c'est en pleine lumière, entre deux armées qui nous regardent. Croyez-moi, et c'est la pensée

(1) C'est-à-dire dans une compagnie de mitrailleuses.

de tous mes camarades : le seul devant qui il faille se mettre à genoux, c'est le poilu, l'humble poilu des tranchées qui souffre devant son créneau et tombe obscurément à son poste. »

Extraordinaire ce poilu. Après le 12, c'est-à-dire après les attaques, les coups de canon boches, sauf exception, étaient assez espacés. A peine un obus était-il tombé devant les cagnas que les poilus se précipitaient chercher la fusée, pour en tirer l'aluminium. Leur préoccupation maintenant est de fabriquer des bagues. Ils m'en ont fait une fort jolie.

Les dîners sont gais, depuis que C... est parti en permission. *Le Jeune homme de Mourmelon* et *En revenant par le Piémont* apparaissent à tous les desserts.

Après quoi, on fait une partie de dominos [1]. Personne ne songe aux Boches tout proches, aux bombardements que l'on vient d'essuyer. Personne même n'en parle. Cette faculté d'oubli tient du prodige. La gaieté foncière du caractère français donne à l'armée une puissance d'endurance insoupçonnée. Je n'aurais jamais cru qu'elle pût être une force à ce point.

Mardi 18 janvier. — Ce matin, je suis sorti

(1) Sorte de jeu de cartes.

à cheval avec Eustache. Avant de monter, le bon Tobie m'a gratifié d'un coup de pied. Geste peu aimable et qui à première vue ne cadre guère avec son humeur pacifique. La faute en est à moi. J'ai voulu passer derrière lui sans le prévenir. Il m'a rappelé aux convenances.

Toujours est-il que, lorsque je suis descendu, je ne pouvais plus marcher. S... affectueusement m'a mené jusqu'à l'ambulance divisionnaire. Un bon vieux major, à un galon, m'a palpé, a énoncé un diagnostic fort compliqué que j'ai aussitôt oublié, et ligaturé avec force ouate et force bandes.

La nouvelle s'est bientôt répandue à la compagnie. D'autant plus qu'il est question de faire monter le régiment aux tranchées après-demain.

« Le capitaine montera-t-il avec nous? » C'est là la grosse question. Pour moi aussi. Si je ne puis monter, j'en serai encore plus affecté qu'eux.

Mercredi 19 janvier. — Je n'avais certes nul besoin de ce coup de sabot de Tobie; ce n'est rien, mais je souffre terriblement à marcher. Cela me fait apprécier toute l'horreur de ces

lamentables villages de l'Argonne, si semblables à ceux de Lorraine. Du fumier partout. Partout on enfonce jusqu'à la cheville dans une terre grasse comme du mastic, qui colle aux pieds et retient la chaussure. Aucune commodité. Il faut faire trente mètres dans la boue ci-dessus décrite pour poser culotte. Ce n'est pas que les gens chez qui je loge soient pauvres. Non. Ils ont des terres, des « bêtes ». Ils ont un commerce. En ce moment ils sont en train de faire fortune. Mais une dépense d'un sou doit leur déchirer les entrailles. Ils sont crasseux comme des miséreux. Leur maison est délabrée, sale, sans aucun confort et pleine de rats. Peu leur importe : ils ont des écus! et il en est ainsi dans les trois quarts et demi de la France.

L'avarice est bien vraiment une des tares de notre pays [1].

Jeudi 20 janvier. — Je suis étendu sur la misérable couche qui me sert de lit.

Ce soir, le ciel est doux, le soleil gai. On respire cette volupté attendrie des jours d'hiver où l'on sent déjà le printemps.

(1) Oui, mais il faut voir aussi le bon côté de ce défaut et les réserves financières quasi inépuisables qu'il nous donne.

Quelques notes s'élèvent du cantonnement voisin, gîte des musiciens...

Mes troupiers sont partis pour les tranchées sans moi, — et cela me fait un grand vide. Je suis désœuvré, comme désorienté. Quelques-uns sont venus me serrer la main en me disant :

— Meilleure santé, mon capitaine.

Il me semble que je suis abandonné ; je ne sais que faire...

J'ai eu ce matin la visite de Touchat.

C'est un homme du dernier renfort. Il est des environs de Béziers. Il veut changer de régiment, passer au ...e, « où il trouvera des compatriotes ». Il me dit qu'on se moque de lui quand il sort son parler « mità-patois, mità-françois ».

— Té faguès pas de méchant sang ! Aco fo pas rès [(1)] ! lui ai-je répliqué en usant de l'idiome du Biterrois, que je connais un peu [(2)].

Alors il s'est épanché avec volubilité, me racontant ses petites affaires, ses ennuis, la solitude où il se trouve, etc...

Je l'ai écouté patiemment.

Le voilà remonté.

(1) « Ne te fais pas de mauvais sang ! Cela n'a pas d'importance. »
(2) Ayant habité ce pays pendant trois ans.

Je lui tends la main.

— E bé? Boulès toujours t'en ana?

— Jamaï, moun capitan. Restarai toujours ama bous [1]!

Vendredi 21 janvier. — J'ai pris possession de la cabane de S... Elle est beaucoup moins confortable qu'elle ne le paraît. Elle est effroyablement humide et j'y tousse du matin au soir...

Gros émoi en ce moment dans la Presse. Le Monténégro aurait fait sa soumission à l'Autriche, sans condition. Est-ce une manœuvre des Empires du centre? Est-ce une manœuvre de la Serbie voulant montrer à l'Italie qu'elle a les moyens de se venger de l'abandon dont elle déclare avoir été victime? Veut-elle arracher ainsi des assurances formelles pour la cession à son profit de Raguse après la guerre? Mystère!

Aujourd'hui, on dément la nouvelle.

Quoi qu'il en soit, l'affaire a suscité un incident. Le *Journal*, qui avait publié la nouvelle prématurément, a été saisi. Il jette feu et flamme... C'est incroyable comme cette fureur nous laisse indifférents.

(1) — Eh bien! tu veux toujours t'en aller?
— Jamais, mon capitaine. Je resterai toujours avec vous.
De fait, il est devenu un des meilleurs grenadiers de la compagnie.

Samedi 22 janvier. — Un article de l'*Écho de Paris,* de Colette Yver. Elle y exalte le courage des habitants des villes à proximité des lignes, comme Nancy. Ce courage, elle l'estime moins brillant sans doute que celui du combattant, mais plus admirable.

Comment s'imagine-t-elle le combattant? Croit-elle que nous passions notre temps à brandir un grand sabre en un geste héroïque et en criant à pleins poumons « Vive la France »?

Quand donc ces messieurs et ces dames de l'arrière nous feront-ils grâce de leurs fantaisies?

Dimanche 23 janvier. — D... m'a emmené à La Neuville-au-Pont.

Nous avons assisté à une matinée donnée par le ...e et le ...e, dans une vaste grange.

Bon public. Il rit à gorge déployée, surtout aux blagues d'un agent de liaison du 5e bataillon du 315e qui joue, paraît-il, à « Ba-ta-clan » et qui, en tout cas, est un comique impayable.

Se croirait-on en plein combat? Croirait-on que ces hommes étaient, il y a quatre ou cinq jours, au Mont Têtu, à quelques mètres des

Boches et seront dans deux ou trois au « Cratère »?

Leur faculté d'oubli des misères est vraiment héroïque...

La Neuville-au-Pont est une jolie ville à cheval sur l'Aisne.

Excellent cantonnement...

A côté de notre trou boueux de Braux, La Neuville paraît enviable.

Lundi 24 janvier. — Ce matin, gelée blanche. Toute la journée, pluie.

Massiges a été fortement bombardé. Bétron, qui était rentré de permission ce matin, a voulu rejoindre vers 16h30, escorté par Eustache. J'ai vu Eustache revenir à 19 heures.

— Eh bien?

— Eh bien, à peine avions-nous dépassé Berzieux, que les 77 ont rappliqué sur le ravitaillement qui tenait toute la route. Le lieutenant m'a dit : « Descendons, et ramène les chevaux. » Je suis revenu en vitesse... J'ai même renversé un bonhomme sur la route...

Mardi 25 janvier. — Toujours la pluie.

Hier, le bombardement boche a abîmé deux cuisines roulantes sur le chemin de Massiges,

entre le hangar de mes cuisines et celles de la 5ᵉ.

Deux chevaux ont été touchés. L'un d'eux a pu être ramené ici, mais il a fallu l'abattre.

Le Masson [1], qui revient de là-haut, me dit que les hommes ont dépecé les deux chevaux et les ont mangés. Lui, qui fait la navette entre les tranchées et Braux, a pu manger des deux. Celui consommé à Massiges était, m'affirme-t-il, de beaucoup le meilleur.

Jeudi 27 janvier. — Jour de deuil. Cinq de mes troupiers tués, deux blessés. Parmi les tués, Jégoud. Le « pauvre Pégoud » qui avait été si heureux, il y a quinze jours, d'aller voir Mélanie! Il y avait trois jours qu'il était rentré de permission. C'est, comme pour Janvier, une promenade en plein jour dans le secteur qui a été la cause de la casse. Une corvée du 117ᵉ s'est amusée à se promener, officier en tête, sur les parapets à 13ʰ30! Peu après, les obus rappliquaient. Plus de cent cinquante, paraît-il (ils ont bien fait les choses)!

La mort de Jégoud a été atroce. Il était sur les premières marches de la cagna quand l'obus

(1) Agent de liaison.

(sans doute un 130) a éclaté. Il a eu la figure brûlée, un éclat lui a pénétré dans le crâne, derrière l'oreille; un autre lui a ouvert le ventre, brisé la colonne vertébrale, et dans la bouillie sanglante, on voyait couler la moelle. Sa jambe droite était broyée au-dessus du genou. L'épouvantable est qu'il a encore vécu quatre à cinq minutes.

Vendredi 28 janvier. — Arrivée de la relève.

Samedi 29 janvier. — Fièvre 39°. Aucun soin. La muflerie de certains toubibs est digne d'admiration par son point de perfection. Le nôtre est de P... et il vient de finir ses études à Toulouse. Il s'en f... que c'en est attendrissant. On a des remords d'être malade et de le tirer de sa béatitude. Il m'a déclaré :

— Vous avez la grippe, et je vais l'attraper. Chez moi, elle est très mauvaise.

Aussi ne vient-il que rarement, et il ne moisit pas.

Lundi 31 janvier. — Ai eu deux syncopes cette nuit. Personne pour avoir un verre d'eau. C'est dur.

Je lis *Le Sens de la Mort* de Bourget. Notre

illustre académicien tient des propos quelque peu inquiétants.

« Delanoe, dont une grenade a mutilé le visage *mais sans toucher au cordon du scapulaire...* » Ailleurs : « Vous savez ce que Le Gallic m'a dit tout à l'heure ? Je vous le donne en mille ! lui, un officier [1] ! et qui était là ! que la bataille de la Marne est un miracle... Pourquoi ? Parce qu'elle ne s'expliquera jamais stratégiquement ! »

. . . .

Incroyable la différence de condition des diverses gens du front.

Lambert a vu son ancien capitaine (d'artillerie) hier. Il me dit :

— Sa cagna est un palais... Une cheminée de salon, une glace, une chambre à coucher !

Certainement il vaut mieux être capitaine d'artillerie que colonel d'infanterie.

Quand je jette les yeux sur notre turne ici ! Des murs pisseux, suant l'humidité; des rats, partout ! Il n'y a que pour les marmites que les pauvres fantassins soient favorisés.

Encore parmi eux y a-t-il des degrés et les

(1) La caution n'est pas bourgeoise. On se rend compte des éléments d'appréciation dont dispose un officier subalterne pour juger « stratégiquement » d'une bataille comme la Marne ! On peut m'en croire : j'y étais en cette qualité.

combattants occupent-ils, au bas de l'échelle, un rang de défaveur spécial.

Nous changeons de cantonnement presque toutes les deux relèves. Quand nous descendons des tranchées, le peu qu'il y a de bien comme chambres, ce sont ceux qui ne sont pas montés qui l'occupent : ces messieurs de la C. H. R. (1).

Mardi 1er février. — Fièvre.

Jeudi 3 février. — Soleil radieux.

Mardi, Gallieni a été violemment interpellé.

Entre une délégation des bistros de Marseille et le général qui a sauvé Paris, nos Purs n'hésitent pas.

Vendredi 4 février. — La pluie a recommencé. On patine dans la boue.

(1) Compagnie hors rang.

CHAPITRE III

L'Organisation d'un Secteur

(5 février-29 février 1916)

Le fantassin est aussi un sapeur. — Attaque sur le Mont Têtu. — Avis aux futurs historiens de la guerre. — Bombardement par avions. — Comment fut abattu le zeppelin de Revigny. — Roulement de canon continu du côté de Verdun.

Samedi 5 février. — Remontée en tranchées. Je relève la 9ᵉ compagnie du ...ᵉ : lieutenant G..., sous-lieutenant de C..., sous-lieutenant R...

Pluie le matin. Vers midi, le temps se lève. Nous partons à cheval par un soleil splendide. Le ciel est clair comme en un jour de printemps. Une fois passé l'ouvrage, nous sommes dans la plaine où nous prendrons le chemin de la cote 180. Nous allons au petit pas du cheval par ce chemin effroyable où la monture entre à certains endroits jusqu'au poi-

trail. Le ciel est léger. Il fait bon vivre. Mais là-bas, sur notre droite, les Boches bombardent Ville-sur-Tourbe. On voit sur le ciel bleu les petits flocons noirs de leurs shrapnells. Nos batteries répondent et les coups de départ font bondir les chevaux. A Virginy, nous prenons le trot jusqu'à Massiges. Là, pied à terre. Nous nous engageons sur la voie du Decauville et gagnons le ravin du « Médius ».

Arrivé au P. C. de la « Verrue ».

Le lieutenant G... est un vieux colonial décoré de la médaille militaire et de la croix. Il a quarante-neuf ans, douze années de campagne. Il est allé au Tonkin et à Madagascar. C'est un homme de taille moyenne, solide, tout blanc, épaisses moustaches et sourcils noirs, l'œil vif, le nez fort. Il donne une impression d'intelligence, de calme et d'énergie.

Le jeune de C... est un Saint-Cyrien de la promotion de la Grande Revanche venu au feu en janvier 1915. Vingt et un ans, grand, beau gaillard (1). R... est un engagé de trois ans qui finissait son temps à la guerre. Lui aussi est tout jeune; c'est un blond frisé, d'aspect solide...

Admirable coucher de soleil. Une immense

(1) Passé depuis dans les tanks.

chevelure d'or rouge étale ses ondulations, où monte un zeppelin.

Dimanche 6 février. — Ce matin, soleil printanier. Les oiseaux chantent. On pense avec tristesse que ce sont les plus belles années de notre vie que nous passons ainsi.

Ce soir, il pleut à plein temps. La nuit est noire. On trébuche à chaque pas...

Mardi 8 février. — Pendant la nuit froide, étincelante d'étoiles, et où s'élève de temps à autre une fusée lumineuse, j'ai fait une visite des boyaux.

Ils semblent de grands trous noirs dont il faut battre les parois avec la canne, comme un aveugle.

Au matin, est venu un général du génie à deux étoiles. Homme élégant et disert. Il est escorté de deux bons gros pères de capitaines. Depuis un temps T, le génie a promis d'exécuter dans le réduit de la « Verrue », que j'occupe en ce moment, trois cagnas afin d'abriter les sections en garnison.

Nous attendons toujours.

J'en glisse un mot au général... Il n'entend pas...

Je suis en train d'en faire creuser moi-même dans B 33. Elle avance. Quand elle sera finie, peut-être le génie m'apportera-t-il les plans !

Mercredi 9 février. — Ce matin, tournée vers $5^h 30$. Il fait à peine clair. Les Boches doivent avoir braqué de jour quelques fusils sur affût ou quelques mitrailleuses qui prennent d'enfilade nos boyaux, car on ne peut faire un pas sans entendre miauler une balle.

Je suis moulu, rompu. Les articulations sont endolories. Ma couchette — trois planches — en est cause. Cette absence de sommeil est chose effroyablement pénible.

13 heures. — Chute de neige. On ne voit pas à deux pas devant soi, tout est blanc.

22 heures. — Le ciel est plein d'étoiles.

La lune, au loin, verse sa clarté sur le Mont Têtu, sur la « Chenille », sur le Col des Abeilles et les Ravins. C'est une clarté de veilleuse, sans éclat, ayant en soi quelque chose de funèbre...

Je suis à la recherche d'un emplacement de mitrailleuse à T 36. Il me faut grimper, ramper dans cette blancheur glacée. Les doigts sont gourds. On ne les sent plus... Et le froid

ne diminue en rien la vigilance de Fritz. Les balles sifflent comme à l'ordinaire.

Rentré dans la cagna.

Peut-être pourrai-je dormir. J'ai fait remplacer les planches de ma couchette par un treillis de fils de fer.

Le sommeil ne vient pas...

J'entends mon ordonnance se gratter inlassablement.

Jeudi 10 février. — Le soleil s'est levé tout rouge dans le ciel blanc qui couvre la terre blanche. Une lueur orange colore l'orient. Au loin, par delà la « Chenille », la plaine de la Dormoise s'enfonce sous la neige. Spectacle splendide.

Une volée de moineaux s'élèvent dans l'air glacé. Ils ne volent pas bien haut, les pauvres petits. Ils ont froid, ils ont faim.

Eux aussi, les poilus que je croise (déjà au travail, à remuer la terre), ils ont froid et ils ont faim ! Ils ne mangent qu'une soupe figée, le sempiternel morceau de bouilli, et du pain toujours lourd et sec.

La tête emmaillotée d'un cache-nez de laine, le casque par-dessus, ils pellettent et piochent, jusqu'à leur tour de créneau.

Pauvres biffins! héros et parias de cette guerre! Dans ce réduit de la « Verrue », ils auront tout fait : les tranchées avec les banquettes de tir, les réseaux de fils de fer, les plates-formes de mitrailleuses, et jusqu'aux cagnas...

Article d'Urbain Gohier dans le *Journal* du 9 février.

« Un député énumère les gérants d'hôtels garnis, les tenanciers de tripots, les condamnés pour escroquerie et les proxénètes qui ont été chargés de fournir des équipements, des chevaux, des vivres, des armes et des munitions à l'armée française. Il montre, parmi cent autres, une fille qui a descendu tous les échelons de la débauche, qui exerça la traite des blanches, qui est « soutenue » par un malfaiteur vingt fois condamné et qui contracte avec l'État pour habiller nos troupiers! »

(*Journal officiel,* 15 décembre 1915.)

Vendredi 11 février. — 7 heures. — La neige.

La plaine est sinistre. Ciel gris, terre grise. Lumière diffuse.

La « Chenille » allonge sa coupe hérissée de piquets noirs, semblable en effet au bouquet de poils raidis d'une chenille. On songe

que là, à quelques centaines de mètres, sont des yeux de guetteurs qui nous suivent dans les tranchées, à travers les boyaux, tout prêts, au moindre mouvement, à demander aux batteries tapies derrière les salves qui nous enverront la mort...

Inspection du secteur, par la boue glacée...

Les banquettes de tir s'organisent bien lentement.

A T 36, on les confectionne avec des sacs à terre, en ayant soin de laisser la terre éboulée dans le chemin de ronde jusqu'à ce qu'on la puisse ensacher. Si on la rejetait par-dessus le parapet, sur la neige, elle marquerait l'emplacement de la tranchée et la désignerait aux marmites.

Je continue ma tournée, dans la lumière lugubre de ce jour de neige.

On sent le froid de la mort pénétrer par tous les pores.

Les fils de fer sont posés autour de T 36 et du carrefour de B 31. Il ne reste plus que quelques heures de travail pour que le réseau soit vraiment solide.

Je reviens dans B 33, où l'on achève de creuser l'abri. Vrai travail de troglodytes.

C'est Charlot le maître de chantier. Classe 1910. Grand, solidement charpenté, aussi brave au créneau qu'infatigable au travail [1].

A gauche, la tranchée de flanquement.

A 1^{m} 50, dans le parapet, dépassent les deux pieds d'un cadavre boche. Hors des souliers pourris, les os du métatarse se montrent à nu, semblables à des osselets entourés d'une matière gluante et verdâtre. Horrible! horrible! On reconnaît que c'est un Boche à la forme spéciale des chaussures. Celles de chez nous ne sont pas ferrées ainsi...

La neige a fondu.

Depuis midi, il pleut à plein temps.

Maintenant les boyaux sont de petits lacs. On plonge dans la boue glacée jusqu'aux genoux. Impossible de se réchauffer les pieds. Impossible aussi de mettre le nez dehors, car les Boches bombardent sans arrêt. De tous côtés, les obus s'écrasent sur les parapets, dans les tranchées, dans les boyaux, bouleversant des parois qui ne demandent d'ailleurs qu'à s'écrouler.

(1) Charles Langlois, communément appelé Charlot.
Un de mes meilleurs soldats. Aujourd'hui sergent. Deux fois cité à l'ordre du corps d'armée. Il sera souvent question de lui au cours de ce journal.

Les souffrances des poilus auront été vraiment inimaginables.

A l'intérieur des cagnas, qu'ébranlent à chaque instant les arrivées, l'eau tombe comme dehors. Impossible maintenant de garder une lumière.

Ce soir, ordre de se tenir prêts.

Le ...e doit attaquer sur notre gauche, pour essayer de reprendre une tranchée que les Boches ont prise au ...e. Depuis seize heures, la batterie qui est derrière nous ne cesse de tirer.

A 3 heures, fusillade. Tac-tac des mitrailleuses.

Le combat a gagné notre front, comme il était prévu.

Vite! en bas de la couchette!

— Mon casque!

— Voilà, mon capitaine!

Dehors, nuit d'encre.

Un troupier arrive en courant.

— Le capitaine est là?

— Oui! Il est là, le capitaine.

— Ah! mon capitaine!... Je ne vous reconnaissais pas! C'est qu'on tire devant nous.

— Eh! laisse tirer! Rentre dans ton trou! Ton fusil est approvisionné?

— Oui, mon capitaine!

— Ça va bien! Attends tranquillement que je te donne des ordres.

J'ai en effet l'impression qu'il ne s'agit que d'une tiraillerie d'énervement.

Petit à petit tout s'apaise et l'on n'entend plus que le canon.

Samedi 12 février. — Nous avons repris hier deux cents mètres de tranchées. Depuis ce matin canonnade à rendre sourd.

A midi, fusillade; reprise de la canonnade. Il paraît que nous avons à nouveau pris vingt mètres de tranchées, plus dix mètres de boyau au delà.

Le tout a coûté fort cher.

Les Boches se vengent par une canonnade forcenée, qui démolit nos boyaux. Voilà du travail pour cette nuit.

Magnifique clair de lune.

Il est impossible de passer dans B 31 et B 32. Un demi-mètre d'eau. Tout est éboulé.

Dimanche 13 février. — Bombardement continu; nous sommes assourdis. Accalmie au soir.

Relève à 21^{h}30. A 1^{h}30, sommes à Araja. Pluie bientôt diluvienne. J'arrive, trempé, à

Braux à 2h30. Impossible de poser le pied à terre, tant je souffre.

Mercredi 16 février. — La tempête qui a duré toute la journée d'hier a continué aujourd'hui.

Je lis un article de Henri Bérenger — dans un journal de ces jours derniers. Il fronce le sourcil et élève la voix : « Nous allons voir ce qu'ont fait les généraux pendant l'hiver ! » dit-il d'un ton menaçant. Il croit encore que tout en France relève des plumitifs qui papotent dans les salles de rédaction ! Il est certainement de ceux qui s'imaginent qu'en 93 la France a été sauvée par les diatribes de Hébert et les jolies phrases de Desmoulins. C'est la légende révolutionnaire qui continue ses méfaits. Mais non, Monsieur Bérenger ! mais non ! Hébert, Desmoulins, Marat et consorts s'ils ont fait quelque chose n'ont fait que du mal. Il en a été de même de la majorité des représentants aux armées. Ceux qui sont restés dans le souvenir étaient des exceptions. Et savez-vous pourquoi, Monsieur Bérenger, ils étaient des exceptions ? Parce que, comme Carnot, comme Duquesnoy, comme Saint-Just, ils prenaient la tête des colonnes d'assaut ! Venez un peu, pour voir,

dans les tranchées du Mont Têtu, et ne braillez pas si fort de votre cabinet bien calfeutré à Paris!

Jeudi 17 février. — Pluie. Éternelle pluie.

Vendredi 18 février. — Les journées passent, monotones comme la pluie qui ne cesse de tomber.

Nous pataugeons toujours un peu plus dans la boue, l'implacable boue.

Briand est allé en Italie et en est revenu. Comme par hasard ce voyage coïncide avec la signature d'un nouveau traité par lequel les puissances de la Triple Entente s'engagent — pour la n^{e} fois — à ne pas signer la paix sans que la Belgique soit rétablie dans son état antérieur à la guerre et indemnisée. La nécessité de ce nouvel engagement ne semblait pas s'imposer, mais l'Italie — non signataire du traité garantissant la neutralité belge — et le Japon (qui se trouve dans le même cas) y ont donné leur adhésion.

Ne serait-ce pas là un résultat du voyage de Briand? J'ai comme une idée que, dans ces derniers temps, l'Italie a été travaillée du puissant désir de faire une paix séparée...

Samedi 19 février. — Il y a des physionomies curieuses à la popote. Une des plus amusantes est le sous-lieutenant V... Il est propriétaire d'une épicerie en gros. Il a trente-deux ans. Grand, fort, légèrement bedonnant, front fuyant, bajoues, yeux bleus. Homme d'affaires jusque dans les moelles. Depuis que les zeppelins sont venus sur Paris et que la vie de sa femme a été menacée, il trouve que la guerre dure trop. C'est d'un excellent mari. A cela s'ajoute l'appréhension inavouée — et que nous avons tous — pour sa propre vie.

A chaque relève, on se dit : « Cette fois encore, j'ai passé au travers. » Mais il faut remonter. Et huit jours de repos passent terriblement vite. Encore une fois la question angoissante se pose : « En reviendrai-je ? » A force de miser sur le tableau de la mort, on peut abattre 9. Ne sera-ce pas cette fois ? Et l'on calcule tous les endroits toxiques où il faudra passer avant d'atteindre les tranchées : X... tout démoli par les obus ; la côte qui suit, où l'on croise sans cesse les cadavres ballonnés des chevaux tués ; le carrefour ; le chemin de..., tout grêlé de trous d'obus et où journellement tombent des camarades ; la route de... et ses arbres déchiquetés par les écla-

tements ; la voie du Decauville et le chemin de rondins, — buts de prédilection pour les marmites.....

Et à ce moment commencera le danger permanent !

Cette guerre effroyable, où le feu ne cesse pas un seul instant, tend à tel point les nerfs, que, loin de diminuer, l'appréhension ne fait qu'augmenter chez les combattants. Et tous sont ainsi. Sans doute, on arrive à ne plus faire attention à un obus qui passe ou à une balle qui siffle. Mais à chaque nouveau départ pour les tranchées, je vois les visages un peu plus contractés.

Avis aux futurs historiens de la guerre.

Dimanche 20 février. — Il a fait aujourd'hui un temps splendide. Un air rose, léger, tout gai de lumière. Je suis allé à cheval jusqu'à Valmy par Dommartin-la-Planchette. Les routes sont encombrées au delà de ce qu'on pourrait dire de toute espèce de véhicules : ambulances automobiles filant en convoi, voiturettes d'état-major, camions transportant des planches, des poutres, des madriers, etc... C'est un fouillis indescriptible. La gare est remplie de piles de planches, de gabions, de matériel de toute sorte.

Je vois une compagnie du ...e qui descend des tranchées. Quel aspect ! les hommes se traînent à peine, hâves, sales, couverts de boue, la capote trop longue tombant comme une robe de chambre, beaucoup la baïonnette à l'envers revenant sur la cuisse, et qu'ils n'ont pas la force de replacer correctement, tant ils sont épuisés de fatigue ! Des barbes longues, des joues pâles... Quelle misère ! Par ce gai soleil, le spectacle est encore plus navrant...

J'ai un nouveau sous-lieutenant, Rouzeaud. C'est un blondin de vingt ans à peine (classe 1916), grand, mince, élégant, qui s'est engagé pour entrer à Saint-Cyr en mars 1915. Il en est sorti sergent au mois d'octobre dernier et a été affecté au régiment (1).

(1) Trés brave, magnifique grenadier, il sut rapidement gagner l'estime et l'affection de ses hommes. Il a été tué au Moronvilliers le 11 août 1917. Voici telles quelles les deux lettres que Charlot m'a écrites sur cette mort.

« Le 12 août 1917.

« Mon cher Capitaine,

« Quelques lignes, pour vous donner de mes nouvelles, qui son toujours assez bonne.

« Aussi j'espére qu'il en est de même pour vous.

« Comme nouvelle il ne son pas bien belle à vous apprendre. Mon pauvre lieutenant, Rouzeaud, avec qui j'était depuis prés de deux ans, a été tuer hier matin à 4h40, ainsi que le lieutenant Riballier, nos anciens de la 8e. A présent me voila presque seul de nous. Je suis

Lundi 21 février. — Matinée radieuse, avec un léger froid sec; de tous côtés les oiseaux chantent; c'est le printemps.

toujours en Champagne et toujours un peu mouvementé. Je ne vois rien d'autre à vous marqué.

« Je vous serre bien cordialement la main.

« Votre tout dévoué

« CHARLOT. »

« Le 22 août 1917.

« Mon cher Capitaine,

« Quelques lignes pour vous donner de mes bonnes nouvelles et aussi vous dire que j'ai reçu votre carte lettre en réponse de la triste nouvelle que je vous ait apprit. Oui c'es bien malheureux pour l'un et l'autre, mais moi j'avais encore plus d'amitié pour le pauvre lieutenant Rouzeaud. Il y avais près de deux ans que nous étion ensemble sans avoir jamais eut aucune chose que de l'amitié l'un pour l'autre. Dans tous les combats que nous avont fais il voulais toujours que je reste auprés de lui au cas d'accident et jamais il nous était rien arrivés, il a fallut ce maudit coup de main pour le faire disparaître d'avec moi. Quelques minutes avant sa mort, il était encore avec moi. Car il y avait une attaque boche sur le Cornillet et nous étions au première place pour tout voir, mais nous disont à ce moment là que jamais il n'y aurai de mort pour nous, il me quitte en me disant au revoir dix minutes aprés le barrage se déclanche sur nous, il dure environ un quart d'heure et c'est en fin de bombardement qu'il a été tués, lorsqu'on est venu m'appreudre cette nouvelles, je ne pouvais le croire, j'ai voulu m'en assuré mais hélas c'était bien vrais il avait perdu tout son sang plusieurs éclats de 88 lui avait traversé le corp. Sa mort a été presque instantanée, notre devoir a été de lui acheter une couronne qui est superbe et elle repose avec lui à Villiers-Marmery (Marne).

« Je vous assure que je le regrette profondément car je n'aurais jamais aussi bon pour moi, maintenant mon cher Capitaine je ne vois rien d'autre à vous marqué sauf que nous sommes au repos pour quelques jours mes petits gars vous envoye leur bon souvenir et moi je fini ma lettre en vous serrant bien la main de loin.

« Votre tout dévoué

« CHARLOT. »

A côté de V... se trouve, à la popote, le sous-lieutenant X...

Petit homme maigre, au teint olivâtre, au front bombé, avec des cheveux très noirs, une moustache et un bouc de même. Il rappelle un de ces bouffons de Philippe IV, que peignit Vélasquez.

C'est un marchand de bois qui a longtemps habité la circonscription de Thomas. Peu lettré, ce qui n'est pas une tare ; mais il est amusant par la rancune qu'il a gardée à Thomas de ne lui avoir point fait obtenir les palmes académiques...

A 14 heures, au fond du ciel radieux, on voit apparaître un grand oiseau noir, puis deux, puis trois, puis tout un vol : dix, quinze, vingt, vingt-quatre... Des taubes. Ils glissent dans le calme et la splendeur du ciel, sans se soucier des petits nuages blancs qui fusent autour d'eux, et sont les shrapnells que leur envoient nos batteries. Ils se dirigent sur Sainte-Menehould — sans doute pour bombarder la gare. — Un biplan français s'élève lourdement de notre parc d'aviation, fait quelques tours et redescend. Évidemment, il n'y a rien à faire pour cette cage à poulets contre les grands oiseaux de proie qui sont à quinze cents ou dix-huit cents mètres.

Vers 15 heures, quelques-uns repassent au-dessus de nous. Ils retournent sur les lignes boches.

Au passage, ils nous gratifient de trois bombes qui tombent à droite et à gauche de la route en avant de mes baraquements...

Départ pour la relève à 16 heures. Il fait encore grand jour. Il est évidemment trop tôt. Heureusement, nous mettons une sage lenteur à gagner Maffrecourt et la côte toxique qui suit. Nous la franchissons par section...

Le ciel est déjà violet. Une brume enveloppe l'horizon... Plus de danger d'être vus.

Nous passons X...

Tout à coup, dans le ciel noir faiblement éclairé de timides scintillements jaillit une illumination de fusées éclairantes, qui montent tout droit et s'épanouissent ainsi que des étoiles de merveilleux éclat. De leurs fuseaux de clarté indécise et trouble des projecteurs balaient les ténèbres. Il s'en allume de tous côtés : 1, 2, 3, 4, 5 ! Qu'est-ce que cela veut dire ? L'explication ne tarde pas. Bientôt, sur notre droite, on distingue dans le ciel une ligne plus sombre, aux bouts arrondis, comme ceux d'un cigare.

Un zeppelin !

Il semble très haut. Il doit être au moins à deux mille mètres. Il se dirige vers le sud-ouest, sans doute sur Châlons...

On voit le gros cigare passer à travers les faisceaux lumineux qui font, à leur extrémité, comme des taches circulaires nageant dans le ciel.

Des obus traceurs éclatent autour. Tir adroit; ils ne passent pas loin. Certains mêmes semblent traverser l'aéronef pour aller éclater au delà...

Ils nous paraissent toutefois monter bien lentement.

Soudain, à travers les nuages éblouissants de la lumière des projecteurs, l'aéronef apparaît comme un luisant poisson d'argent aux écailles étincelantes.

Spectacle de féerie.

Ils sont maintenant cinq projecteurs qui le tiennent et ne le lâchent plus. Tout autour éclatent les obus.

Les troupiers se cognent dans le sac du voisin à marcher le nez en l'air.

Nous traversons Virginy. Nous regardons... Plus de zeppelin! Il a échappé aux projecteurs!

Mais un appel me fait retourner.

— Mon capitaine, regardez! En arrière, à votre droite!

Un incendie s'est allumé dans le ciel noir, un flamboiement rouge où l'on distingue une forme oblongue qui semble le centre du brasier. On dirait une barre de fer dans une forge.

La forme oblongue incandescente descend vers la terre. Le flamboiement diminue... Un jet de flamme brusque... Puis plus rien... Tout s'éteint peu à peu et disparaît dans la nuit...

C'est notre zeppelin qui a dû flamber dans la direction de Revigny.

Arrivée à Massiges.

Les hommes n'en peuvent plus. Pour moi, mes jambes sont raides comme des canons de fusil. Un autre zeppelin est en vue. Quelques obus, et il retourne vers les lignes boches.

Mardi 22 février. — Il est tombé de la neige cette nuit.

Ce matin tout est blanc.

Je vais reconnaître le secteur.

Temps splendide.

Le ravin de l'Étang, celui du « Médius », les pentes du « Médius », du Col des Abeilles et de l' « Annulaire », tout est recouvert d'un moelleux manteau blanc, au-dessus duquel s'étend le ciel bleu, étincelant de soleil. Au loin dans une brume laiteuse, diaphane comme un

voile de mariée, les hauteurs connues : 181, 202, etc., qui jalonnent notre route jusqu'à Braux.

Une joie indicible emplit l'air.

Il fait bon fouler cette blancheur...

De l'est nous vient un roulement de canon continu, bombardement boche, sans doute sur les lignes devant Verdun.

T... me dit qu'hier nous avons abattu cinq avions, et que le zeppelin est tombé à Brabant-le-Roi, en avant de Revigny.

C'est un auto-canon qui l'aurait descendu [1].

Mercredi 23 février. — Ce matin, soleil radieux sur la plaine éclatante de neige.

A l'horizon, toujours cette brume fine et dorée qui, devant Massiges, enveloppe la membrure grêle des arbres dépouillés et les croupes lointaines.

Légère chute de neige à 13 heures.

On bombarde l' « Index ».

Cette nuit, quelques obus sont tombés sur le chemin des rondins.

Jeudi 24 février. — Belle journée de soleil.

Ce matin, avant le lever du jour, je suis

(1) La section d'autos-canons de Revigny, comme on l'a su depuis.

parti avec le sous-lieutenant B... [1], afin de lui montrer le secteur.

Les boyaux sont gelés, le temps est sec. Il fait bon marcher ainsi à la fraîche. Le ciel n'est encore que faiblement éclairé, et seulement du côté de Massiges (5^h 30).

Le jour commence à poindre quand nous arrivons au coin de B Schultz et de B 31.

Nous passons à côté du 77 [2].

En face sont les cagnas effondrées des artilleurs boches. Des quantités d'obus y sont encore, dans leurs paniers d'osier. Les entrées sont démolies au point que l'on distingue à peine l'ouverture. La semelle est brisée en son milieu, et les deux chandelles, enfoncées, disparaissent dans la terre.

Nous contournons à T 36, puis prenons B 32.

Le soleil est maintenant complètement levé, joyeux et clair.

(1) Sous-lieutenant nouvellement arrivé à la compagnie, en remplacement de Lambert qui passait, comme Aubel, dans une compagnie de mitrailleuses.

Le service est considéré — à juste titre — comme beaucoup plus agréable dans les compagnies de mitrailleuses que dans les compagnies ordinaires. Ceci est vrai pour les hommes comme pour les officiers.

(2) Une pièce de 77 boche, restée enlisée dans les tranchées conquises le 25 septembre.

Dans le boyau qui côtoie en encorbellement le « Creux de l'Oreille » ont été pratiquées des coupures par où la vue s'étend sur toute la plaine de la Dormoise.

Elle est enveloppée d'une fine brume gris d'argent et s'enfonce au loin, parsemée d'arbres jusqu'à l'horizon.

Nous arrivons à T 31.

Au milieu le P. C. d'Abram [1].

Il est 6h 30.

Nous y descendons un instant.

Nous reprenons notre route en sens inverse par B 31 *bis,* passons à T 32, puis par la partie est de T 32, faisons un crochet dans T 35. Cette fois nous avons la « Chenille » juste en face.

Entre nous et les Boches, le « Creux de l'Oreille ».

Un inextricable fouillis de fils de fer défend T 35, comme T 31 d'ailleurs et T 36.

Seul le réseau de T 32 semble insuffisant.

En repassant par B 33, j'en profite pour montrer à B... l'endroit toxique au bas des marches qui descendent aux abris du Col des Abeilles, près du poste de secours.

(1) Blessé et fait prisonnier le 1er juin 1916 à Verdun.

Hier encore, deux pauvres diables y ont été broyés par un 77.

Nous nous arrêtons sur une plate-forme à l'angle sud du réduit de la « Verrue », pour jouir de l'admirable vue que l'on a sur le Ravin et toute la plaine derrière Massiges.

Le soleil est déjà haut.

La neige, toute blonde des chauds rayons, aveugle de son éclat.

Elle craque sous nos gros souliers ferrés, car nous sommes montés à découvert, profitant de la bénignité passagère de Müller [1], occupé en ce moment du côté de Verdun.

La fraîcheur de l'air, la beauté radieuse de la lumière emplissent l'âme d'une béatitude délicieuse. On respire à pleins poumons, on est heureux de vivre.

Mon grand B... (il a un mètre quatre-vingt-cinq) s'en donne pour ses vingt-quatre ans. Il trotte comme un pur-sang. Édifiante cette visite des parapets ! On ne peut certainement pas faire deux mètres sans trouver un trou d'obus ! Cet endroit en est littéralement grêlé. On en voit de toutes les dimensions : petites cuvettes

(1) « Fritz », c'est le fantassin boche ; « Müller », l'artilleur.

du 75, gros entonnoirs profonds et larges du 210 boche, etc... Justement voici, teinté de bleu, un 210 non éclaté. Il a au moins quatre-vingts centimètres de long. Quel morceau ! Un 77 auprès paraît un bout de cigare jeté au rebut.

Nous rentrons. Le ravin de l'Étang est inondé d'un rayon de clarté d'or où semblent danser mille poussières étincelantes.

Belle journée.

Après-midi, visite du général... à 13 heures. Il choisit bien son moment pour faire sa tournée ! Heureusement que « Müller » est tranquille. Il verrait si l'on peut se promener ainsi dans le ravin de l' « Index » et examiner le Bois Triangulaire à cette heure !

Vendredi 25 février. — Temps maussade, nuageux. Il tombe du grésil.

Si le commandant de compagnie en première ligne est semblable à un capitaine à son bord, en seconde ligne c'est un ingénieur en chef, un directeur de travaux.

Ici, il faut organiser des corvées de transport de matériel, des ateliers de travailleurs, juger des tâches à accomplir et donner à chacun la sienne.

A côté de ma cagna, il me faut déblayer et réédifier l'ancien abri des téléphonistes qui s'est éboulé. Ailleurs, ce sont les cagnas des hommes qu'il faut étayer; ailleurs encore, une place d'armes qu'il faut achever.

Mes tournées dans le secteur m'ont montré qu'il serait — si je puis dire — imprenable, n'était le peu de solidité, en général, des abris de bombardement. Les meilleurs sont les abris boches déblayés et réparés.

Samedi 26 février. — Il a gelé à pierre fendre, et le dégel, à midi, transforme les boyaux en fleuves de boue gluante et grasse, où l'on dérape à chaque pas.

L... m'apprend que je suis « séché » de permission. Il me dit que c'est pour aller au centre d'instruction de X..., mais d'un ton si peu assuré que je suis bien forcé de penser autre chose...

Cette nuit, la canonnade n'a pas cessé, ni sur notre droite (Verdun), ni sur notre gauche (Tahure).

De Verdun, les nouvelles, sans être vraiment mauvaises, sont peu rassurantes.

Les Boches, disent leurs communiqués, ont occupé Samogneux sur la Meuse; sur la face

est des positions, ils ont le fort de Douaumont. Cela sent mauvais.

Depuis ce matin, le bombardement de nos positions a repris, preuve, ou qu'ils ne veulent pas que l'on dégarnisse ici, ou qu'ils entendent enrayer une offensive possible.

Tout cela est bien inquiétant. Ce n'est pas le moment de laisser les gens partir en permission.

Dimanche 27 février. — Des quantités de torpilles nous arrivent. Je vais mettre près de la moitié de la compagnie à les transporter en première ligne...

Les permissions sont officiellement supprimées à la date du 26. C'est régulier. Du côté de Verdun, le bombardement a tonné d'un roulement continu toute la nuit. Les Boches déclarent avoir fait quinze mille prisonniers. Notre communiqué en accuse sept à huit mille. C'est la réplique de notre attaque en Champagne, sur un front plus large.

Derrière nous (ou plutôt en face de l'entrée des cagnas), au delà d'un ruisseau, est la cote X... Deux batteries y sont logées : une de 90, une de 75. Elles se font asperger de 105, 155, de 77, de 88, c'est une vraie bénédiction. Pendant qu'ils y sont, les Boches marmitent

de temps à autre le Decauville et le chemin de rondins qui passent à quinze mètres de mes cagnas en général et de la mienne en particulier.

C'est d'autant plus malsain que, dans la mienne, un 77 entrerait comme chez lui.

Deux téléphonistes sont affectés à mon P. C., Marius et Choquet, caporal. Deux Parisiens et qui ont l'accent. Choquet surtout est admirable. Tout à l'heure, je l'entendais répondre à l'appel d'un de ses camarades :

— Tu reçois des 150?... Ça va bien, mon vieux, ils pourraient être plus gros!... Bon! bon!... Tu changeras de caleçon...

Et il raccroche le micro.

Vrai type du faubourien, blagueur, plein de verve, rouspéteur et crâneur...

— Le 101e régiment d'active, régiment de fer! dit-il à un du ...e.

— Régiment de parade! répond l'autre.

— Régiment de parade! régiment de parade!... Il en a toujours plus mis que les vôtres, etc.

Notre secteur est vraiment bien placé. Si l'on cogne sur Verdun, nous en sommes : aile gauche. Si, au contraire, c'est en Champagne que l'on discute, nous en sommes encore : aile droite. C'est vraiment un coin privilégié. Je l'expliquais ce matin à mes petits troupiers. Ils

ont ri de bon cœur. Excellent; ils tiendront jusqu'au dernier. Le rire est un moyen de gouvernement qui n'est pas apprécié à sa juste valeur. Il n'y a pas tonique plus réconfortant.

Lundi 28 février. – J'ai besoin de cinquante planches.

Je les ai demandées ce matin à 6 heures. Elles sont à X..., à vingt minutes d'ici. Depuis 7 heures, au plus tard, les poilus devraient les avoir. Elles seraient déjà placées. Il est 10 heures, rien encore.

Il a fallu en effet que, pour cinquante planches, je fasse un bon, que signe le chef de bataillon, et que contresigne le colonel!...

C'est à désespérer.

Mardi 29 février. — La progression allemande sur Verdun a des causes non mystérieuses. Nous manquions d'abris de bombardement. Il n'est pas douteux que des troupes un peu « culottées » peuvent supporter, dans les cagnas, un bombardement même de soixante-douze heures et conserver leur moral..., à condition que la cagna ne s'écroule pas sur leur tête.

Les Boches avaient, avant la guerre, sept cent

mille mineurs. Ils ont dû en constituer un corps du génie de cinq cent mille hommes au moins, admirablement préparés à la construction et à l'organisation des abris souterrains nécessaires dans cette guerre. Nous avions, j'imagine, environ cent mille ouvriers de la mine en France. Il eût fallu ne pas en perdre un...

Cette nuit, un mur de mon abri s'est écroulé. Projectile boche ? Non. Simplement les secousses que lui donne « Dudu » (1) établi en face.

(1) Surnom du 90.

CHAPITRE IV

Attaque sur la Butte du Mesnil et Maisons-de-Champagne

(29 février-19 mars 1916)

Une relève mouvementée. — Valmy. — Le champ de bataille du 20 septembre 1792. — Attaques sur la Butte du Mesnil et Maisons-de-Champagne. — Fausse alerte sur la Main de Massiges. — Ce que l'on trouve dans les lignes boches. — Une ville de l'arrière en temps de guerre : Châlons.

Mardi 29 février. — Ce soir, relève.

C'est le gros M. T... qui me remplace.

Tout est prêt. Il me faut, avant de partir, rendre compte. Mais le téléphone est coupé par suite du bombardement de Massiges. Nous avons hier chatouillé d'obus une relève boche ; ils nous rendent la pareille. Je reste, en faisant filer devant la compagnie sous les ordres de B..., plus ancien que Rouzeaud...

Les consignes transmises, en route !

Les obus pleuvent devant nous sur Massiges.

Une angoisse m'étreint le cœur : la compagnie est-elle passée ?

Nous voici à l'église... Le carrefour... Eustache est là, avec mon cheval.

— Y a-t-il eu quelqu'un de touché à la compagnie ?

— Non ! Personne, mon capitaine.

— En avant, sur Virginy !

Les Boches ont allongé leur tir. Ils tapent maintenant sur le carrefour de Virginy, et — autant que je puis juger — sur la piste de... Ils sont bien renseignés !...

Nous traversons Virginy. Les marmites ne sifflent plus. En avant !... Tâchons de rattraper la compagnie. Voilà le croisement de routes si toxique passé... les batteries de 75... Nous respirons. Encore Berzieux à franchir et nous serons à peu près sûrs d'arriver à bon port.

Bing ! bing !

« Arthur » se met à cracher ! C'est la guigne ! Toutes les pièces tirent à la fois ! Les départs font comme une ligne de feu... Si « Müller » répond, nous sommes frais..... Déjà l'on voit les murs noirs de Berzieux crevés de trous d'obus. Tout à coup, sur notre gauche, un vrombissement surgit... Nous nous jetons à plat ventre dans le fossé !... Explosion

formidable. Ce doit être un 210. Il a éclaté juste en plein milieu du village. Le cheval prend peur et emmène au grand galop l'ordonnance courbé sur l'encolure...

Vrooum! Flaouff! Une autre! puis une autre encore!...

Nous sommes restés dans ce fossé vingt bonnes minutes, souhaitant de toute notre âme que « Müller » ne raccourcisse pas son tir.

« Arthur » s'est tu.

« Müller » semble, lui aussi, calmé.

Nous sortons de notre fossé.

En avant!...

Voici Araja... Au Poncelet, la compagnie!...

O joie! C... a fait former les faisceaux sur le bord de la route, en dehors, bien entendu, des bas côtés qui sont des cloaques.

Deux hommes maintenant ne pourraient plus passer de front sur la chaussée.

Heureusement! il est 1 heure du matin. Le ravitaillement est fini.

Arrivé au croisement des chemins qui mènent à Valmy, C... ne se reconnaît plus. Arrêt. Descente de cheval. Consultation de la carte à la lampe électrique...

Nous nous engageons dans un chemin à

deux traits [1]. Nous n'avons pas fait trois cents mètres, qu'il se change en bourbier! On enfonce jusqu'à la cheville dans une boue gluante qui menace de garder le soulier.

Mais voici que le bourbier devient un lac. Où passer? Au-dessus d'un talus court une sente boueuse. On la prend. Le camarade de devant hisse celui qui vient derrière en lui tendant son fusil... On avance en colonne par un... Les hommes, arrêtés par l'enlisement, s'espacent, pataugent, au jugé, à travers les ténèbres. A un moment je me trouve avec cinq hommes. Le reste est je ne sais où...

Enfin nous apercevons des maisons.

C'est Valmy.

Nous sommes arrivés!

Il est 4h 20.

Mercredi 1er mars. — Journée d'ennui.

Les hommes sont harassés, exténués. Ils n'en peuvent plus. Les figures sont exsangues, couvertes de crasse, les traits tirés.

Jeudi 2 mars. — Monté à cheval à 8 heures. Temps printanier.

(1) C'est-à-dire marqué à deux traits sur la carte. Chemin carrossable.

Le monument de Valmy se dresse sur un tertre au-dessus du village.

Avant d'y arriver, un poteau de fer surmonté d'une plaque découpée en moulin où se tint Kellermann pendant la bataille est planté au bord du chemin.

De ce poteau, la vue est admirable.

On découvre tout le terrain de l'action, depuis le mont Yvron, au nord, jusqu'à la grand'route de Châlons, au sud, où s'appuyait notre gauche.

A l'endroit où je suis, sur cette croupe dont les pentes descendent doucement vers l'ouest, était rangée la droite de Kellermann.

Brunswick nous faisait face, de Somme-Bionne à la route de Châlons, barrant le retour vers Paris.

Du côté opposé, une autre armée partie de Verdun marchait sur Sainte-Menehould par la grand'route des Islettes.

Nous avions toute chance d'être broyés entre les deux.

Or, au matin du 20 septembre, il semblait que la menace allait s'accomplir.

Dans le brouillard, Hohenlohe, bousculant Valence à notre gauche, s'était établi sur la route de Châlons en avant d'Orbeval.

De là, il lui était tout loisible de nous couper notre dernière ligne de retraite, en direction de Vitry ou de Bar.

Aucune contre-attaque n'avait pu le déloger.

La brume s'était levée vers midi ; et, du bas de ces pentes, nos troupes avaient vu trois colonnes d'assaut s'ébranler pour les achever.

Si, comme à Tournai, comme à Quiévrain, nos bataillons s'étaient débandés, ainsi que l'espérait l'ennemi, c'en était fait de la France.

Et c'est là, près de cette colonnette de fer, que Kellermann, mettant à la pointe du sabre son chapeau au panache tricolore, avait alors poussé ce cri de « Vive la nation ! » qui, répété par dix mille poitrines, roulant tout le long de la côte en une clameur formidable, avait arrêté net l'assaut prussien, décontenancé.

La France était sauvée !

C'est là, sur cette croupe, où le vent courbe les brins d'herbe qui brillent au frais soleil du printemps !

La statue de Kellermann — par Barrau — est fort belle. Beau bronze. Beau travail de sculpteur, et qui n'a qu'un défaut : rappeler un peu trop le Ney de Rude.

La matinée est délicieuse.

Je me donne le plaisir d'aller au pas du cheval à travers prés.

Les vallons sont pleins de chants d'oiseaux, de gaie lumière.

Il fait doux.

Dans ce pays déshérité, les pentes sont dénudées, les arbres rares, et l'hiver les a dépouillés.

Mais la douceur du printemps qui approche remplit le cœur d'une douce allégresse. On oublie la guerre, l'horreur de ces cadavres qui pourrissent devant les réseaux de fils de fer, dans les parapets, ou qui, broyés, défigurés, sont enterrés çà et là par petits groupes près des lignes, avec, sur le tertre — qui si souvent déjà est aplani — la pauvre petite croix blanche et la bouteille renversée...

Un champ couvert de corbeaux à l'aile aux reflets bleus me rappelle, au milieu de la joie du ciel, les charniers prochains...

Je reviens par Gizaucourt.

Sur la route, le 6ᵉ hussards.

Je retrouve M. d'I... Il monte un magnifique pur-sang alezan : jambes fines et nerveuses, l'allure fière, les naseaux rouges. Je m'approche sur « Zidor » qui lui n'est qu'un « veau ». La jolie bête n'aime pas qu'on serre

derrière elle. Elle décoche un coup de pied qui heureusement n'atteint que l'étrier...

D'I... me raconte qu'ils ne font autre chose, au 6e hussards, que de se promener ainsi à cheval, de cantonnements en cantonnements.

— Si on ne montait pas, on s'ennuierait à crever, me déclare-t-il.

Au retour, à 11 heures, nous sommes convoqués chez C.... Il nous lit longuement des circulaires, dont une sur les enseignements à tirer des événements de Verdun.

Elle vaut 20, cette circulaire.

« Les abris, dit-elle gravement, seront désormais creusés à six mètres sous terre! »

Délicieux. Mais les moyens : perforeuses, bois de coffrage, étais, etc., qui les donnera?

« Les abris seront à une profondeur de six mètres. » Voilà! Ce n'est pas plus difficile que cela! Comme en tant d'autres choses, on suit de singulière façon les enseignements du maître dont on se réclame avec tant de ferveur : Napoléon. Napoléon se souciait toujours, et avec le plus grand soin, des moyens d'exécution.

A 15 heures « on remet ça ». Bonne route,

beau temps. Les hommes acceptent tout avec une belle humeur admirable.

C'est ma compagnie qui va à X... Bétron m'a donné comme guide certainement le plus bête de ses agents de liaison. Il est impossible de trouver abruti plus accompli. Il nous fait faire, pour arriver aux abris, huit cents à mille mètres dans une boue où à certains endroits on enfonce jusqu'au-dessus du genou !

Nous arrivons à la nuit noire. Un sergent du génie nous reçoit.

On ne nous attendait que demain ! C'est le brouhaha de l'arrivée qui l'a réveillé par un heureux hasard et fait sortir de son gourbi. Il est d'ailleurs d'une complaisance charmante, nous montre nos nouveaux logis : deux transversales de soixante à quatre-vingts mètres de long à six ou huit mètres sous terre.

La manière dont il présente les choses montre une compétence peu commune et un esprit distingué.

Nous causons.

C'est un ingénieur des Mines. On l'a donc élevé au grade de sergent. Il nous explique que si nous voyons des doubles étais pour soutenir les madriers de plafonnement, cela tient à ce que le génie ne veut pas employer des ron-

dins : ce n'est pas réglementaire! Il équarrit donc le bois, lui enlevant ainsi de sa résistance; mais le modèle de l'étai est réglementaire. O Brid'oison!

Comme on n'attendait personne, les hommes — qui sont harassés parce qu'ils n'ont pas eu de repos; qui, demain, seront vaccinés et tomberont malades, — les hommes, dis-je, devront coucher dans l'eau sur cette terre humide et suintante. Par charité, M... leur fait donner quelques madriers qui serviront d'isolateurs. Mais ces madriers eux-mêmes ont été à l'eau toute la journée.

Qui isolera de l'isolateur?

Vendredi 3 mars. — Nous faisons popote avec un capitaine de territoriale, M. V..., du 104e, que nous avons trouvé ici, dans des cagnas, avec un peloton de « terribles-toriaux ». C'est un homme de quarante-cinq ans, qui n'en paraît guère plus de trente-cinq, bien qu'il ait de chaque côté de la bouche de longues rides assez profondément creusées. Il est de ma taille, sec, l'air doux et réservé.

Clerc de notaire à Lyon.

Samedi 4 mars. — Ma cagna est une tonnelle

dans le flanc nord du ravin. La vue que l'on a de la porte ouverte est limitée par la crête du flanc opposé.

Des marais, dans le bas-fond; une contre-pente dénudée s'abaissant vers l'ouest; au-dessus, un ciel gris, monotone : paysage de Pointelin.

Dimanche 5 mars. — Je suis allé ce matin à Virginy. Temps frais et ensoleillé. Je voulais voir le capitaine du génie détenteur du matériel. C'est un brave territorial du nom de G..., aimable homme et qui s'offre à rendre service. Nous causerions volontiers plus longuement, mais il est 10 heures, et les Boches commencent à arroser d'obus...

Cet après-midi, nous escaladons les pentes d'en face, M. V... et moi, et allons, à travers le plateau, à X...

Il fait beau. L'air vif rosit les joues. On respire allégrement.

Dans une des encoches du ravin..., un village nègre.

C'est une batterie de 75 qui s'est tapie là. On voit les toitures en bois des cagnas, les chevaux au piquet, les hommes qui circulent.

On passe la voie romaine, le Decauville; on laisse à droite les piquets de fils de fer et les

tranchées d'un ouvrage, et nous voici devant cette fois un triple ou quadruple village nègre.

C'est X...

Les petits trous noirs — la toiture de bois ou de tôle rabattue sur les yeux — occupent trois des pentes et tout le pourtour d'un ravin.

Étrange existence que ce camping que nous ont imposé les Boches.

Non moins étrange champ de bataille, où, par instant, on peut circuler en plein midi!

Car nous sommes encore dans le champ de bataille. Partout sont tapies des batteries qui hurleront au premier signal.

Quand on revient par X... on aperçoit la « Chenille » et Cernay-en-Dormois [1], dont au loin les maisons blanches étincellent au soleil.

A cette heure, tout est calme. De loin en loin, un coup de canon. Toutefois, de larges entonnoirs creusés dans la craie blanche montrent que les marmites ne sont pas sans visiter ces lieux. N'importe! Étrange guerre, où, sauf les villages nègres qui sont comme une lèpre accrochée aux pentes, on ne voit personne...

Ce soir, à 19 heures, dans la nuit froide,

(1) Dans les lignes boches.

sous les étoiles, nous avons creusé des tranchées au bas du bois de pins de X...

Lundi 6 mars. — Ciel blafard, terre blanche. Tout est enseveli sous un linceul de neige.

Le général T..., divisionnaire provisoire, va installer son P. C. à X...

Parfait! Vue magnifique! Il embrassera en entier le secteur d'engagement de sa division. Deux puits solidement coffrés sont déjà installés, qui serviront d'observatoires. On ne saurait les mieux placer...

Ce soir, concert des deux artilleries à 17 heures, vers la Butte-du-Mesnil et Maisons-de-Champagne. Le vacarme gagne notre ravin qui reçoit quelques grosses marmites pour nous rappeler que nous y avons toujours droit. C'est comme un coup de colère subit des deux côtés. Les adversaires se chamaillent violemment, s'invectivent à gueule de canon que veux-tu; puis, au bout d'une heure, quand ils se sont lancé réciproquement force grosse ferraille, le calme revient peu à peu...

La nuit tombe. Dans le ciel bleu sombre, une bande pourpre est seule encore éclairée. Des nuages noirs y flottent, immobiles. L'étoile du soir s'est levée, et le croissant argenté de la

lune. Dans le fond du ravin, les marais reflètent faiblement les dernières clartés du ciel. Au loin, les coups de canon s'espacent... Tout rentre dans le silence.

J'ai été réveillé par le grondement de nos 155. Le ciel brille d'étoiles. Le croissant de la lune est rouge. La canonnade fait rage, toujours du Mont Têtu à Maisons-de-Champagne.

Mardi 7 mars (Mardi gras). — Nous avons eu des crêpes.

La nuit dernière, travail dans les ténèbres froides à la clarté des étoiles et du croissant de la lune à X... Vers 22 heures, bombardement furieux sur Maisons-de-Champagne.

De la hauteur où nous sommes, on voit toute l'action, à condition de ne pas craindre les éclats d'obus qui viennent ronfler comme des toupies jusqu'à nos pieds. Là-bas à notre gauche, la nuit est illuminée du rougeoiement des explosions. On distingue le crépitement des coups de fusil, l'éclat bref des grenades... Contre-attaque française? C'est probable...

Aujourd'hui, temps splendide.

Vu l'adjudant C..., qui remplace le sergent M... au génie. C'est également un ingénieur des Mines. Il me dit que les Boches

produisent 400.000 obus par jour, et nous 250.000. Ce n'est certes pas le premier chiffre qui est surprenant, mais bien le second [1].

Belle soirée. Belle nuit.

Nous montons aux lignes.

Relève agréable.

Mercredi 8 mars. — Nous prenons, cette fois, au Col des Abeilles. Les abris sont infects. A la porte de mon P. C. est un tas d'immondices qui doit dater. Nous allons organiser une corvée de quartier sérieuse. Il est inimaginable comme la négligence et l'apathie laissent s'accumuler l'ordure. Pour peu qu'on ne réagisse pas, les hommes s'abandonnent, croupissent au milieu de vieilles croûtes de pain, des boîtes de fromage, des débris de toute sorte, et de pis encore. Couverts de boue jamais enlevée, ne retirant plus depuis des jours et des nuits leurs souliers, ils somnolent dans ces trous, boueux, rongés par la vermine, affalés sur des claies couvertes de paille pourrie et où fourmillent les rats et les poux. Un brasero allumé à la porte les enfume et les intoxique d'oxyde de carbone...

Je réagis sur les miens en les faisant travailler.

(1) Notre effort industriel aura été admirable dans cette guerre.

Il nous faut des boyaux propres, des tranchées propres. Les hommes ainsi reprennent goût à la vie. Je les vois maintenant trouver le moyen de se raser, de s'essuyer le visage, je ne dis pas de se laver, car je ne sais où ils trouveraient l'eau nécessaire. Leur capitaine se débarbouille, à l'instar de Louis XIV, avec quelques gouttes d'eau de Cologne [1]...

Ce matin, ciel clair, joyeux de soleil. J'ai fait la reconnaissance du secteur à travers la plaine blanche de givre et les boyaux gelés.

A 9 heures, le soleil pâlit. Le ciel sent la neige. Les blancs flocons commencent à tomber. Bientôt, dans la lumière blafarde, les rampes du ravin, les trous d'obus, tout disparaît sous un tapis moelleux et immaculé, dont le pâle éclat blesse les yeux.

Jeudi 9 mars. — La neige, toujours, — rayée aujourd'hui de longues lignes sombres qui sont les sentes suivies par les corvées et les hommes de soupe.

Nous sommes de plus en plus sapeurs.

(1) C'est-à-dire de l'alcool aromatisé.
On sait que le Grand Roi s'est contenté toute sa vie pour sa toilette d'ablutions de ce genre.

Cette nuit j'ai fait le tracé d'un boyau continuant en zigzag, B 35 jusqu'à T 35—T 36.

Giberné avec Vinerot et X... Excellents camarades, mais ces conversations sont restées les mêmes qu'avant la guerre. On ne parle que de l'avancement et des décorations. Inutile de dire qu'ils ne sont contents ni l'un ni l'autre, bien que capitaines, et bien que Vinerot ait déjà la croix.

Le brave X... trouve qu'il n'a pas été assez cité à l'ordre du jour. Or, il n'a pris part à aucune affaire! Il a été aux voitures jusqu'en mai 1915 et n'est pas sorti le 25 septembre! Depuis il a été capitaine mitrailleur, et maintenant il est adjudant-major (1)...

Vendredi 10 mars. — Toujours la neige.

Le ravin est blafard. Quelle tristesse!

Pour revenir par B 33, on enfonce jusqu'à mi-jambe.

Samedi 11 mars. — Ce matin, alerte aux gaz...

Je n'aurais pas cru que les hommes puissent rester si longtemps avec leur masque...

(1) Les capitaines mitrailleurs et les capitaines adjudants-majors étaient considérés — dans la troupe — comme ayant des situations privilégiées.

Tout est relatif.

Suis allé à T 35. A la jonction de B 33, on voit la « Chenille » admirablement. Quelques balles qui sifflent montrent que l'on est également fort bien vu. Ces messieurs ont travaillé cette nuit. La terre fraîchement remuée forme une ligne brune entre le B du Kaiser et celui du Kronprinz. Nous irons regarder cela ce soir...

Bombardement à 11 heures, juste pour le retour de la soupe.

Nous sommes inquiets.

Ça tombe sur Massiges... Maintenant dans le ravin...

Tout à coup, une irruption dans la cagna.

M. Quinze-Grammes [1] entre en coup de vent, la tête enfouie sous son casque trop grand. Il a couru, mais il n'a pas lâché ses gamelles. Il n'en peut plus. Il s'appuie à la paroi, sans pouvoir sortir une syllabe, tant il est essoufflé.

Enfin il recouvre la parole.

— Ah! les vaches!

Dimanche 12 mars. — Le soleil.

(1) De son nom, Guichard. Un titi tourangeau. On l'avait surnommé « Quinze-Grammes » à cause de l'exiguïté de sa taille. Surnom parfaitement justifié. Il disparaissait sous son sac, mais il le portait. J'ai rarement vu un homme aussi courageux.

Un soleil radieux, une matinée de printemps douce et comme attendrie. Dimanche étincelant et qui annonce Pâques fleuries.

A 10h 30, quelques obus commencent à tomber dans le « Médius ». Peu à peu, les obus tombent plus dru. A 11 heures, le bombardement est infernal. Ce sont des 105, dont ces messieurs les Boches écrasent les pentes du « Médius », le « Ravin », l' « Annulaire », Massiges et aussi le Col des Abeilles. Bientôt une insupportable odeur de poudre nous fait tousser dans la cagna...

C... m'envoie prévenir de faire équiper et prendre les armes : « Les Boches ont mis baïonnette au canon dans les tranchées d'en face. » Je fais équiper et prendre les armes sans grand émoi, car l'heure me paraît singulière pour une attaque, et la préparation bien insuffisante.

Une heure, deux heures s'écoulent.

Pas d'attaque.

Que s'est-il passé ?

J'ai comme une idée que les Boches ont eu la frousse. On a bombardé cette nuit et ce matin leurs nouveaux travaux signalés par votre serviteur. Ils ont cru à une attaque possible, nous ont canonnés et sont sortis de leurs

gourbis. Ils en seront quittes pour y rentrer. Excellente, une petite promenade par ce soleil, hors de l'atmosphère méphitique des abris...

Ce soir, nous prenons les premières lignes.

Nuit calme et lumineuse.

Retour au P. C. du « Balcon ».

Je parlais tout à l'heure de l'air méphitique des abris. Celui du P. C. des Abeilles est d'une pureté rare auprès de ce que l'on respire ici. Je serais curieux de savoir le nombre de microbes au centimètre cube que l'analyse révélerait !

Un escalier comme un puits. Au fond, une sorte de cabine pleine de souris. Sur les couchettes, de la paille vieille de trois mois. Le long de l'escalier, encore des couchettes, encombrant les marches. Pour comble, en haut, à l'entrée, un réchaud de charbon de bois ! L'air est purement et simplement irrespirable. Fait curieux : le téléphoniste qui est là depuis quatre jours est adapté ! Il ne souffre pas de vivre dans cette atmosphère ! On s'explique l'existence de familles entières dans des taudis, la vie des ouvriers de filatures dans une sorte de bain de vapeur, etc. L'organisme humain s'adapte à tous les milieux. Comme je ne tiens

pas à cette adaptation pour mon organisme, je fais retirer le réchaud et dégager l'escalier.

L'air pourra se renouveler quelque peu.

Lundi 13 mars. — Soleil radieux.

Cette nuit, ronde habituelle qui me permet de voir tout mon petit monde.

Comme ils sont beaux, mes petits troupiers! Allongés à plat ventre sur le parapet de la tranchée sous la clarté blanche des étoiles, le casque enduit de boue pour que la lune n'y accroche pas de reflet, ils guettent, ils écoutent. « Fritz » qui n'est pas loin, derrière ces buissons où se trouve cette eau dormante, « Fritz » n'a qu'à bien se tenir. Ah! vous pouvez dormir tranquilles à Paris! Les poilus veillent!

Sitôt la faction terminée, on prend la pelle et la pioche. On creuse des tranchées, on ravale les fonds, on consolide les parois avec des grillages et des piquets de fer, on façonne les bermes; on établit les banquettes de tir avec n'importe quoi : des planches placées longitudinalement et maintenues par des piquets, des magdalénas [1], des sacs à terre, du simple grillage... De solides pare-éclats arrondissent

(1) Modèle de gabions.

leur ventre bardé de piquets de bois d'un mètre cinquante à deux mètres et soutenus de treillage.

Cependant d'autres affouillent des sapes, placent cadres, chandelles et chapeaux, disposent les planches de coffrage, etc.

C'est une activité incessante...

Les pentes du « Cratère » sont éclairées comme en plein jour de cette douce clarté des belles nuits. C'est à peine si un coup de feu ou un coup de canon dans le lointain nous rappelle qu'il y a des hommes en éveil, à l'affût terrible de la chasse à l'homme...

Je vais voir B..., à l'ancienne infirmerie boche.

La plaine est pleine encore de cadavres boches. En voici un dont la tête et le haut du buste sont enterrés. Les jambes et le bas-ventre sont dehors. Il est encore tout équipé, des bottes solides et souples aux pieds.

Un autre (il me paraît immense ; il devait bien avoir un mètre quatre-vingt-dix) est resté en faction.

Des réflexions de gavroche fusent autour de moi.

— Faudra fout' dedans son caporal de relève !

— Je ne sais pas « qui qui » lui apporte la soupe, mais il ne doit pas venir souvent... etc.

Mardi 14 mars. — Matinée radieuse.

De tous côtés des chants d'oiseaux.

Cette joie de la nature à son réveil fait ici une étrange impression. On pense à la vie, aux beaux jours perdus sans retour...

Dimanche 19 mars. — Nous sommes descendus au repos avant-hier, après vingt-quatre jours de secteur; vingt-quatre jours où nous avons presque sans cesse vécu sous la canonnade; où nous n'avons pu, ni nous déchausser, ni nous laver...

J'ai eu vendredi la douleur de voir Renaud[1] s'abîmer.

J'étais allé la nuit faire un petit tour vers les lignes boches.

Un clair de lune à voir comme en plein jour.

Escorté du petit Rouzeaud, nous étions montés sur le parapet et descendus dans la plaine où, depuis le 25 septembre 1915, les cadavres boches montent une garde éternelle.

Passé le P. P. des abris, Provent [2] me montre une sorte d'entrée de cagna éboulée.

(1) Sergent. Charmant blondin, d'une bravoure sans égale.

(2) Gardien de la paix de Paris, venu aux tranchées sur sa demande. Excellent. Il était sergent.

Nous faisons creuser, je me glisse à travers l'ouverture. J'allume ma lampe électrique pendant qu'on étend une capote devant le trou d'entrée...

Partout des munitions : grenades à manche, cartouches sous bande, etc... Dans un coin, une caisse recouverte de métal... J'ouvre la caisse : elle est pleine de fusées éclairantes, datées du 15 juin 1915, placées dans leur boîte de carton et en parfait état. Leurs caisses étanches ne sont pas de la plaisanterie, et sont vraiment des caisses étanches. Le lendemain j'ai touché des caisses étanches françaises. Pitoyables. Des poubelles en réduction avec un couvercle fermé par des écrous. Pas de clef, bien entendu. Et... un comble! l'une d'elles était percée : « ce qui est fâcheux pour une caisse étanche », ai-je remarqué dans mon procès-verbal de réception.

Donc nous étions depuis quelques instants à examiner les richesses que pouvait recéler cet abri, quand survint Renaud, avec son turban de soie [1].

Aussitôt, le voilà à fouiller.

(1) Il n'y avait jamais eu moyen de lui faire porter le casque, qui lui faisait mal à la tête, disait-il.

Un moment après, il revenait, en me montrant une boîte de détonateurs qu'il avait trouvée...

Nous rentrons salués par quelques balles, — non sans avoir fait transporter au P. C. la caisse de fusées.

Le lendemain, je ne pensais plus aux détonateurs, quand on vient me prévenir à 10 heures que Renaud s'était fait sauter la main gauche et avait les yeux abîmés!... Ce sale gosse avait voulu démonter un détonateur pour voir ce qu'il y avait dedans, et le détonateur avait éclaté.

Je suis allé le voir à l'ambulance. Il en sera quitte, je l'espère, pour trois doigts de moins à la main gauche (1)...

Aujourd'hui, j'ai accompagné le trésorier et D... à Châlons.

Arrivés à 3 heures. Beaucoup de monde dans les rues. Des militaires partout. Je dis « des militaires » et non des soldats, car tout ce que nous croisons appartient aux services de l'arrière. Ces gens emplissent les magasins, et passent leur temps à faire la cour aux ven-

(1) Il peut même se servir maintenant de cette main. Mais il est inapte au service armé.

deuses de la rue de Marne, dont ils ont l'air d'être parfaitement connus.

Quelles fortunes s'édifieront dans ces petites villes de l'arrière !

Fort belles la cathédrale et l'église voisine ! Malgré la guerre et la tragédie toute proche, le vieil homme se réveille et se reprend de tendresse pour ces pierres amoureusement travaillées.

La foule passe auprès, fort indifférente. Tous ne pensent qu'au bon dîner, ou... au reste. Les réalisations immédiates. La bête reparaît.

De toute évidence, la guerre n'est pas un incitant intellectuel.

Ces ouvriers, ces paysans, ces bourgeois petits et grands qui battent — revêtus d'uniformes plus ou moins hétéroclites — le pavé des petites villes de l'arrière deviennent des désœuvrés et des noceurs.

On ne peut s'empêcher de faire la comparaison avec ce qui se passe à l'avant, où la discipline rigide empoigne le combattant à tous les instants, — même au repos.

Le mot de Soult, à propos des armées en 1794, me revient sans cesse à l'esprit : « C'est l'époque où j'ai vu le plus de vertu dans les troupes... »

Au café, D... nous présente un de ses innombrables amis, un nommé C... C'est un petit homme sec, alerte, de soixante ans peut-être, avec un bouc grisonnant, le nez en bec de canne, les yeux vifs et toujours mobiles. Que fait-il? Sans doute vaguement attaché à une brigade de S. R. [1]. Il se réclame de la rédaction du *Journal,* s'agite, se démène, prodigue les protestations d'amitié et les poignées de main. Au bout de cinq minutes, il vous a détaillé la situation politique de toute la députation de France et d'Algérie. Étrange vibrion au milieu des placides hommes du Nord que nous avons ici.

Voilà les gens qui recrutaient notre personnel politique avant la guerre. Après? J'ai grand'peur qu'au bout de fort peu de temps, il n'en aille de même à nouveau.

(1) Service de Renseignements.

CHAPITRE V

Au Secteur du Calvaire

(VILLE-SUR-TOURBE)

(20 mars-21 avril 1916)

Les armées de 1915, 1916 sont aussi potinières que celles de 1808, 1809. — Les Boches à Sainte-Menehould en septembre 1914. — *Le Sens de la Mort.* — La religion de la patrie. — Promenade hors des boyaux. — Monsieur Quinze-Grammes. — Un qui pense à l'après-guerre. — La tournée des petits postes, la nuit. — Nous sommes moins émus qu'à Paris de l'attaque sur Verdun. — Une facétie de « Fritz ».

Lundi 20 mars. — Aujourd'hui, nous sommes allés reconnaître le secteur du Calvaire.

Heure assez mal choisie : 15 heures.

Nous ne nous sommes pas fait marmiter en route. C'est fort extraordinaire. Mais à peine arrivés, nous avons eu notre distribution.

Vu le capitaine R...

Jeune homme de vingt-neuf à trente ans. Il a le troisième galon à titre définitif. C'est fort joli. Il me dit néanmoins « que la guerre ne lui a rapporté que des blessures d'amour-propre » !

Je lui insinue qu'à moi ce ne sont encore que des blessures tout court, qu'elle m'a rapportées.

— Vous choisissez bien votre public, mon cher camarade !

Admirable !

Avec cela fort déprimé en vérité. « Nous ne percerons pas. Je ne vois nulle issue », etc.

« Nous ne percerons pas ! » Qu'en sait-il ? Il y a quelques jours, quand l'angoisse du destin de Verdun subsistait encore, on avait de bien autres préoccupations !

La G. O. P. (1) est promise pour le 7 avril, m'a dit Pansette.

Nous sommes rentrés au grand trot à travers la plaine grise, le soleil couchant éclairant à peine les lourds nuages sombres qui couraient à travers le ciel.

Quelques lueurs rouges ; c'est Braux-Sainte-Cohière, déjà enseveli dans la nuit.

(1) Grande offensive de printemps. Ce devait être la Somme, trois mois plus tard.

Mardi 21 mars. — Journée de printemps.

Mes hommes sont commandés de corvée pour aller creuser des tombes au cimetière. « Au moins vingt », dit l'ordre. Il me semble voir ces condamnés à mort à qui l'on fait creuser leur propre fosse...

On pourrait bien charger les cantonniers territoriaux de pareilles corvées.

Suis allé l'après-midi, par le ciel clair, à Sainte-Menehould.

Que d'embusqués dans ces petites villes de l'arrière !

Sainte-Menehould est d'ailleurs — en dehors de la rue principale — complètement morte.

Entré à l'hôtel Saint-Nicolas : beaucoup de fumée et tous les uniformes de l'Intendance.

Le retour, au soleil couchant, est merveilleux. Par delà les bordures d'arbres dont les ramures grêles s'étendaient comme un treillis noir à travers lequel transparaissait l'or du couchant, le soleil déversait ses flots de lumière étincelante sur le miroir impassible des étangs. L'air était léger. Pas un souffle. Tout s'était tu. Ni canon ni mitrailleuse au loin. Rien dans le ciel éclatant que les deux raies noires d'un biplan immobile dans le soleil.

Mercredi 22 mars. — Le temps est redevenu froid, gris, délavé de pluie. Triste.

Nous ne devons relever que dans la nuit de dimanche à lundi.

La tragédie de Verdun semble s'apaiser.

Les Boches ne lâcheront qu'à la dernière extrémité, mais il semble bien que cette extrémité ne soit pas loin. En tout cas, l'angoisse qui nous étreignait il y a un mois a disparu. Angoisse? Le mot est un peu fort, car nous, les combattants, nous n'avons jamais douté de la victoire finale.

Ai reçu un nouveau sous-lieutenant, Riballier des Isles [1], pour remplacer Tramard qui reçoit une autre affectation.

Vendredi 24 mars. — Temps gris. Pluie. L'après-midi, suis allé avec Pansette à Sainte-Menehould.

Lugubre cette petite ville, décidément.

Retour délicieux, à cheval, sur cette belle route. Beaucoup causé avec Pansette.

Les armées sont des potinières. Pansette n'a

(1) Un universitaire. Très myope, il avait été réformé en temps de paix. A force d'insistance, il avait réussi à contracter un engagement volontaire pour la durée de la guerre, et dans l'infanterie.

Très beau caractère (Voir ce journal, 1er juin).

Tué au Cornillet en août 1917.

certes jamais lu de mémoires de la Révolution et de l'Empire. Or ses propos me rappellent à tout moment les héros de Thiébault. On s'eng... à l'armée de 1915-1916; on se débine; on se jalouse; on court après le galon ou la croix, comme en 1808 ou en 1809.

Pansette me raconte comment, après l'attaque du 25 septembre 1915, le général de corps d'armée était venu dans le secteur. T..., qui commandait la brigade, commençait à installer ces réduits qui depuis ont été généralisés sur tout le front. Le général commandant le corps s'adresse à N... (commandant un bataillon) et lui demande où se trouvait ce réduit.

N... l'ignorait.

— Nous avons eu, dit-il, des indications contradictoires. On nous ordonne de faire tantôt ceci, tantôt cela... Je ne puis rien vous préciser.

— Bon, fait le général.

Deux jours après, paraît une note très sèche, enjoignant aux brigadiers et aux colonels de donner les ordres les plus précis pour l'organisation des réduits du secteur.

Fureur de T...

— Je repincerai ce chef de bataillon!

Quelques jours après, il va visiter le secteur, arrive au P. C. de N...

— Où est le chef de bataillon ?

— Il est en tournée, mon général.

— Envoyez-le chercher.

On va chercher N...

Il salue.

Le général ne répond pas. A peine a-t-on parcouru une centaine de mètres, qu'il tombe en arrêt devant une mitrailleuse.

— Vous ne voyez pas, commandant, que cette mitrailleuse n'a pas de champ de tir ?

— Mon général, il y a des capitaines mitrailleurs spécialement chargés de ce travail.

— Vous ne comprenez rien à rien! Quand on n'est pas capable d'exercer un commandement, on ne s'en charge pas! Et puis, prenez une attitude militaire devant moi! C'est une indignité! etc., etc.

Se tournant vers Pansette :

— Capitaine Pansette, montrez-moi le secteur!...

. . . .

. . . .

Samedi 25 mars. — Le soleil est revenu, mais il fait toujours frais.

Suis allé à Sainte-Menehould à nouveau avec Pansette.

Il me mène chez une dame X... qui tient un magasin de mercerie près de la place.

Cette dame, le 3 septembre 1914, alors que nous allions nous embarquer pour la bataille de la Marne, l'a reçu en compagnie de S... et du colonel F...

Nous nous sommes embarqués à 7 heures du soir, si mes souvenirs sont exacts. Or, Mme X... nous dit que le lendemain, à 9 heures du matin, apparaissaient les premiers uhlans. A midi, l'infanterie allemande occupait la ville!

Les Français sont revenus le 15 septembre à 7 heures du soir : deux cyclistes. Les premiers cavaliers sont arrivés à 9 heures, puis l'infanterie coloniale.

Mme X... a logé des officiers boches pendant dix jours. Elle dit qu'ils étaient parfaitement corrects, lui donnaient le baisemain, lui apportaient des fleurs.

Les cinq premiers lui demandèrent de leur préparer à dîner. Ils apportèrent une oie (qu'ils déclaraient avoir payée 7 francs) et qui, paraît-il, était de belle taille. Ils l'avaient bourrée de pommes vertes (!!) sans prêter attention à ce que certaines de ces pommes étaient véreuses!

Mme X... leur fit rôtir leur oie, leur prépara

des petits pois, des pommes frites et une salade de tomates. Elle apporta le tout sur la table et sortit un instant. Quand elle revint, quelle ne fut pas sa stupéfaction de voir que ces messieurs les officiers avaient empli leur assiette de rôti d'oie, de pois, de pommes frites et de salade de tomates, le tout pêle-mêle. Ils mangèrent d'ailleurs cette « macédoine » avec plaisir et rapidité, l'arrosèrent de quinze bouteilles de vin et de deux bouteilles de rhum.

— Et, dit Mme X..., ils étaient de ton parfaitement rassis. On n'eût jamais cru qu'ils s'étaient empiffrés et avaient bu de la sorte.

Avant de prendre congé, l'un d'eux déclara à Mme X... que dans quinze jours elle serait Allemande, et qu'il l'épouserait en lieu et place de sa femme! Un autre lui promit une carte postale de Paris, où, déclarait-il, il serait dans six jours!

Dimanche 26 mars. — Il vente, il fait froid. Relève ce soir.

Relève terrible.

Départ à 16h30 de Braux.

A Courtemont, ai renvoyé le cheval. Nous avons pris par la route de Minaucourt et le chemin de rondins nouvellement installé.

Effroyable de faire des kilomètres sur ces branches juxtaposées, où l'on glisse, où l'on se tord le pied à chaque pas.

La pluie de ces derniers jours a fait du sol en contre-bas un véritable cloaque d'où l'eau gicle de toutes parts.

Les hommes, qui portent le sac de tranchée avec couverture, toile de tente, vivres de réserve, etc., n'en peuvent plus; l'un d'eux est tombé évanoui avant d'avoir fait la moitié du chemin. Sur les bas côtés, dans la nuit, on voit surgir des voitures, cuisines roulantes et fourgons couverts de boue, les hommes vêtus de loques sans nom, véritables déménagements de bohémiens. Les chevaux ont le poil long, collé en lourdes mèches par la pluie et la terre. Ils ont même apparence que leurs maîtres; la vie dure les a façonnés, les uns et les autres, à son image. Les rudes carrioles semblent verser à tout moment. Les roues enfoncent dans la glaise jusqu'au moyeu. La « bagnole » va-t-elle rester embourbée? Non; un « Hue! là! » ponctué d'un juron, et l'attelage donne du collier, — de même que je vois mes pauvres troupiers remonter leur sac d'un coup de rein.

Nous sommes arrivés à 22 heures; boyaux encombrés; on monte sur les parapets pour

aller plus vite. N'empêche que nous en avons eu pour jusqu'à minuit.

Les jambes sont raides; les jointures font mal; une de mes blessures me lance comme si le bistouri la rouvrait.

A ces moments-là on se sent une haine inextinguible contre le bourgeois, ventru, douillet et bien soigné, qui, à la lampe, discute des opérations militaires d'un ton péremptoire au milieu du cercle des admirations familiales.

Saura-t-on gré, plus tard, de leurs souffrances à tous ces malheureux qui peinent si durement pour aller chercher des coups de canon? Pour cela, il faudrait les comprendre, ces souffrances, en avoir quelque idée. Et l'on a la certitude que M. Prudhomme n'en a pas même le soupçon.

Lundi 27 mars. — Au P. C. de la « Verrue »...

Ici nous recevons communément du 105 et du 210. A cette heure même où j'écris (17^h 30), les derniers 210 de l'après-midi viennent d'ébranler le P. C. en faisant circuler ce courant d'air dans la cagna qu'il n'est pas désagréable de subir quand, avec son cri rageur, l'obus a éclaté à côté . . . .

. . . .

A 1 heure de l'après-midi, en avant du bastion D..., j'ai fait une reconnaissance avec B... et l'adjudant. Le bastion D... barre le col de l' « Index ». On a de là une vue admirable sur notre gauche. On voit distinctement Maisons-de-Champagne, — et aussi les éclatements d'obus tombant dans nos lignes.

Sur la plaine, en avant de la tranchée, un amas de loques. On y distingue des ossements humains (un os iliaque). Une paire de bottes et une paire de souliers se laçant sur le côté, donnent à croire que ce sont deux Boches qui ont été tués là par un obus.

Mardi 28 mars. — Ciel gris. Suis allé examiner le P. P.[1] de T 30 (7 heures). Ai réveillé B..., de mauvaise humeur comme par hasard.

Le bon Blaise[2], un peu plus loin, était lui aussi sur sa couchette, et au retour par T 32 j'ai trouvé Pansette également allongé. Décidément la vie dans les trous est assoupissante.

Des oiseaux chantent le printemps au-dessus de ces boyaux où se distinguent toute espèce de débris suspects.

(1) P. P. : petit poste.

(2) Lieutenant Blaise, commandant la 7e compagnie. Blessé dans un combat à la grenade trois jours après.

Vraiment, si j'étais oiseau, je préférerais le bois de Boulogne.

Mercredi 29 mars. — Temps splendide. Dès 5 heures, tournée. Dans le boyau, deux pieds dépassent le parapet, cadavre de quelque colonial, en tout cas d'un Français. Dans le parapet d'en face, un autre pied, Français aussi.

Beaucoup de rencontres ce matin : un commandant d'état-major du 4e corps et un capitaine; le commandant Touveray, du 44e d'artillerie, et le lieutenant-colonel X...

Cette vie a son charme. Il me semble faire du camping. On parcourt tranchées et boyaux; l'air est frais, le soleil rayonnant. De gais nuages courent dans le ciel bleu. Au loin, la canonnade. Après deux ou trois heures de promenade, on rentre dans la cagna où l'on travaille; on lit, on écrit. L'esprit y trouve son compte, bien que l'on soit cruellement distrait par ces tourments qui supplicièrent si fort saint Antoine.

Car la pensée de la chair hante les cagnas. Je n'en veux pour preuve que les gravures de la *Vie Parisienne* toujours renouvelées, qui décorent les planches de coffrage.

De tous les illustrés, la *Vie Parisienne* avec les petites femmes en corset et en pantalon de

Gerda Wegener ou les nus de Fabiano a incontestablement le plus de succès. Je n'ai pas fait un P. C. sans en trouver...

En ce moment (14 heures) les minen et les gros obus descendent sur le réduit. Mais la blonde aux grands yeux et aux blancheurs voluptueuses qui, languissamment s'étend dans son fauteuil à ma droite, me rappelle qu'au delà des lignes la vie continue; que la claustration et la mort sont réservées aux poilus, et qu'à deux cents kilomètres il est des créatures humaines qui goûtent les joies d'une civilisation raffinée.

Nous vivons sous le Directoire...

J'ai relu, l'ayant trouvé dans les mains de Vinerot, *Le Sens de la Mort :*

« Mais lui, il a été transpercé à cause de nos péchés, brisé à cause de nos crimes; le châtiment qui nous donne la paix a été sur lui. Par sa meurtrissure, nous avons été guéris », dit Isaïe (cité p. 202).

« Lui » c'est Ernest Le Gallic, le lieutenant blessé, soigné chez le Dr Ortegue; c'est le héros, c'est le soldat idéal donné en exemple par le romancier.

Non. Les héros, ce sont, il faut le proclamer, les plus humbles de nos poilus, qui travaillent

sans trêve (quand ils ne tiennent pas le fusil). Ils paient de leur labeur, de leurs souffrances, de leur mort, des erreurs qui ne furent pas les leurs : celles de la génération de 1870, d'abord ; et puis l'égoïsme et l'aveuglement de la génération qui a suivi, où tant de pontifes se crurent des droits à faire la leçon alors qu'ils s'étaient eux-mêmes exemptés du premier des devoirs : le service militaire.

Sans doute, objectent-ils, ils n'ont, ce faisant, que profité des lois existantes. Mais qu'ils en aient tiré profit devait les inciter tout au moins à la plus absolue réserve sur toutes les questions touchant la défense nationale. Or, vit-on jamais plus ardents ou plus solennels prophètes ? Quelques-uns sans doute, avaient mis sur l'oreille en 1870 le képi de garde national. Mais c'est vraiment s'être acquitté à bon compte des devoirs envers la patrie que d'avoir joué des manilles et bu du gros vin dans les bastions de Paris pendant quatre ou cinq mois.

La thèse de Paul Bourget m'agace.

Le vrai soldat, pour lui, c'est le catholique Le Gallic.

C'est dans ces croyants, dit textuellement le romancier « que le pays trouve les ouvriers

qu'il réclame au suprême danger ». Ce sont eux, « dont les énergies s'accordent avec les nécessités les plus vitales de la société dont ils sont membres » (p. 200, 201).

Voilà qui est fort injuste pour quantité de braves gens.

Depuis le 2 août 1914, j'ai commandé au feu, successivement, deux compagnies. Dans l'une comme dans l'autre, les « croyants », au sens où l'entend M. Paul Bourget, étaient fort rares.

Pour m'en tenir à celle à la tête de laquelle je me trouve en ce moment, je n'en vois guère que deux (sur plus de cent cinquante hommes) : C... et F... Eux seuls suivent régulièrement les offices et sont vraiment croyants.

Ce sont d'excellents soldats (1), mais ils ne sont pas les seuls ; et pour lancer la grenade, je préfère encore Théart (2), Maujean (3),

(1) L'un d'eux devait être blessé, deux mois plus tard, à Verdun, et l'autre s'y comporter en héros.

A notre régiment, les hommes étaient toujours prévenus de l'heure de la messe par une note du rapport. Mes camarades et moi, — lorsque nous étions au repos, — nous nous arrangions toujours pour que cette heure fût libre de tout exercice, théorie ou corvée, de façon que chacun pût accomplir ses devoirs religieux en pleine liberté.

(2) Théart, caporal. Classe 1915. Grand, solide, les épaules en portemanteau. Un maître homme. Blessé à Verdun le 19 mai suivant.

(3) Caporal. Grand gaillard. Nancéien. Aussi doux que courageux. Décoré de la Médaille militaire pour son héroïsme en Champagne (août 1917). Nommé sergent peu après.

Charlot, Delporte [1], Courtonne [2], etc., qui n'ont pas voué une dévotion spéciale au mystère de la Trinité, mais qui serviront aux Boches des caisses de « cuillers » ou de « citrons » [3] bien appliqués; qui sont des gaillards solides, durs à la besogne; qui ont été et seront durs à l'attaque, et n'ont besoin pour cela d'aucun concept transcendantal.

Le postulat de Paul Bourget est pur postulat arbitraire d'intellectuel.

Il rappelle le passé et un passé qui est la vie de la génération de 1880 à 1910, c'est-à-dire quelque chose d'assez quintessencié, assez décadent, sentant sa civilisation trop raffinée, byzantinisante, quelque chose en somme de pas très beau.

La véritable santé morale, c'est chez le commun des poilus qui nous entourent qu'il la faut chercher.

Ils se font casser la gueule fort simplement, parce que leur devoir est d'être là; parce qu'ils

(1) Caporal. Classe 1908. Un jardinier. Taille moyenne. Brun, les joues colorées. Toujours de vaillante humeur.

(2) Caporal. Un garçon boulanger. Classe 1914. Taille un peu au-dessus de la moyenne; élancé, blond cendré, encore imberbe. Figure douce et énergique au beau front carré, solide; d'un calme imperturbable au feu. Décoré de la Médaille militaire et nommé sergent en août 1917 pour son héroïsme en Champagne.

(3) Types de grenades alors en usage.

n'admettent pas que personne se permette de leur faire la loi; parce qu'ils sont hommes et qu'ils se sentiraient diminués et dignes d'être appelés femmelettes s'ils flanchaient; parce que, plus ou moins confusément, ils ont conscience d'être citoyens d'un grand pays libre qui tient à sa liberté — Croyants d'une Religion qui dépasse toutes les autres en les respectant — la Religion de la Patrie.

Le Sens de la Mort d'ailleurs est plein de sophismes : « Ce qui agit sur le réel est nécessairement réel. » Rien n'est plus faux. L'histoire est pleine de mouvements de foules qui n'ont eu pour cause que des fantômes de l'imagination collective : la grand'peur [1] pour ne citer que celui-là. . . . .

. . . .

Champion a une fille, Jeannine, née le 26 mars.

Jeudi 30 mars. — Temps splendide ce matin. Le soleil s'est levé dans ce halo de brume qui annonce les très beaux jours. Ciel bleu, soleil éclatant, mais tout est enveloppé, comme étouffé sous un brouillard au ton chaud qui

(1) De juillet 1789.

permet de circuler sans inconvénient sur la plaine.

J'y ai donc circulé en compagnie de Théart.

Nous avons exploré sous cette belle lumière blonde du matin, la partie de la plaine comprise entre le bastion D... et B 31.

Les Boches et les coloniaux ont dû s'y expliquer de façon particulièrement furieuse, si l'on en juge par les débris de toutes sortes qui jonchent le sol, et, hélas ! par les cadavres.

Beaucoup ne sont recouverts que d'une faible couche de terre. Les pieds dépassent. La chaussure par la forme et par la manière dont elle est clouée sous la semelle nous dit si le mort est un ami ou un ennemi.

Ici un amas d'ossements, des tibias, deux crânes, avec ce ton graisseux (que nous commençons à connaître) des os sur qui la chair a pourri lentement.

Les mâchoires de l'un et l'autre sont assez démeublées. En voici une à qui, en bas, il ne reste qu'une grosse molaire ; encore est-elle cariée. Ce sont des Boches. Les débris de vêtements et les deux paires de bottes le montrent. Il me revient à la mémoire cet argument de je ne sais quel doctor Knatschke pour prouver la

décadence de notre race : « Les Français ont de mauvaises dents. »

Les Boches ne les ont pas meilleures.

Et ceci ? Cet amas informe où l'on distingue les débris d'une veste verte et d'un sac recouvert de poil ? Je me baisse, soulève les haillons déchirés et pourris. Horreur ! C'est un torse humain ! On voit les côtes blanchissantes et les viscères. Sans doute le torse auquel appartenait un des deux crânes que j'ai aperçus tout d'abord. La vue ne peut supporter ce spectacle. Je m'éloigne... D'ailleurs le soleil commence à monter au-dessus de l'horizon, et les obus à tomber.

Vendredi 31 mars. — « Tant de sang, tant de pleurs versés ont-ils une signification ailleurs ? Ou bien ce conflit mondial n'est-il qu'un frénétique accès de délire collectif dont l'unique résultat serait la rentrée prématurée d'innombrables organismes humains dans le cycle des décompositions et des recompositions physico-chimiques ? » (*Le Sens de la Mort,* p. 319.)

Ailleurs ? où cela ? Dans la vie et la pensée futures de l'humanité ? Car cette tragédie effroyable et prodigieuse où nous ne sommes que d'obscurs et souriants comparses secouera l'humanité tout entière jusqu'en son tréfonds.

Quant à la rentrée qu'elle provoquera d'innombrables organismes humains au cycle des décompositions — et par suite aussi des recompositions — physico-chimiques, nous sommes tous ici de bons garants qu'elle se fait ! et largement ! Une petite visite hors des boyaux, et même dedans, suffit à nous en convaincre. Je ne dis pas que cela soit fort gai ; mais quelle faiblesse pour l'âme humaine de ne pas accepter le fait tel quel ? d'attendre une consolation supra-terrestre à ces souffrances et à ces horreurs ? et de vouloir que le souffle mystérieux, qui animait ces corps déchiquetés, broyés par les obus, pourris par l'eau des pluies, rongés par les rats, de vouloir, dis-je, que ce souffle survive à l'enveloppe qui l'animait, et se réfugie où ? dans les intermondes ?

Et in ventos vita recessit...

Samedi 1er avril. — Toujours la splendeur du printemps.

A 4 heures maintenant, le jour est déjà clair, et à 10 heures le soleil darde...

Beau soir, calme et rose. Je suis allé dans T 31 jusqu'à P. P. 4, où hier on s'est battu à la grenade. Des blessés ont été emmenés [1].

(1) Le lieutenant Blaise, entre autres, avait été blessé.

Le long des boyaux on voit des traînées vermeilles qui font passer le frisson.

Dans cette beauté calme du ciel, des hommes qui se massacrent!...

Cette nuit, bombardement violent sur notre droite, du côté du bois de la Grurie à 2h 30.

Dimanche 2 avril. — Je suis allé à 13 heures rendre visite à notre voisin de secteur, le capitaine de ..., qui commande le 2e bataillon du ...e. Il vient du 14e hussards.

Nous avons parlé peinture. C'est un homme du monde, aimable et averti. Il a les idées courantes d'avant la guerre, sabre Bonnat et Carolus-Duran. C'est de bon ton ; mais il est si agréable de parler peinture ici!...

M. Quinze-Grammes fait toujours notre joie. Tout à l'heure, à table, nous plaisantions avec B... Je lui adresse une impertinence un peu salée. M. Quinze-Grammes, qui passait les gamelles, crut expédient de donner son approbation. En même temps il filait par l'escalier pour mettre à l'abri « son honneur et ses fesses » comme eût dit Horace. Jamais je n'ai vu grimper les marches si vite. Il est vrai que B... lui annonçait d'une voix terrible « qu'il chaussait du 45 et que ses bottes avaient cinquante-quatre clous »!

Deux minutes après, on revoyait dans la nuit de l'escalier, le calot en bataille, la pipe au coin du bec, M. Quinze-Grammes, dont l'œil brillant examinait si la situation devenait moins dangereuse pour lui...

Lundi 3 avril. — On se fait à tout. Nous nous habituons à vivre dans les trous comme les hommes des cavernes ; à ne jamais nous laver, pas même les mains ni le visage; à ne jamais nous déchausser. Et les hommes sont gais ! Une blague, et ils sont remontés. Par contre, une maladresse, et ils se font « porter pâles » (malades)...

Nous avons à Sainte-Menehould des aviateurs culottés.

Aujourd'hui l'un d'eux volait dans le ciel bleu au-dessus de la « Chenille » vers 15 heures. Il descendait à moins de deux cents mètres des lignes boches. Les mitrailleuses crépitaient; les shrapnells éclataient autour de lui ; il n'en accomplissait pas moins sa mission en toute tranquillité.

C'est beau, ce vol d'oiseau dans l'azur.

A 17h 30, bombardement. Sans doute la réponse à notre bombardement par 240 d'hier matin.

Pansette qui était à dîner avec ses deux sous-lieutenants, à la porte de son P. C. (celui de la « Verrue »), a dû rentrer précipitamment pour éviter un obus. A peine était-il dans la cagna qu'une salve de quatre est venue réduire la table en miettes.

Relève ce soir à 22 heures.

Quinze-Grammes est tombé de faiblesse.

Pauvre petit!

Mardi 4 avril. — Sommes à ... Pas trop mal, n'était la multitude incroyable de rats.

Le temps a changé. La pluie est revenue.

On sent, de plus en plus, que l'argent manque. On rogne sur le tout. Il est pitoyable de voir ce que nos pauvres troupiers ont à manger [1] : un morceau de semelle, un peu de soupe fort claire, un quart de boule et trois ou quatre biscuits. Ils ne se plaignent pas; ils acceptent tout avec stoïcisme. Je leur disais aujourd'hui, au rapport, que la belle humeur devant ces nécessités faisait partie de leur devoir de soldat. Ils m'ont presque applaudi. J'ai entendu des battements de mains. Admi-

(1) L'ordinaire s'est beaucoup amélioré.

rables en vérité, ces braves gens. Mais les bourgeois français sont des mufles[1]...

Mercredi 5 avril. — Toujours temps couvert et pluie.

Jeudi 6 avril. — Ce soir, travail de la compagnie aux ouvrages de X...

Partis à 17h30, arrivés à 18h10. Un sapeur vient nous prendre et nous mène à la cagna du sergent du génie qui dirige les travaux.

Jolie cagna, bien construite et confortable, pour être celle d'un sergent.

C'est le méridional qui nous a déjà conduits aux travaux quand nous étions à ... Je m'entends avec lui : les hommes feront leur tâche. Une fois faite, je les ramènerai se coucher.

La tâche est indiquée. Le seigneur fait large mesure. Les hommes se déséquipent, mettent veste bas, et en avant ! Je suis étonné moi-même de la vigueur avec laquelle « ils en mettent ». Le sergent ne l'est pas moins. Il me confie, avec son accent de provenance directe :

— Il y a peut-être du vrai dans ce qu'on dit

(1) Que l'on excuse l'expression, c'est un poilu qui parle.
Depuis cette époque, la situation du combattant est devenue bien meilleure.

du Midi... Il y a une différence ici quand c'est le ...e ou le ...e (régiments du Midi) qui travaillent, et quand c'est le ...e ou le ...e. Le ...e surtout (ce sont ses compatriotes). Quels gueulards ! Quels rouspéteurs et quels fainéants !...

A 21h30, pluie. Or je constate que le travail est à peu près fait. Déjà ! Il devait durer jusqu'à 3 heures !

Le sergent vérifie. Il n'y a plus qu'à s'en retourner. Par exemple, il nous a fait au retour prendre un chemin impossible, bon pour deux hommes sans doute, mais quand on tire derrière soi une compagnie il en va autrement. Déjà je suis tombé malheureusement tout à l'heure en sautant dans le boyau menant à une mitrailleuse défilée, boyau dont j'avais mal apprécié la profondeur. La pluie, la terre gluante où l'on glisse, un nouveau faux pas, achèvent de mettre à mal ma jambe blessée. Je reviens appuyé sur Branchard (1).

Comme déjà B... nous avait quittés à mi-chemin, pris d'étourdissement (2), c'est vraiment la compagnie des « amochés », — du moins dans le commandement.

(1) Sergent.

(2) Sa plaie à la poitrine mal refermée.

Vendredi 7 avril. — Vinerot m'a emmené cet après-midi à la Charmerais. La route n'est pas désagréable, surtout passé Courtemont. Le pays, mamelonné, est varié de quelques arbres. En été, ce doit être frais et reposant.

Le château où loge le général T... est charmant. Beau logis, beau parc ombragé.

A la Charmerais, nous trouvons le capitaine D..., le capitaine J..., le commandant F..., et quelques autres sous-lieutenants. L'endroit est délicieux. Partout des arbres, de la verdure. Les cagnas sont pittoresques et confortables. Quelle distance entre cette vie et la nôtre ! Ce sont là gens aimables, diserts d'une façon spéciale ; je ne puis m'empêcher de songer à mes camarades scientifiques de l'École.

Ils ne sont pas tendres pour le prochain, et en cela encore ils me rappellent les bonnes causeries de la rue d'Ulm. Mais ils ont aussi la hantise de l'avancement, et par là marquent qu'ils sont également des militaires.

D... (Promotion de l'X de 1899) est fort aigri de n'avoir point eu le quatrième galon à la distribution qui a eu lieu aujourd'hui

même. Hélas ! Il n'y a pas eu assez de tués parmi les commandants du génie.

Nous relevons le ...e au Calvaire en avant de Ville-sur-Tourbe, et nous y allons avant les compagnies pour prendre les consignes.

Ciel gris, temps légèrement brumeux. On pourra passer sur la route Araja-Berzieux sans risquer de marmites.

C'est la compagnie B (le poste le plus mauvais) que je dois relever.

P..., aussitôt qu'il a entendu le commandant du ...e déclarer que c'était le coin le plus marmité, a réclamé la compagnie A.

Je relève le capitaine Y... Grand, fort, barbe noire, type de l'homme d'affaires ou de l'homme politique : dans l'espèce, c'est un homme d'affaires. Dégaine peu gracieuse.

Tour du propriétaire.

Les boyaux sont faits d'un mélange de boue et d'immondices ; au fond, des caillebotis pour qu'on ne marche pas dans l'eau.

Le secteur va de la route de Ville-sur-Tourbe à Cernay-en-Dormois (route de Vouziers), jusqu'au Verger. Il est traversé en son milieu par un chemin dit chemin du Calvaire parce qu'en effet il monte à un calvaire, une croix restée debout entre les lignes et où le

Christ étend ses bras crucifiés face à nos tranchées.

Le geste de la croix subsiste, immuable, vers nos petits postes. Il semble nous dire : « Venez ! Venez ! accomplissez le rêve séculaire ! Chassez cette horde qui me presse; qui déjà près de moi veut me submerger, renverser cette croix où je suis l'appel suprême de l'humanité vers l'éternelle Justice ! »

Et la nuit, lorsque la lune se lève et répand sa clarté blanche sur les champs de mort, on voit ces deux bras noirs qui s'ouvrent comme pour nous accueillir.

Nos morts sont là, les morts de l'attaque du 25 septembre. Ils sont encore alignés dans leur attitude de combat, déployés en ordre dispersé. La mort les a arrêtés au milieu du bond vers les fils de fer rougis par la rouille et restés inviolés, sauf en un endroit où s'amoncellent les corps...

Deux tirailleurs qui s'étaient tapis derrière un renflement de terrain ont été couchés pour l'éternité par le feu des mitrailleuses. On aperçoit d'ici leurs capotes bleues et leurs casques, qui ont roulé près d'eux.

D'autres sont allongés sur le dos, la face vers le ciel, raidis. D'autres repliés, tordus.

Tous ces cadavres forment comme un alignement de légers monticules devant les tranchées des Boches qui les ont laissés là, en avertissement à qui voudrait attaquer.

Je couche au P. C.

M. Y... est un ancien élève des Bons Pères. Il en parle avec une reconnaissance expansive.

— Ils sont très forts, me dit-il. Et ce qu'il y a d'admirable chez eux, c'est que jamais ils ne lâchent leurs élèves. Et quelles relations! Ils sont partout!

Physiquement et moralement, il me rappelle le franc-maçon X... C'est la même mentalité. Tout le problème pour ces hommes consiste à faire partie de l'association qui apportera le plus de relations, le plus d'auxiliaires pour une vie large et facile.

Et il me donne de nombreux exemples de l'appui à lui apporté par les Jésuites dans sa vie : choix de son régiment, etc... Quand il s'est lancé dans les affaires, ils lui ont procuré les plus belles relations.

— Quelles affaires?

— Tout ce qui permet de gagner de l'argent!

Saisissant d'ailleurs l'occasion, il me demande de rester en correspondance avec lui.

— Vous me répondrez?

— Mais parfaitement, cher Monsieur!

En voilà un, au moins, qui songe à l'après-guerre.

Il songe assez peu à la guerre elle-même. Il me laisse son dossier dans un singulier désordre ; quant au secteur, il le connaît à peine et il n'est pas besoin d'être grand clerc pour s'apercevoir qu'il n'y a rien fait.

Dimanche 9 avril. — Toujours beau soleil, gai et frais; les oiseaux chantent à gorge déployée.

Ce soir, je passe la nuit dans les tranchées pour éviter la veille à B..., qui ne me paraît pas très solide.

Nous devons lancer des fusées éclairantes. Le jeune Rouzeaud s'est emparé du fusil-lance-fusée. Je me suis placé à notre meilleur observatoire... qui est la feuillée de messieurs les officiers.

Il fait une belle nuit, claire, pleine d'étoiles.

— Mon capitaine, le maréchal des logis chef de pièce de 75 (que nous avons en tranchée) vous demande d'éclairer vers le point 473.

— Justement j'allais faire lancer des fusées. Tenez! restez là! Vous allez pouvoir observer, vous aussi.

Rouzeaud s'est placé dans la tranchée, celle

du « Balcon » qui est en contre-bas de l'observatoire.

— Vous y êtes, mon capitaine?

— Oui! allez!

Paf!

La fusée monte, rayant le noir de la nuit d'une traînée de feu; elle éclate. Elle est magnifique; mais le vent est contre nous. Il souffle plein nord-ouest, et au lieu d'éclairer les Boches, vient en vitesse nous illuminer nous-mêmes. Salve de coups de fusil boches immédiate, qui nous fait rentrer le nez dans la tranchée au milieu de grands éclats de rire.

Rouzeaud est tout honteux de sa déconvenue. Il en tire une seconde. Même succès. Même salve. Même rentrée derrière les parapets et mêmes éclats de rire.

On essaie des fusées au pistolet, mais vraiment elles ne valent rien.

— On se croirait le 14 juillet, remarque un loustic...

Je passe la nuit à faire le tour des petits postes et des tranchées du « Balcon ». Partout, les bons petits gribiers veillent aux créneaux. Ils ont bien mal mangé ce soir. Le rata est venu tard, à 22 heures; il était brûlé. Ils ne se plaignent pas. Ils savent que les temps sont durs.

— Tout est si cher, maintenant, mon capitaine!

Je songe aux soldats de Villars à Malplaquet, jetant leur pain pour marcher plus vite, bien que n'ayant pas reçu de distribution depuis plusieurs jours et disant au vieux maréchal : « Il faut bien souffrir un peu. »

Ceux-ci souffrent beaucoup. Ils passent les nuits, l'œil au guet. Encore celles-ci sont belles.

Les vertus du paysan de France : sobriété, endurance, courage, se perpétuent, toujours les mêmes, et sont l'éternel gage du salut de la patrie.

Rentré dans la cagna à minuit.

Je lis, au hasard, un article du lieutenant E. R... Ils sont fort bien ces articles. Celui-ci est remarquable.

« Nous vivons des heures qui nous régénèrent. Nos écrivains auront maintenant quelque chose à dire... (oui, ceux qui auront pris part active à la bagarre); — et ce sera la fin du maniérisme, des descriptions sans fin, du bavardage curieux et raffiné qui prétendaient compenser l'insuffisance des sujets et pesaient sur eux comme une parure barbare. Nous aurons un style sobre, cru, vigoureux, — pourquoi ne dirais-je pas militaire? »

Eh! parbleu oui! Une langue drue et simple! Nos écrivains à la mode allaient au rebours du bon sens, aussi bien Barrès avec sa recherche quintessenciée, que M. Paul Bourget avec son étalage scientifico-philosophique.

« J'ai trop le sens des siècles passés, comme tout le monde aujourd'hui, pour ne pas déplorer le bombardement de Reims, d'Arras et d'Ypres, et de ces vieux villages et de tous ces clochers.

« *Mais je prétends que le canon qui les détruit réveille les sentiments qui les ont fait bâtir.* Nous étions des générations d'historiens. Nous recensions dans la molle sécurité de nos cabinets les grands faits et les grandes œuvres des siècles passés *et nous cherchions, vainement d'ailleurs, à pénétrer la nature de ses grands élans qui les avaient produits. Voilà que nous sommes appelés à créer aussi de l'histoire:* nous sentons affluer en nous ces sentiments salubres et joyeux qui nous devenaient fermés. Pourquoi, puisque nous voilà réveillés à la vie, n'inventerions-nous pas à notre tour des formes d'art aussi secourables que les églises, aussi populaires que les halles, aussi symboliques que les beffrois? »

Oui, je crois que nous allons en avoir fini avec les « quintessences essentielles » de

l'amant de Bérénice, et l'analyse subtile des « attitudes d'âmes »...

A 2 heures, tournée.

Je revois, les uns après les autres, tous mes petits gars. J'ignore s'ils ont une « attitude d'âme » rarissime, mais je constate qu'ils ont sur le parapet et le fusil à portée, une attitude de soldat qui me satisfait pleinement.

Lundi 10 avril. — Toujours beau soleil.

Hier, pendant ma tournée dans la nuit claire, on entendait les coups de maillet de messieurs les Boches plantant les fils de fer barbelés.

Aujourd'hui, j'ai fait canonner leur travail.

Mardi 11 avril. — Tir à la cible sur un créneau établi par les Boches entre les points 439 et 470.

« Arthur » tire juste, mais le créneau n'est pas démoli.

Construit à 13 heures, arrosé à 15 heures.

« Les Boches doivent l'avoir sec », comme on dit ici.

Nous ne leur permettons exactement rien.

Quand Charlot est au créneau, toute casquette plate qui se montre a droit à une balle

D. Et il n'est pas le seul. Il a beaucoup de camarades à la compagnie. Aussi, c'est étonnant comme on se tient prudent, en face.

Ils se vengent en nous servant des bombardements remarquables.

Aucune importance.

Impressionnant, toutefois, ce morceau de 105 que Dubuc vient d'apporter dans la guitoune.

Mercredi 12 avril. — Gai soleil au matin; quelques ondées.

A la nuit (21 heures), suis allé au Calvaire sur la plaine.

Nuit assez sombre, malgré les étoiles. Nous sommes sortis par la sape 11. Un coin est encore dégarni de fils de fer. Théart y travaille avec son équipe. Dans le noir, on voit quatre ombres qui, courbées, attachent silencieusement les fils de fer « barbelé » autour des piquets. Nous prenons un vague sentier tracé là où ils sont le moins fournis et où l'on passe en s'accrochant à chaque pas.

Nous descendons dans « Dœrflinger » [1].

Arrivons à 22h 10.

(1) Nom de tranchée.

— Bonsoir, mon capitaine.

— Bonsoir, mon petit. Tu ouvres l'œil?

— Oui, mon capitaine. Oh! ils sont bien tranquilles, en face. J'ai envoyé un coup de fusil sur un que j'ai aperçu là-bas. Ils n'ont même pas répondu!

— Allons! bonne nuit! mon petit garçon.

— Bonne nuit, mon capitaine.

Et nous filons au P. P. 9, de là à 8 et à 7. Partout, les hommes encapuchonnés dans leur toile de tente sont au créneau, le fusil à portée...

Les Boches ont des fusées éclairantes vraiment belles. Elles illuminent toute la plaine et elles durent longtemps!

Or, nous sommes sur la plaine... Nous nous asseyons dans un boyau et restons immobiles, éclairés à giorno par cette illumination.

Nous voici à la tranchée. Nous descendons l'échelle... Quelques balles sifflent... Trop tard! Nous sommes à l'abri.

Jeudi 13 avril. — La journée a été vraiment calme. C'est surtout Ville-sur-Tourbe qui a reçu.

Cette nuit, assez violent bombardement à 22^{h} 15 et à minuit.

Vendredi 14 avril. — Reçu une lettre de M. P... Il me dit qu'à Paris on attend à l'aube et le soir à 4 heures les nouvelles, et que la fièvre du communiqué est aussi forte qu'au début de la guerre. Ici nous l'avons infiniment moins. Nous tenons « Fritz » sous nos fusils, nos mitrailleuses et nos canons; et nous ne lui permettons rien, ce qui s'appelle rien.

Du côté de Verdun, nous avons entendu la canonnade dimanche, lundi et mardi; maintenant elle est calmée, et comme nous supposons que les gaillards qui sont là-bas opèrent de la même façon que nous, « on ne s'en fait pas ».

Samedi 15 avril. — Pluie. Temps maussade. Les sentinelles vont et viennent sur les banquettes de tir, enveloppées dans leur toile de tente.

Cette guerre a détruit le romantisme de la guerre. On ne saurait trop le répéter. Quand on voit les hommes sales, couverts de boue, attentifs aux créneaux, sous leur capuchon de toile jaune par-dessus la capote pisseuse, délavée, pleine de taches, on ne peut s'empêcher de penser que nous sommes loin des chevau-

chées en brillants uniformes dont une conception enfantine avait empli nos imaginations.

Dimanche 16 avril. — Ce matin, grand branle-bas.

Les Boches ont, à 1 heure, placé un drapeau en avant de nos fils de fer, entre mon petit poste de droite et celui de gauche de la compagnie voisine.

Le malencontreux drapeau sera enlevé ce soir, à la nuit tombée. J'ai déjà plus de volontaires qu'il n'en faut.

Il fait beau soleil. Je retourne au P. P. Il est 11 heures. Le drapeau est là-bas, bien tentant. Un buissonnement de fils de fer nous sépare de lui. Comment l'atteindre? Il y a bien un cheminement. Il faut monter des marches faites dans le parapet à gauche du petit poste. M'y voici. Mais où est le piquet de fer autour duquel j'ai tourné les dernières nuits, pour passer? Où est le passage moins dense dans le réseau? Je le connais : entre deux piquets il n'y a qu'un fil de fer lisse à trente centimètres du sol; plus loin on en franchit un autre à vingt centimètres et on est sur la plaine. Mais où se trouve la brèche? Je ne vois rien, et à côté de moi j'entends :

— Descendez, mon capitaine, vous allez vous faire tuer!

Et cependant, pas une balle ne siffle aux oreilles.

A peine descendu, j'entends le tac-tac d'une mitrailleuse . . . .

. . . .

Il me vexe au vif ce fanion. Qu'est-ce que ce peut être? Quelque « Fritz » qui aura fait un pari?

Au soir, une patrouille est allée le chercher.

Clair de lune éclatant... Et cependant, il est impossible (nous sommes dans le petit poste) d'apercevoir le morceau d'étoffe.

Voilà qui explique que nos sentinelles ne l'aient pas vu placer la nuit dernière...

Les poilus reviennent.

Sur le drapeau une inscription : « Les Anglais combattront jusqu'au dernier soldat français. Est-ce aussi votre devise? » Un vieux numéro du *Simplicissimus* y est attaché.

C'était tout simplement une invitation à faire « Kamarade »!

Lundi 17 avril. — Sommes cantonnés à La Neuville. Jolie église. Elle a dû être commencée dans les dernières années du quinzième siècle.

Elle possède encore, — sur un soubassement construit en fort belles pierres amenées de loin sans aucun doute, — un portail joliment ouvragé. Une branche de vigne, aux feuilles stylisées, comme il était de mode à cette époque, court tout le long d'une archivolte. On y distingue des grappes de raisin, des oiseaux. Au-dessus des impostes, des bas-reliefs ont été ajoutés dans ce style italien qu'on aimait aux dernières années du quinzième, ou aux premières du seizième. Un portail sur la façade nord est orné de deux médaillons qui sont, également, bien dans le goût de cette époque.

Il faut croire que la prospérité qui a permis de commencer l'église sous Louis XII n'a pas continué, car à peine la salamandre de François Ier était-elle sculptée à la hauteur du premier étage que les travaux ont dû être interrompus. Les difficultés financières qui grèvent le Trésor royal et les impôts qui s'ensuivent dès 1520 ont-ils arrêté la générosité des donateurs de La Neuville? C'est fort probable, car l'église a été continuée de bric et de broc aux âges suivants; consolidée, si nous en croyons une inscription sur un contrefort de la face sud en 1730, et aussi en 1782 comme nous

l'apprend une autre inscription sur le contrefort voisin.

La pierre des murs est la vulgaire marne du pays.

Évidemment les temps heureux qu'on avait crus durables sous le règne du « Père du Peuple » n'étaient plus.

Et voilà comment une humble église est en raccourci l'histoire de la petite ville pendant trois siècles !

Mardi 18 avril. — Arrivée du renfort de la classe 16. Excellent aspect. Ils sont venus avec des drapeaux. Ils ont l'air solides et ont fort bonne mine.

Le général est venu les inspecter.

Jeudi 20 avril. — Le colonel me demande où je veux aller.

Vendredi 21 avril. — Permission.

Verdun

(21 AVRIL-26 JUIN 1916)

CHAPITRE I

En Permission avant de monter à Verdun

(21 avril-1er mai 1916)

Le temps de « perme », c'est sacré. — Nungesser. — A Bordeaux en avril 1916. — A Paris en avril 1916.

Vendredi 21 avril 1916. — Départ de La Neuville-au-Pont avec Vinerot à 13^h 30.

Au petit trot par Chaude-Fontaine, nous gagnons Sainte-Menehould.

Arrivés à la gare, pas de train avant 20 heures. Celui de 15^h 30 pour Revigny que nous comptions prendre n'existe plus.

Vinerot se répand en doléances.

Naturellement c'est moi qu'il incrimine.

— Je te l'avais bien dit! Tout ça, c'est de ta faute!

Je ne saisis pas très bien, mais cela n'a aucune importance. Inutile d'insister.

Pendant que le gros garçon gémit, je

cherche une auto qui nous mène à Châlons. Il se paie ma tête, mais je ne tiens pas à arriver à Paris demain matin.

Le temps de « perme », c'est sacré.

Il me semble être un prisonnier au sortir du cachot. Je suis comme ivre.

Enfin nous trouvons un aviateur qui va à Vitry-le-François. Voilà notre affaire.

En route à travers la campagne à toute allure.

Nous arrivons à Vitry à 18^h 30.

Le rapide Nancy-Paris doit y passer à 18^h 2 !

Heureusement, il a du retard.

Étrange de se trouver sur le quai d'une gare après six mois de tranchées.

Beaucoup de permissionnaires. Quelques civils. Ils me paraissent fort extraordinaires.

Des femmes en deuil.

Le train est littéralement pris d'assaut.

Dans notre compartiment est un aviateur médaillé et décoré.

C'est Nungesser.

Petit, mince. De longs cheveux blonds rejetés en arrière. Il a la bouche tordue par une blessure qui lui a fait à la lèvre supérieure un bec-de-lièvre.

Il nous montre sa mâchoire. Elle est entiè-

rement démeublée. Par places on voit briller les crochets d'une armature en or.

Il boite aussi, et très fortement. Il nous explique qu'il va à Paris, jusqu'au lundi.

Cette vie lui plaît.

— On monte en avion de chasse; on poursuit un Boche; ou bien on part en mission; on revient et l'on s'en va pour quarante-huit heures à Paris. Voilà!

Il est d'ailleurs fort élégant. Vareuse noire, serrée à la taille par une ceinture de cuir jaune; culotte rouge Saumur à bandes bleu ciel (car il sort de la légère); képi rouge à turban bleu ciel; mains soignées et baguées.

Au demeurant, expansif et bon enfant.

Samedi 22 avril. — Paris est délicieux, les arbres sont verts, le soleil égaie le boulevard, animé comme à l'ordinaire.

Je songe malgré moi à cette Champagne que je viens de quitter, aux maisons, dont il ne reste que quelques pans de murs croulants, à ces vastes landes sans autre végétation que des pins réduits à l'état de piquets, et, de place en place, quelques plaques d'herbe lépreuse entre les trous d'obus qui criblent

cette terre blanche ou verdâtre ainsi qu'un visage grêlé de petite vérole.

Ici, les gens vont à leurs affaires comme si de rien n'était. L'avenue de l'Opéra, le boulevard des Capucines et celui de la Madeleine, la rue Royale, la place de la Concorde, ont leur aspect accoutumé. Dans les Champs-Élysées, de temps à autre, on croise un soldat appuyé sur des béquilles, et qui, sans doute, appartient au Dépôt de convalescents du Grand Palais.

Mais les pelouses sont vertes, les corbeilles de fleurs, épanouies, brillantes de couleurs fraîches, les arbres ont leur frondaison nouvelle dans sa jeunesse première, ils ne seront jamais plus beaux.

Dans le ciel bleu courent de légers nuages d'argent.

Il fait bon vivre.

On comprend que les gens de l'arrière se résignent à la guerre.

Ce soir, pris le train de Bordeaux à 21h50.

Il est bondé de gens qui vont en villégiature.

Ce qu'il y a de consolant, c'est la certitude où l'on est que, si l'on sèche dans les fils de fer, ce ne sera pas pour le monde une perte bien sensible.

Dimanche 23 avril. — Réveil à Périgueux.

La campagne est fort belle, verte, riante.

Les cultures paraissent soignées. Les vignes, qui grimpent après les échalas alignés, sont sarclées comme des jardins.

Beau pays. Beau ciel.

Les toits presque plats, les maisons blanches, le soleil enfin, donnent l'impression d'un autre climat.

C'est le Midi.

Arrivée à Bordeaux, gare du Midi, à 7h 30.

Affluence, quais animés d'un va-et-vient bourdonnant; n'étaient les gendarmes et le piquet de service, qui croirait que nous sommes en guerre?

Près du marché grouillant de vendeurs et de chalands, je demande à un agent de police :

— La rue Sainte-Catherine?

— Continuez le cours Saint-Jean jusqu'à cette grande place dont vous apercevez les arbres. Vous verrez une porte monumentale. C'est devant cette porte que commence la rue Sainte-Catherine. Vous verrez : une porte monumentale.

Il prononce « monumentâle », avec un accent bien amusant et une gravité digne de la « porte ».

Je préfère traverser le marché et me diriger vers Saint-Michel.

Prodigieux de vie, de cris, de grouillement, ce marché.

Les filles sont bien jolies. Brunes, cambrées, la peau fraîche et les lèvres rouges, avec des yeux noirs aux longs cils.

Saint-Michel est une fort belle église de la seconde moitié du quinzième siècle, comme Saint-André, la cathédrale.

Bordeaux a été prospère à cette époque, sans doute en raison de la reprise d'affaires qui a suivi la guerre de Cent ans...

Au temps lointain où nous étions sur les bancs, on nous a peint sous les couleurs les plus sombres la misère de la France à la fin du règne de Louis XIV.

1709, en particulier, est resté dans notre souvenir comme une année terrible entre toutes.

On n'est pas peu surpris de voir gravé sur la façade merveilleusement ouvragée de Notre-Dame... précisément ce millésime : 1709.

Il y avait peut-être de la misère en France (à quelle époque n'y en a-t-il pas eu ?), mais à coup sûr, à Bordeaux, on ne faisait pas de mauvaises affaires.

Décidément, les données de notre histoire traditionnelle doivent être soumises à une forte critique...

Fort belle place, les Quinconces, rappelant la place de la Concorde, dont elle est d'ailleurs contemporaine.

Encore une période où la ville a connu des jours dorés. Pas étonnant qu'à travers la Révolution et l'Empire, elle soit restée royaliste.

Les quais sont très animés.

— En ce moment, me dit le patron d'un trois-mâts accosté, arrivent des Sénégalais.

Il est enchanté de la guerre.

— Jamais le fret n'a été aussi rémunérateur.

Le « Café de Bordeaux » est bondé. J'y retrouve un de mes anciens fourriers du début de la campagne. Il est dans l'aviation, apprenti pilote. Je ne sais ce qu'il apprend au camp d'aviation, mais lui et ses camarades me paraissent remarquablement documentés sur les jolies femmes de la ville.

A X..., au delà du très beau jardin public, où l'on accède par des avenues qui rappellent les alentours du Parc Monceau, je n'ai pas trouvé M. X... Il est en vacances à Andernos; il a, me dit-on, envoyé à la gare, au-devant de moi, son concierge.

Quand il viendra aux tranchées, je lui enverrai mon ordonnance.

L'après-midi, départ pour Andernos.

Le chemin de fer traverse les landes plantées de pins. Paysage frais, reposant.

A Facture, je prends une voiture qui me mènera jusqu'à Andernos. Dix-sept kilomètres à travers des prairies, où paissent de petites vaches landaises à la robe noire tachée de blanc, et à travers les pins, où sont suspendus — aux saignées — les godets qui recueillent la résine.

A Andernos, je ne trouve que Mme X... Tout le monde est en forêt.

Le pays est vraiment délicieux. Beaucoup de gens dans la Grand'rue. Les femmes sont endimanchées ; çà et là quelques deuils, mais qui me paraissent — est-ce une illusion ? — portés fort allégrement.

La forêt est très belle pour une forêt de pins.

Au fond d'une allée de sable d'or descendant à la mer, les flots étincellent au soleil. Je comprends que l'on supporte plus aisément la guerre ici qu'au Mont Têtu, pelé, boueux ou poussiéreux, dévasté, et où les obus ont tué même les brins d'herbe.

J'avoue être un peu agacé et donne l'ordre au cocher de m'attendre.

Je veux partir immédiatement.

Et puis je songe que nul ne peut comprendre nos souffrances que nous-mêmes, qu'il ne faut pas demander aux hommes plus qu'ils ne peuvent donner..., et je renvoie la voiture.

Au détour de l'allée, M. X...

Nous allons sur la plage. Il est 6h30. Le soleil commence à descendre derrière les rochers qui ferment le « bassin ».

Au fond, Arcachon est noyé dans une brume d'or. Il règne une fraîcheur exquise.

Les femmes me racontent leurs petites peines d'intérieur, leurs difficultés avec les domestiques : « On ne peut plus avoir de bonnes ! »

Elles sont aussi fort préoccupées de tirer le meilleur parti possible des vacances et de les prolonger, s'il y a moyen. « Ce serait très chic ! » Je ne saurais être d'un autre avis.

Quant à M. X..., il a le cou soigneusement emmitouflé dans un cache-nez « parce que le fond de l'air est encore frais ».

— Il faudrait, me dit-il, installer dès le temps de paix des mitrailleuses dans toutes les fermes à proximité de la frontière.

— Avec un pliant ? Mais, cher Monsieur, c'est une idée de pêcheur à la ligne !

Lundi 24 avril. — Je suis parti de bon matin. A 7 heures, j'ai pris le train pour Bordeaux.

Temps radieux.

Le train retraverse les villages blancs et pimpants au milieu du vert sombre des pins.

Après une dernière promenade dans Bordeaux, retour vers la gare à 11 heures.

Je fais viser ma permission.

C'est le lundi de Pâques. La gare est grouillante de gens allant en villégiature.

— Comment ? il y a encore des gens qui vont en villégiature ?

— Heureusement ! me réplique un petit bourgeois propret et grisonnant de cinquante à cinquante-cinq ans.

Réponse admirable ! En voici un qui a pris à la lettre les élucubrations des folliculaires qui essaient de justifier sans vergogne l'égoïsme inconscient d'une partie de la nation dans ce cataclysme !

Pauvres camarades étendus devant nos fils de fer au Calvaire !

On ne vous pleurera pas longtemps, si tant est que vous l'ayez jamais été !

Très belle, la campagne bordelaise, avec ses prés verts, ses champs et ses vignes sous le soleil.

Au-dessus d'un village en étage, sur le flanc d'une colline, un château à silhouette féodale : Montmaure...

A Poitiers, monte un capitaine d'artillerie fraîchement décoré de la croix de guerre, avec palme, naturellement.

Nous passons Tours. Le train file à travers cette admirable vallée de la Loire; le fleuve y étale ses eaux dormantes, où se mirent les maisons blanches des rives, où courent les légers nuages du ciel. Les noms des gares : Vouvray, Amboise, Limeray, évoquent des idées de vie joyeuse et facile.

Voici Blois et les hautes tours blanches de son château.

Mon capitaine d'artillerie engage la conversation. Il tient à me déclarer que, si le 75 est souvent fort dangereux pour les fantassins, c'est la faute de ces derniers.

Cela va sans dire. Ce n'est pas moi qui le contredirai.

Il m'explique aussi que plus les artilleurs sont loin, plus leur tir est efficace.

Je m'en doutais également.

A Paris, dîner au café de la Paix, bondé, plein de jolies femmes et de chalands qui les accompagnent.

Mardi 25 avril. — Ciel toujours sans nuages.

Je revois avec un plaisir qui me fait battre le cœur plus vite le Parc Monceau, l'Étoile, l'avenue du Bois et le Sentier de la Vertu.

Très brillant le « Sentier de la Vertu ».

Les femmes arborent des robes courtes à volants, qui rappellent les modes du second Empire.

Elles se sont décidées à avoir des hanches. Les temps ne sont pas loin où elles condescendront à ne plus aplatir leur poitrine.

Le Bois est très animé.

Quelle différence y a-t-il avec le temps de paix? Un peu moins d'autos; un peu plus de militaires; tous aviateurs, officiers d'administration ou du train.

Pas désagréable de « prendre les tranchées » aux Acacias.

Mercredi 26 avril. — Je voudrais revoir Paris en une seule fois; m'en emplir les yeux; Paris que je ne reverrai peut-être plus jamais...

Été au Marais.

Les beaux jours du printemps de la vie reviennent au cœur...

Ce soir, suis allé au Gymnase voir le *Rubicon*. Les prix sont des prix de guerre. Ce n'est pas un malheur.

Délicieuse, cette petite pièce, et Lély est une artiste bien intelligente.

Salle comble.

Jeudi 27 avril. — Après-midi, promenade en barque sur le lac du bois de Boulogne. Temps exquis. Beaucoup de monde. On se croirait à un jour de fête ou de courses à Longchamp.

Il paraît que la nation souffre, que toutes les énergies sont tendues vers la victoire finale.

Cette tension ne diminue pas le nombre des promeneurs.

Vendredi 28 avril. — Déjeuner chez Weber, dîner au « Bœuf à la mode ».

Partout même affluence.

Si cette guerre se prolonge — comme il est probable — elle aura fait la fortune des restaurants à la mode.

Samedi 29 avril. — Suis allé voir X...

La fenêtre de son bureau donne sur le Cours-la-Reine.

Au-dessus de la frondaison des arbres, on aperçoit les pylônes du pont Alexandre III et les statues dorées étincelantes au soleil. Les marronniers en fleurs semblent des robes à volants, des robes de soie verte avec des étages de dentelle blanche.

Derrière, sous les étincelants chevaux d'or aux ailes resplendissantes, s'allongent les blondes lignes de la gare et du Palais d'Orsay, d'où paraissent s'élancer, au loin, les flèches de Sainte-Clotilde dans la brume pourprée qui s'élève au-dessus de la ville.

L'endroit est vraiment enchanteur.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Dimanche 30 avril. — Temps toujours radieux.

Sur les boulevards, foule. A l'apéritif, au café de la Paix, pas une place.

Lundi 1er mai. — Ce soir, départ.

A la gare je retrouve Vinerot.

Dans le train, somnolence de permissionnaires rentrant.

CHAPITRE II

En Route

(8 mai-16 mai 1916)

Les cousins à la mode de Bretagne. — La compagnie des fleurs. — Rembercourt-aux-Pots. — Les marraines de la *Vie parisienne.* — Landrecourt. — Belrupt.

Lundi 8 mai. — Sommes à Belval.

A 20 heures, bridge chez le colonel commandant la brigade avec un chef d'escadrons et un lieutenant du ...e chasseurs.

Gens fort aimables.

Le jeune lieutenant — menu, fin, élégant — est sanglé et soigné comme en garnison.

Il parle d'une petite voix blanche, et — en cavalier — pousse le jeu avec une belle témérité.

Il est Breton, comme le colonel.

Amusant de les entendre parler famille. Ils ont chacun une nuée de cousins, et, naturellement, se trouvent parents par alliance à cause

de « votre cousin X... dont le frère a épousé ma cousine une telle ».

Le chef d'escadrons peut avoir cinquante-deux ou cinquante-trois ans. Grand, sec, le long nez en bec d'aigle, l'œil aigu, il donne une impression d'intelligence extraordinaire.

Le colonel, lui, s'essaie à la philologie bretonne. Toutefois, quand il fait dériver « Plou » de « Plebs » ou de « Populus », je reste un peu rêveur.

Mardi 9 mai. — Départ annoncé à 7 heures.

En attendant le coup de sifflet, Biancardini (1) s'amuse à se faire suivre de son cheval Saïd, en l'appelant comme on ferait un chien.

L'animal docile obéit.

Les hommes devisent derrière les faisceaux ou courent acheter quelques dernières provisions.

Tournery (2), le sous-lieutenant qui commande la compagnie voisine, me dit ses espoirs d'avenir.

(1) Lieutenant commandant la 6e compagnie, tué le 3 juin suivant au fort de Vaux.

(2) Sous-lieutenant, commandant la 7e compagnie. Tué au fort de Vaux, le 3 juin suivant.

C'est un beau jeune homme. Classe 1913. Grand, blond, de tournure élégante, intelligent, énergique, très militaire. Ex-instituteur, dans je ne sais quelle commune du Jura. Il s'est adapté merveilleusement, et a fort bon air à cheval, avec son long manteau et son bonnet de police sur l'oreille.

Il vient d'être titularisé à titre actif.

Sous-lieutenant à vingt-trois ans. Bien noté. Il peut marcher.

Son second, Bétron [1], est un brave propriétaire beauceron. Vingt-cinq ans, taille moyenne, trapu, le front un peu bas sous les cheveux bruns, il me dit de sa bonne voix légèrement voilée :

— Beau temps, mon capitaine! Il ferait bon aller dans ses champs, le chien aux talons, voir si le blé lève!

Et ses yeux sourient; et de la main il fait le geste d'encourager ce blé — qu'il aime — à grandir...

— Mon capitaine, savez-vous comment les cavaliers appellent le chemin que nous allons prendre? me demande Clerc, un de mes agents de liaison, un bon petit classe 1915, à la boule rasée, toute ronde.

(1) Tué le 3 juin suivant au fort de Vaux.

— Non, comment?

— Le chemin de la mort.

Quoi qu'il en soit, la compagnie tout entière s'est fleurie de muguet, a fleuri le capitaine et aussi le cheval du capitaine.

« Zidor » [1] a un bouquet blanc à chaque oreille, comme pour un cortège de noces.

— La compagnie des fleurs! jette en passant le chef d'escadrons de Benoît, adjoint au colonel.

Clair soleil. Gaie matinée de printemps. Un coup de trompe, nous démarrons.

La forêt de Belnoue. Fort belle. Dans le silence sonore du sous-bois, partout des chants d'oiseaux. La route file, toute droite, nette, propre comme un chemin de plaisance entre les hautes masses feuillues aux profondeurs ombreuses.

Des chants s'élèvent — la marche italienne en vogue. Dans l'air limpide, les canons de fusil fleuris de blanc ondulent au rythme du chant qui cadence le pas.

Le ciel est en fête, les cœurs aussi.

La marche devient pénible après Laheycourt. Il commence à faire chaud. Et puis, les

(1) Mon cheval.

hommes portent un sac fort lourd, avec couverture, toile de tente et tout ce qui s'est accumulé de linge ou de bricoles pendant l'hiver.

Et puis C..., sur son cheval, avec un bel égoïsme, dirige la marche aussi mal que possible.

Zidor est transformé en mulet de bât. Je lui ai fait mettre en équilibre sur le dos cinq sacs des hommes les plus fatigués.

Nous arrivons ainsi, en pleine chaleur, à Laimont, au haut d'une côte très pénible.

Les hommes marchent sans arrêt depuis une heure. X..., qui commande le régiment et dont le bataillon est arrivé, n'a pas — très justement d'ailleurs — sifflé la pause pour quelques centaines de mètres qui lui restaient à faire.

Et C..., voyant que le « chef » ne sifflait pas la pause, n'a pas pris sur lui la grande responsabilité de l'ordonner à son bataillon qui — au bas de la côte de Laimont — avait encore à tirer deux kilomètres en plein soleil.

C'est un homme discipliné.

Neuville-sur-Orne, où nous cantonnons, est un petit village qui devait être fort bien construit, et qui a été démoli lors de la bataille de la Marne, surtout par les obus incendiaires

de 75, me dit la vieille dame chez qui loge la compagnie.

C'est une bonne vieille s'appuyant sur une canne et dont la figure de cire s'encadre d'une chevelure blanche, crêpelée, belle encore.

Elle est fort accueillante, ainsi que sa fille, bonne ménagère, douce et active, de trente-cinq ans environ.

La maison est composée d'un seul corps de bâtiment, où ces excellentes dames réservent la plus belle chambre à un officier des troupes qui — sans cesse — passent ici pour aller à Verdun.

Dans la cour, à gauche, deux granges où logent les hommes.

Au fond, un fort beau jardin tout vert, entouré d'aubépine en fleur. L'herbe où brillent des boutons d'or est vivante de mille insectes minuscules; le beau soleil fait luire la courbe nerveuse des tiges. Partout, l'on sent circuler la joie calme de la vie rajeunie, sous la belle ombre fraîche des ramures lourdes de feuilles.

Je suis logé de l'autre côté du carrefour, dans une maison de belle apparence.

Y habite un mobilisé de la classe 1891, affecté au service automobile. La femme semble

quelque peu négligée. Ils ont une fille de vingt à vingt-deux ans, fort jolie.

Mercredi 10 mai. — Nous partirons sans doute demain pour Verdun.

Ce soir, chez Pansette, — qui avait convoqué Lévy, un violoniste, — scène de musique : La *Tosca,* la *Vie de Bohême,* l'aubade du *Roi d'Ys,* la *Valse de la Veuve joyeuse,* et même l' « Andante » de la 5e *symphonie.*

Nous avons chanté jusqu'à 23 heures.

C'est ainsi qu'il faut se préparer à la bataille.

Les hommes du 90e, qui descendent du Mort-Homme ou de 304, nous disent, cependant, que la lutte est terrible. Ils auraient perdu 60 °/o de l'effectif. A la division, trois colonels sur quatre auraient été tués (1) !

Jeudi 11 mai. — Partis ce matin, à 7 heures. Temps brumeux. Nous repassons par Laimont, Louppy-le-Château, mais au lieu d'aller vers Laheycourt, nous gagnons Rembercourt-aux-Pots. Église remarquable, qu'il est très étonnant de trouver dans un bourg aussi peu considérable.

(1) C'était là racontars exagérés, comme il arrive à l'ordinaire.

La façade — monumentale — semble dater de la Renaissance. Le gros œuvre est de différentes époques, du quatorzième et du quinzième siècle, autant que je puis le voir en passant.

Nous croisons des troupes du 18e corps, qui, comme nous, se dirigent sur Verdun. Un capitaine du 34e me dit que, le 16, ils doivent être en ligne entre Vaux et Douaumont.

Le village et, malheureusement, l'église sont en grande partie démolis. Partout la place des maisons n'est plus marquée que par quelques pans de murs. Les ruines de Pompéi...

Beauzée-sur-Aire, où nous arrivons après une grande halte à 16 heures, présente le même aspect.

Là encore une fort belle église de la fin du quinzième siècle a été démolie par les obus.

Cela serre le cœur de voir d'aussi jolies choses ainsi irrémédiablement détruites.

Comme ces brutes ont arrangé nos pauvres villages !

Les hommes à qui j'explique ce qu'était cette église, sont, comme moi, indignés, travaillés du désir de vengeance.

Bon chemin avant d'aller s'aligner devant Verdun.

Vendredi 12 mai. — Toujours à Beauzée.

Le colonel doit proposer aujourd'hui des capitaines pour le grade de chef de bataillon à titre temporaire.

Or, aux termes de la note, il ne peut proposer que des capitaines nommés depuis 1911 au moins!

Au régiment, il n'en est qu'un seul à remplir cette condition : le capitaine d'habillement du dépôt, qui est au front depuis trois mois à peine!

Sublime!

La dernière de Consul :

Hier, sa grande préoccupation était de savoir si les hommes feraient l'étape en bonnet de police ou en casque. Il a donné l'ordre une première fois de retirer tous les bonnets de police. Puis il les a fait remettre.

Et nous allons au Mort-Homme ou à Douaumont!

Samedi 13 mai. — Temps gris.

Je suis allé à cheval, ce matin, à Rembercourt-aux-Pots.

L'église m'attirait.

C'est une nef aux vastes dimensions datant sans doute du quatorzième et du quinzième

siècle. On reste étonné de la hauteur et de la beauté de la voûte. Elle est somptueusement flanquée de doubles bas côtés, comme une cathédrale.

Le chœur est constitué par une abside de plan circulaire, aux tiercerons peints et dorés dans le goût de la fin du quinzième ou du début du seizième siècle. Elle est éclairée de hautes baies séparées par de minces pieds-droits au galbe élégant. Tout autour, des sièges et des boiseries admirablement sculptées; de belles et douces figures fermement modelées; des guirlandes de fleurs; des encadrements aux ornements rappelant ceux de métaux ciselés, mais largement traités et d'un beau sentiment décoratif.

— Travail d'époque Henri IV, m'apprend l'aumônier du 34e régiment d'infanterie, qui s'est renseigné.

Il me dit encore que c'est René II de Lorraine qui, de 1501 à 1508, aurait fait construire le narthex actuel à la place du narthex primitif dont les traces sont encore visibles.

Quel que soit le fastueux seigneur qui ait fait édifier cette façade, il aimait l'art italien.

Toute la joie et l'élégance de la Renaissance italienne fleurissent ici la pierre : souples rin-

ceaux, médaillons enfermant des bustes en bas-relief, angeli délicatement sculptés dans les écoinçons; à la voussure de l'archivolte du portail central, petits groupes supportés par des piédestaux qui sont de véritables dentelles; au premier étage, une galerie de bustes d'hommes, entre qui s'intercale à la travée de droite et à celle de gauche, un buste de femme offrant généreusement une gorge ferme et ronde. Un des hommes lui tend une pomme.

Que représente cette allégorie?

A coup sûr pas une vertu théologale.

Cette façade est une fête pour les yeux, avec quelque chose d'équilibré, de mesuré, qui satisfait l'esprit.

Bien extraordinaire de trouver dans un petit village d'Argonne un si riche édifice; et bien douloureux aussi de voir de telles merveilles saccagées parce qu'il a plu à des anthropoïdes de faire irruption chez nous pour donner libre cours à leurs bas instincts...

L'après-midi il pleut à torrents. Nous restons, Vinerot et moi, à notre logement.

Que faire? Vinerot envoie chercher les lettres qu'un maréchal des logis de liaison a reçues en réponse à une annonce de demande de marraine dans la *Vie parisienne.*

Il arrive avec deux volumineux paquets : deux cent cinquante-quatre lettres!

Nous les dépouillons. Il y a là des lettres de femmes de toutes les conditions, depuis la femme du monde détraquée, jusqu'à la femme de chambre d'un hôtel du quartier latin.

La plupart se déclarent sentimentales... et malheureuses. Elles demandent une affection et un soutien. Assez peu de demi-mondaines cherchant à se pourvoir et à faire un sort aux suppléments de solde.

Pas étonnant : le requérant n'est que maréchal des logis.

Deux maquerelles ont carrément fait leurs offres de services. L'une d'elles a même fort simplement envoyé sa carte circulaire...

Quelques-unes de ces lettres sont charmantes, je dirais même touchantes.

Elles renferment des brins de muguet, des rubans tricolores.

Ce satané D... a été du reste fort habile.

« Qu'importent votre physique et votre caractère, vous saurez me comprendre. » Signé : de X..., maréchal des logis de liaison, ...e R. I.

De la modestie; un cavalier; vieille noblesse bretonne. Tout pour faire travailler les imaginations romanesques.

Le courrier arrive...

« De X... » vient encore de recevoir neuf lettres, ce qui porte les correspondantes à deux cent soixante-trois !

Elles sont trop !

Dimanche 14 mai. — Il pleut dès le matin. Il a d'ailleurs plu toute la nuit.

Officiers et sous-officiers sont convoqués pour entendre la lecture d'instructions secrètes venues de l'état-major de la IIe armée.

Phraséologie habituelle, avec profusion de termes techniques.

Quelques renseignements intéressants toutefois à recueillir :

Lors de leur attaque sur Verdun, du 22 au 24 février, les Allemands n'ont point fait de parallèle de départ. Les deux fronts étaient distants de six cents à huit cents mètres. Ils en ont profité pour écraser sous leurs gros obus les premières lignes françaises sans risquer de toucher les leurs.

Cependant, leur infanterie était massée dans des places d'armes souterraines à l'épreuve, d'où elle est sortie, sitôt que notre tir de barrage a cessé.

Leur tir s'est alors allongé, et tandis qu'une

partie de leurs batteries exécutaient des tirs de barrage sur nos secondes lignes, les autres tenaient sous leur feu nos propres batteries.

On ne peut qu'admirer tant de méthode, tant d'économie véritable du sang des hommes.

Il en est ainsi depuis le début de la campagne. Il faut que cela se sache.

D'ailleurs, contrairement aux opinions reçues, le document ne parle aucunement d'attaques en colonnes par quatre comme la légende s'est accréditée, mais par petites fractions diluées ou par infiltration.

Lundi 15 mai. — Nous sommes partis à 5h 30 pour Landrecourt, par Ippécourt. Nous ne sommes arrivés qu'à 13 heures. Pendant tout le trajet, pluie battante.

A Ippécourt, nous croisons les fourgons de la division marocaine. Le pays que nous traversons est varié, mamelonné, coupé de bois. Dans la verdure les chênes rouvres et les peupliers dont les feuilles ne sont pas encore poussées mettent des notes rousses, comme à l'automne, moins riches, mais plus douces.

La pensée, toutefois, reste peu sensible à ces objets. Invinciblement elle se reporte vers le Douaumont où nous allons.

L'idée de Verdun et de la mort pèse, je le sens, sur toute la colonne et rend les hommes plus irritables...

Notre popote se trouve dans un local appartenant à une brave femme de soixante ans qui vit avec un vieillard qui en a quatre-vingt-douze.

C'est un ancien agent de la sûreté de Lyon. Il y a près de quarante ans que la Ville lui paie sa retraite.

Il est encore droit et solide.

Il était soldat en 48 et se rappelle les journées de juin.

Il fume sa pipe tranquillement auprès de l'âtre et s'en va fendre une bûche pour se dégourdir les membres.

Cette robustesse irrite un peu la bonne femme.

— On m'avait dit : « Accceptez de vous mettre avec lui... Il ne peut aller bien longtemps encore. » Et il est solide, Monsieur! Il m'enterrera.

Elle relève du doigt ses lunettes et se remet à repriser la culotte de velours du « vieillard » comme elle dit.

L'intérieur est propre et même coquet.

Une belle armoire ancienne, en chêne sculpté,

sans doute d'époque Louis XV. Un secrétaire, une glace Empire.

Sur la table, dont la toile cirée est luisante, un vase avec du muguet. N'était la canonnade incessante, on se sentirait bien loin de la guerre.

La bonne femme gémit sur le malheur des temps, la cherté de la vie, l'impossibilité de rien se procurer.

— L'année prochaine, ce sera encore pis. On sera obligé de mourir de faim.

En venant, nous avons croisé deux batteries de 100 de marine. Pas un homme à pied. Tout le monde en auto. Les officiers ont une confortable voiturette à eux. Je demande à un sous-officier s'il y a eu beaucoup de pertes à la batterie.

— Non, très peu.

Et son air surpris me laisse entendre que c'est peut-être « pas du tout ».

Je regardais mes pauvres troupiers. Ils traînaient lamentablement sur la route, ployés en deux sous le poids du sac, ruisselants d'eau, et cela pour aller se faire écrabouiller dans des tranchées boueuses! Non, décidément, il n'y aura pas eu parité, dans cette guerre, entre les souffrances endurées par les différents combattants du front.

Nous ne parlons pas des services de l'arrière.

A Landrecourt, les sergents du ..e génie sont mieux logés que les officiers d'infanterie qui vont se faire tuer.

Mardi 16 mai. — Très bel article et très juste du lieutenant E. R... dans le *Journal* du 16 : « Propos de Permissionnaires. »

Il constate le malentendu grandissant entre les gens du front et ceux de l'arrière.

Évidemment, nos « protégés » ne se rendent pas compte. Je le sens surtout aujourd'hui, où l'averse d'hier m'a contraint de prendre de l'aspirine pour calmer la douleur que me fait encore une vieille blessure.

E. R. redit la phrase imbécile par laquelle on nous accueille à Paris : « Tout de même, vous avez bonne mine. »

Son ordonnance, Cordier, lui raconte que « là-bas, on s'amuse », que « les cafés sont pleins, les endroits de plaisir aussi ».

— Si ça continue, ils s'habitueront bien à nous voir dans les tranchées.

Cela se conçoit d'ailleurs parfaitement. Ce sont les vieux et les jeunes qui sont restés, c'est-à-dire les deux âges égoïstes.

E. R... proteste, mais mollement, pour la forme.

Par derrière Cordier, on sent que c'est lui qui ajoute :

— Ceux qui ont quelqu'un dans l'Intendance..., dans tous ces fourbis où l'on a cinq (?) chances sur cent de mourir au champ d'honneur, tandis que nous autres en gardons quatre-vingt-quinze, ceux-là patienteront ; ils vivront normalement, comme vous dites, ils penseront en être quittes avec un peu d'argent donné aux Croix-Rouges; mais nous, bon Dieu ! nous donnons notre temps, notre peau, notre bonheur; nous vivons dans la boue sous la menace perpétuelle de la balle qui traverse, de l'obus qui écrase, de la mine qui enfouit, de la bouffée de chlore qui nous fera cracher nos poumons. Ça ne s'équivaut pas tout de même!

Tout cela est bien juste.

Les gens de l'arrière poussent l'inconscience jusqu'aux dernières limites. Mes correspondants, à moi, me demandent de les distraire par mes récits du front !

Gaspard, quoi !

Les vantardises niaises qui permettront aux pantouflards de respirer l'héroïsme sous les espèces du parfum grossier auquel ils sont

accoutumés, voilà ce qu'il faut que nous fournissions aux gens de l'arrière, en même temps d'ailleurs que nous devons vivre dans la boue, le sang et l'épouvante pour qu'ils puissent jouir de leurs aises et courir à leurs plaisirs.

« Il ne faut pas qu'il ait la sensation que d'autres spéculent sur ses privations. » Or, nous payons le litre de mauvais vin 1f 30 (1).

« Il ne faut pas non plus que ceux de l'arrière pensent s'en tirer avec un travail moyen ; il faut qu'ils se crèvent à la tâche ; à cette condition seule il leur sera pardonné de n'être pas aux endroits où l'on meurt... »

Il fait soleil aujourd'hui; nous aurons beau temps pour aller au bois de la Caillette.

A 18 heures, départ de Landrecourt.

Adieux à la bonne femme, et à Mlle Georgette, l'institutrice avec qui j'ai fait connaissance hier.

C'est une douce, pâlotte et réfléchie jeune fille de vingt-deux à vingt-cinq ans. Elle me dit tout le mal que lui donnent ses élèves. Ils ne songent qu'à la guerre et fort peu aux quatre règles.

— Pensez donc, Monsieur! Des grands gar-

(1) Prix qui paraitrait bon marché aujourd'hui.

çons de treize ans qui ne savent pas faire une division !

Je compatis, mais je comprends les grands garçons de s'intéresser plus à Vaux ou à Douaumont qu'à la table de multiplication.

Nous démarrons à 18ʰ45.

La brume du soir commence à envelopper les bois, les prairies et les collines bleues qui, à l'horizon, portent le fort de Dugny et nous cachent Verdun.

Dans le crépuscule, une mélancolie infinie descend sur la campagne.

Nous franchissons la Meuse à droite de Dugny et nous nous dirigeons sur Haudainville par la route qui longe le canal. Aux dernières clartés du jour, l'eau dormante semble une glace à l'éclat mat et verdi, où les lourds chalands immobiles se reflètent en un dessin noir, net comme une silhouette à l'encre de Chine que l'on aurait découpée.

A l'est, la lune s'est levée, large et éclatante dans le ciel clair.

On commence à entendre siffler les obus.

Il est près de 22 heures quand nous arrivons à notre cantonnement dans Belrupt.

Le fourrier me mène aux deux granges qui abriteront les hommes. Elles sont d'une saleté

qui défie toute description. La paille est une poussière infecte pleine de chiffons, d'ordures, de bouteilles cassées. Je fais sortir toutes ces immondices d'où il s'élève une poussière irrespirable.

Dans le local qui m'est affecté, autre spectacle.

Les armoires ont été éventrées; tout le contenu est sur le sol, pêle-mêle : corsets, chapeaux de femmes, cartes de correspondance.

Dans la chambre à côté, on a retourné tous les tiroirs d'une commode. L'horreur est telle que Biancardini qui doit l'occuper y renonce.

Je n'ai jamais vu d'appartement après le passage de cambrioleurs, mais certes, la besogne doit être moins ignoble.

CHAPITRE III

Devant Vaux

A la Tranchée de la Voie ferrée

(17 mai-24 mai 1916)

La division marocaine. — Reconnaissance de terrain peu aisée. — Le tunnel de Tavannes. — Tournant dangereux. — Le feu d'artifice de ceux qui vont mourir. — Attaque française et contre-attaque boche. — Un caillou qui m'aurait mis le nez à l'alignement. — Cette fois, c'est bien l'enfer.

Mercredi 17 mai. — Vinerot est toujours aussi déprimé.

Ce grand colosse fatigué m'agace un peu.

Belrupt offre un aspect curieux. C'est un grouillement de troupiers de toutes armes, où les uniformes bleu de ciel des fantassins se mêlent curieusement au kaki des Marocains dont nous sommes les voisins de cantonnement.

Ils ont fort bon aspect.

Ils sont bien pris ; jambes sèches, bras maigres, les épaules en portemanteau, la tête

toute rasée, — sauf une mèche qui leur permettra d'aller chez Allah.

Ils marchent avec un déhanchement très caractéristique.

Le type n'est pas le type arabe; il se rapprocherait plutôt du nègre.

Ils sont bronzés, avec les lèvres fortes et le nez épaté. Parmi eux il y a d'ailleurs quelques nègres véritables aux cheveux crépus et à la peau très foncée.

Temps radieux.

Ce soir, 18 heures, départ pour la reconnaissance du secteur. Nous sommes conduits en auto jusqu'à la ferme Cabaret. Là, nous attendons des guides, qui ne viennent pas.

A 19h15, C... décide de suivre le boyau qui mène en première ligne tout doucement. Des hommes de soupe à qui nous disons que nous allons en première ligne s'offrent à nous conduire.

La nuit tombe.

Le ravin est plein d'ombre.

Dans l'herbe, çà et là, de vastes entonnoirs de gros obus.

Soudain, nos guides nous crient de presser : endroit toxique ! Un obus éclate à cinquante mètres.

Dans le bas-fond où nous marchons, la nuit est complètement venue. Nous cheminons sous bois, dans le silence, glacés par la vue des énormes trous de marmite qui jalonnent notre route. On n'entend que les chants d'oiseau, le bruit de nos boîtes à masque qui heurtent les branches, et les écrasements d'obus qui ébranlent le sol et vous secouent des pieds à la tête, en faisant bourdonner les oreilles.

Nouveau pas de course.

Nous entrons sous un tunnel [1].

Il a, paraît-il, quinze cents mètres de long et abrite plusieurs compagnies des régiments en ligne. Sous les voûtes sombres ruisselantes d'eau, c'est un grouillement confus ; des voix qui s'appellent, des corvées qui se croisent, des hommes passant l'arme à la bretelle, et qui, sans doute, appartiennent à une relève. Des ampoules électriques jettent dans l'atmosphère lourde, saturée de toute espèce de relents, un halo douteux. Une odeur d'homme, de sueur, de tinette, vous prend à la gorge.

De petites cagnas en tôle ondulée ont été installées.

Nous sommes reçus dans l'une d'elles par

(1) Le tunnel de Tavannes.

le chef de bataillon commandant le 42e R. I., le commandant de...

C'est un homme grand, mince, d'une cinquantaine d'années, le visage glabre. Ce visage s'éclaire de deux beaux yeux d'intelligence, et les lèvres se plissent d'un sourire d'ironie.

Il nous reçoit d'une façon charmante et — au grand scandale de C... — nous offre un Picon.

La conversation s'engage avec C...

— Nous allons à la Digue (1). Est-ce très marmité?

— Mon Dieu! répond avec beaucoup de flegme le commandant, un de mes officiers a compté dans son secteur une moyenne de quatre obus par minute pendant toute une journée.

— Et le chef de bataillon? Son poste de commandement?

— C'est assez solide, mais on ne peut pas en sortir. Il donne sur un terrain perpétuellement battu.

— Et d'où tombent-ils, ces obus?

— Du nord, de l'ouest et de l'est. Il n'y a guère que du sud qu'on n'en reçoive pas, — sauf quand nos 155 tirent trop court.

La tête de C... est tellement amusante que

(1) La digue de l'étang de Vaux.

le commandant ne résiste pas au plaisir d'ajouter de sa voix traînante de vieux Parisien :

— Et puis vous savez, vous aurez des totos. C'en est plein.

— Des totos ? fait C..., ses petits yeux jaunes écarquillés.

— Oui, quoi ! des poux ! Tout le monde en a... Le général en a !

— Aïe !

Nous sortons du tunnel par la même issue que celle par où nous sommes entrés.

C'est que, si les deux issues sont repérées, la sortie Est l'est particulièrement. D'ailleurs, à celle par où nous sortons, un sergent a été décapité il y a quelques heures.

Nous nous engageons dans l'unique boyau qui mène au ravin des Fontaines.

La plupart du temps, il n'est qu'à quatre-vingts ou même soixante centimètres de profondeur. La désolation du paysage devient de plus en plus poignante. Les arbres ne sont plus déjà que des piquets. Partout des trous d'obus. Pour comble, à certains endroits, le boyau se change en canal : quarante à cinquante centimètres d'eau...

Cependant les obus commencent à pleuvoir. Il en arrive, en effet, de toutes les directions.

Nos canons répondent.

On passe à découvert, en vitesse, la route de Tavannes.

Les obus tombent autour de nous avec un fracas étourdissant. Une fumée noire et âcre s'élève à chaque explosion. Il faut se hâter.

Catastrophe ! Le boyau est bouché par une compagnie du 124e qui va relever !

En sens inverse arrive une compagnie du 35e qui, elle, est relevée ; et au ton dont l'officier qui la commande dit : « Compagnie relevée ! » on comprend toute la joie qu'il éprouve à sortir de l'enfer.

C'est alors, dans le boyau où l'on passe difficilement en colonne par un, une inextricable confusion de casques, de canons de fusil, de gamelles qui s'enchevêtrent vers un sens et vers l'autre, et sur qui la pleine lune verse sa clarté blanche.

Dans le ciel clair, les avions font leurs reconnaissances comme en plein jour. Il n'est pas possible que les Boches ne voient point cette file de gamelles dans le boyau. Les gamelles ! Encore étamées comme au premier jour ! Quand donc la Direction du matériel comprendra-t-elle qu'il les faut bronzées ?

La conséquence ne tarde pas.

En avant, en arrière, les batteries nous couvrent de projectiles dont les explosions nous secouent jusqu'au fond des entrailles et dont les éclats se croisent en sifflant au-dessus de nos têtes. Impossible de faire un pas dans un sens ou dans l'autre.

Enfin, le boyau se dégage.

La file du 124ᵉ continue son chemin tout droit; nous prenons un boyau à gauche qui nous mène à un ravin [1].

Là, plus de boyau.

On marche sur la terre dénudée, crevée de trous d'obus. Les arbres coupés à un mètre cinquante ou à deux mètres du sol, allongent sous la lune des ombres démesurées.

Ce ravin sinistre, tout sonore d'éclatements d'obus, porte le nom rafraîchissant de « Ravin des Fontaines ». Les troupiers lui ont donné celui, beaucoup plus juste, de « Ravin de la Mort ».

Station chez le commandant P...

On nous donne un guide, à Pansette et à moi.

Nous sortons.

— Attention ! Tournant dangereux.

Les obus pleuvent.

Ici, plus un arbre. Tout rasé à ras du sol.

— Mon capitaine! Pas d'gymnastique!

Et le guide — un Parisien certainement, à juger par l'accent — donne l'exemple.

Je bute. Un cadavre.

Les bandes molletières sont bien fuselées, les membres encore souples. Il me revient qu'au P. C. B. on parlait d'un homme de corvée qui avait été tué là, une heure auparavant.

Nous hâtons notre course.

— Plus vite, mon capitaine! me crie la voix à l'accent parisien.

Je suis hors d'haleine; j'ai mal au côté; mon porte-carte me bat dans les jambes; ma lorgnette se balance sur ma poitrine et la sueur fait glisser le lorgnon.

Un 150 s'écrase sur l'éperon à notre droite. La fumée noire jaillit. Les éclats sifflent de tous côtés.

Nous filons devant des masures.

Enfin, voici l'étang!

La Digue.

Nous sommes arrivés. Je n'en puis plus.

Jeudi 18 mai. — Le capitaine Allemand, du 35ᵉ, que je remplacerai, me montre le paysage.

Ma tranchée de la « Voie Ferrée » domine le ravin de Vaux, lequel est troué comme une écumoire d'entonnoirs d'obus remplis d'eau.

En avant, cette ruine à soixante ou quatre-vingts mètres du village, c'est la « Maison Ouest de Vaux » des communiqués.

Le village n'est plus qu'un monceau de murs croulants sur lesquels s'écrasent nos 155.

En face de mon P. C. est le fort de Vaux. Il est entouré au nord et à l'est par les tranchées boches qui, de l'autre côté du ravin, s'avancent sur un double éperon : c'est le point 246.

A droite, de l'autre côté de la Digue, le bois Fumin : R^2 [1] et R^3. Derrière, au delà du Ravin de la Mort, dans un bois : R^4.

Au nord, le ravin du Bazil sépare le bois de R^4 du bois de la Caillette. Derrière nous, les ravins de la Fausse-Côte et du Bazil. En surplomb au-dessus de la tranchée, le rebord du plateau de Hardaumont.

Rien ne saurait rendre la désolation de ce paysage. A cette heure (19 heures) il est enveloppé de la douce et chaude lumière pourprée du couchant. Les croupes appa-

(1) R, c'est-à-dire : retranchement.

raissent dénudées, sans un brin d'herbe. Le bois Fumin est réduit à quelques piquets qui hérissent sa croupe, comme ce bois de la « Main de Massiges » que les troupiers avaient surnommé la « Chenille ». Le sol a été tellement remué par les obus que la terre est devenue meuble comme du sable et que les trous d'obus y font maintenant des effets de dune.

Tout à coup, la canonnade qui s'était un peu ralentie se déchaîne. Je compte, en une minute, huit obus boches sifflant au-dessus de nos têtes.

Sur la croupe de Vaux, pourprée par le couchant, les nuages noirs de nos 155 s'élèvent de tous côtés.

Le ciel bleu en est tout enfumé.

C'est un concert infernal.

Le capitaine Allemand me fait faire le tour du propriétaire. Le boyau qui mène de ma tranchée avancée — laquelle est en réalité une barricade en sacs à terre de huit mètres de long environ — à ma tranchée du talus en contre-bas, n'a pas plus de quarante à cinquante centimètres de profondeur.

Aucun abri pour les défenseurs.

Le poste de commandement est un trou

d'obus recouvert de quelques poutres et d'un peu de terre. Sous le sol, sont des cadavres, peut-être ceux que l'obus a enterrés.

On couche là-dessus, la tête appuyée sur le sac.

Les hommes sont empilés dans des niches qui ne les protégeraient certes pas de la pluie.

Nous recevons sans cesse de belles notes décidant que les abris « devront être creusés à cinq mètres sous terre ». Et les moyens de le faire? Personne ne s'en préoccupe.

Ici, nous n'avons ni rondins, ni traverses, ni même de pelles et de pioches : une quinzaine pour tout un peloton!

Nous nous doutions qu'à Verdun il n'y avait rien; mais qu'il n'y eût rien à ce point, cela dépasse l'imagination.

Pas même un boyau d'accès pour venir en première ligne!

B..., essoufflé (1), n'en pouvant plus, arrive à 23 heures. Quand il a repris haleine, il me rend compte du grave événement de la journée : une menace de punition très sévère est arrivée à C... sur la plainte du major de cantonnement de Landrecourt.

(1) A cause de sa blessure à la poitrine. « Le soufflet, comme il isait, ne marchait plus très bien. »

Ce major a reçu le 15 mai une circulaire le rendant responsable de la propreté du cantonnement. Il n'avait jamais pensé jusque-là qu'à fumer des cigarettes et toucher sa solde de commandant. Il a pris peur et s'est mis à couvert aux dépens du premier régiment qui est passé.

Sa plainte n'a mis que quarante-huit heures à passer de l'armée au corps d'armée, du corps d'armée à la division, de la division à la brigade et de la brigade au régiment.

Ma demande d'outils mettra plus longtemps pour n'aller qu'à la division.

Vendredi 19 mai. — La canonnade ne cesse ni jour ni nuit. On est assourdi, comme hébété.

La formidable lutte d'artillerie n'a pas une seconde de répit.

Depuis 6 heures du soir, les pentes de Vaux disparaissent sous nos obus. On les voit d'ici tomber juste sur les raies blanches que font dans la terre les tranchées et les boyaux boches.

La nuit, sous les étoiles, de nos premières lignes au fond du ravin montent des fusées vertes : « Allongez le tir! » crient désespéré-

ment nos pauvres camarades broyés par nos 155.

Et d'autres appels s'élèvent de tous côtés :

Fusées rouges sur le plateau de Hardaumont : « Nous sommes attaqués! Tirez! Tirez, camarades! Barrez la route devant nos tranchées! »

Fusées rouges au fort de Vaux! Fusées rouges là-bas, au loin, derrière Fumin. Que d'appels désespérés sur cette terre sombre!

Cependant que, du côté des Boches, partent d'autres fusées, des fusées éclairantes, celles-là, qui jaillissent des ténèbres à tout instant pour veiller à ce qu'aucune pelletée de terre ne soit remuée par les victimes désignées à l'écrasement de leurs obus.

Le sifflement des projectiles qui se croisent en tous sens au-dessus de nos têtes est tel qu'on se croirait au bord de la mer, les oreilles bourdonnantes de la houle des flots soulevés, — cependant que le fracas des éclatements ponctue la tempête de coups de foudre en un tonnerre continu.

Samedi 20 mai. — Sur le talus, en contrebas de ma tranchée, est un trou de marmite de sept à huit mètres de diamètre et de cinq de profondeur.

Si l'on recevait le morceau qui l'a creusé, je crois qu'on pourrait sonner le rassemblement.

23 heures. — Le lac sombre étale ses eaux mornes jusqu'aux trois croupes qui ferment l'horizon. La lune tend sur ce lointain comme un voile d'argent où les collines s'estompent en masses plus sombres. Au pied de nos tranchées, elle verse sur le marais du ravin sa lumière mouvante ainsi qu'un flot aveuglant parmi les frissons de l'eau.

A droite, le long de la digue qui retient le lac sombre, une théorie monotone d'ombres funèbres glisse en silence.

C'est la relève qui passe.

Sans heurt, d'un pas continu, elle monte vers le plateau de Hardaumont, où s'écrasent nos obus; d'où sans cesse montent dans le ciel des gerbes blanches, rouges ou vertes, — feu d'artifice de ceux qui vont mourir.

Sur cette terre, — monde inférieur au-dessus duquel veille l'astre paisible et son cortège d'étoiles, — mille gnomes invisibles déchaînent un concert assourdissant. L'air est traversé de sifflements qui se croisent en tous sens; la terre et le ciel sont secoués d'écroulements qui les ébranlent de leur fracas...

Le capitaine Dupont, du 124e, vient pour la relève de lundi.

Il donne une impression de jeunesse et de santé admirables. Solide gaillard.

Dimanche 21 mai. — Le beau temps continue; la canonnade aussi.

Minuit. — Les Boches nous ont envoyé ce soir à la tombée de la nuit des gaz lacrymogènes. Désagréables au possible, ces gaz. Les yeux piquent; on pleure; on suffoque; la tête est lourde. Quel supplice! ils viennent seulement de se dissiper un peu.

La canonnade fait rage.

Les obus s'abattent dans le fond du ravin et sur les pentes comme de gigantesques coups de marteau. Nous sommes ici merveilleusement placés : 155 français et obus boches, nous recevons des éclats de tous les côtés.

Nous [1] devons attaquer tout à l'heure sur les pentes de Vaux, en avant de R1.

Je vais voir si tout mon monde est à son poste de combat.

La colline de Vaux allonge sa ligne sombre sous le disque à moitié rongé de la lune qui

(1) Le régiment voisin, le 124e régiment d'infanterie.

vient se refléter en bas, immobile, dans le marais, au pied de nos tranchées.

Une brume argentée enveloppe tout l'horizon, le fort, le ravin et le lointain profond où s'enfonce la Woëvre.

Auprès de moi, à droite et à gauche, je vois au-dessus de la tranchée étinceler sourdement dans l'ombre les casques de mes guerriers. Je songe à la plate-forme d'Elseneur et aux sentinelles qui s'y relèvent dans la nuit.

Les sentinelles, ici, ne se relèvent pas. Sous ces casques deux yeux veillent, fouillent le ravin et le talus, le ballast de la voie ferrée. De tous côtés jaillit la flamme fauve des obus qui s'écrasent. Les éclats retombent en pluie bruyante dans les marais; d'autres viennent, avec un ronflement de toupie, se planter dans nos sacs de terre.

Des lignes allemandes partent des fusées. Elles montent comme des étoiles filantes et vont, après leur courbe gracieuse, se poser doucement à terre.

La lutte obscure et sinistre continue.

A 1^{h}50, la canonnade devient plus intense. La fusillade, les mitrailleuses crépitent. C'est dans la nuit un fracas confus que répète l'écho de la vallée.

Des fusées rouges partent sans cesse des lignes boches. Sur le parapet, l'œil au guet, le fusil au poing, nous sommes les témoins, muets d'horreur, d'un combat mystérieux dont nous entendons le fracas sans voir les acteurs.

Des fusées vertes jaillissent de nos tranchées : « Allongez le tir », tandis qu'une mitrailleuse boche crépite à coups secs et précipités.

Encore une que la préparation d'artillerie a oubliée.

La vallée s'emplit d'une vapeur opaque, faite de poussière et de fumée, et à travers laquelle on ne distingue plus rien.

Sur le plateau de Hardaumont, le petit jour commence à poindre.

Mais la lutte ne s'apaise point. Elle fait rage, de plus en plus violente, dans ce brouillard que raient les fusées et d'où jaillissent sans cesse les flammes rouges des éclatements. De tous côtés les balles sifflent autour de nous. Les petits de la classe 16, dont c'est le baptême du feu, se pelotonnent contre le parapet. Ils n'osent lever le nez. Pauvres petits! Jamais ils ne m'ont paru autant des enfants.

Je prends le fusil de l'un d'eux. Branchard,

— vieux sergent du début de la campagne, petit, trapu, bons yeux bleus, longues moustaches blondes, — me passe les cartouches une à une avec un flegme admirable.

De temps à autre, il retire des dents sa longue pipe et lance aux petits :

— Il n'y a pas de danger, voyez! le capitaine y est bien!... J'y suis bien!

Les petits se rassurent et servent aux Boches une fusillade nourrie et ajustée.

Incroyable, l'ardeur au feu de mes braves anciens.

A la barricade, j'aperçois Courtonne, les manches retroussées, qui court d'un créneau à l'autre pour mieux frapper : littéralement, il est « aux pièces ». La solide carrure de Mouquet se courbe, puis, le coup tiré, se redresse sans hâte. Lui, c'est le calme paysan à la chasse. — Pour le timide et bégayant Génin [1], — à ma droite, — le reste du monde n'existe plus. Il est tout entier à sa besogne : descendre les Boches que l'on voit — maintenant le jour est levé — refluer sur les pentes de Vaux.

I... Il ne.. ne.. ne bégaie plus!

3h 30. — La fusillade est finie.

(1) Tué le 2 juin suivant.

La canonnade continue. Je m'en f... Je vais m'étendre.

Lundi 22 mai. — Je dormais bien tranquillement. Je suis réveillé en sursaut par de la terre qui me tombe sur la figure.

Au même moment j'entends :

— Mon capitaine ! mon capitaine ! Je suis blessé !

C'est Charpentier, mon ordonnance.

Il se traîne à l'entrée de la cagna.

— Où es-tu blessé ?

— A la jambe, mon capitaine.

Il est livide.

Je vais pour lui porter secours. A côté de moi, un culot d'obus... Je veux le toucher... Il est brûlant. Il a ricoché sur la jambe de Charpentier et est venu s'aplatir juste à côté de ma tête.

C'est un culot de 130. Il doit peser douze à quinze kilos, et m'aurait mis, je crois, le nez à l'alignement.

On allonge Charpentier. Je lui fais boire de la prunelle que B... m'a apportée cette nuit. Il reprend peu à peu ses sens. Levêque [1] arrive.

(1) Brancardier. Petit, maigre, yeux gris, moustache rousse. D'une classe déjà ancienne (Voir plus loin, pages 265 et suiv.).

On découd la culotte. Le genou est fortement entamé en trois endroits. Il saigne beaucoup.

Ce ne sera pas grave.

11 heures. — Contre-attaque allemande sur la tranchée que le 124e a prise ce matin. Des détachements boches traversent les pentes. En voici une trentaine, ils font vite.

— Branchard, passe-moi un fusil !

— Voilà, mon capitaine.

En même temps, il a pris un paquet de cartouches. Il le défait et me les donne au fur et à mesure que je fais mon carton. On voit les Boches s'aplatir, puis reprendre le pas de course. En voici un qui reste allongé. Il a dû être touché. Braves soldats tout de même, ces gens-là.

Sur les pentes du ravin, ils sont arrivés à la tranchée. On se bat à la grenade. Un feu effroyable foudroie le bois Fumin par où doivent arriver les renforts.

Les brancardiers viennent chercher les blessés. Ils nous apprennent que le ravin des Fontaines, où se trouvent deux de nos compagnies, la 6e et la 7e, est constamment battu par les 210. Les pertes sont nombreuses.

Ce matin, le 3e bataillon du 124e R. I.,

qui venait en renfort, a été presque détruit. Dans le boyau d'accès, les morts s'entassent jusqu'au parapet, me dit Coletta [1].

A notre gauche, Douaumont est repris de ce matin.

Mardi 23 mai. — Tiraillerie, bombardement toute la journée.

Mercredi 24 mai. 1 heure du matin. — Cette fois, c'est bien l'enfer !

Il fait une nuit d'encre. Le vallon semble un gouffre géant, entouré de collines fantastiques, masses sombres de ténèbres aux contours indécis. Au fond du gouffre, les flaques d'eau du marais miroitent mystérieusement dans le noir. Des vapeurs sombres montent sans cesse avec un fracas effroyable ; des lueurs rouges et blanches s'entre-croisent, faisant brusquement jaillir de l'ombre des montagnes de ténèbres, qui paraissent un instant cerclées de lumière et rentrent aussitôt dans la nuit.

A travers l'air lourd, irrespirable de poussière et de fumée, ce ne sont que glissements

(1) Brancardier.

invisibles, sifflements, rugissements, craquements effroyables d'où jaillissent des flammes, et cela inlassablement.

Est-ce le Crépuscule des Dieux ? le *Götterdämmerung* qui hanta l'imagination grandiose de leur géant barbare ? La terre s'entr'ouvrant et l'effondrement dans un abîme de feu de ce monde sauvage dont la gueule monstrueuse a failli dévorer l'humanité ? Non. Ce n'est qu'un épisode de cette guerre : la contre-attaque allemande sur R'.

Une ligne de communiqué, peut-être.

4^h 30. — Je descends dans le boyau.

J'entends :

— Eh bien ! Quoi ! Amenez-vous, ceux qui veulent du pinard !

— Regarde donc ce que tu fais, s'pèce d'empaillé ! Tu verses à côté ! Y en a pas de trop !

— Passez les plats de campement ! Deux par escouade !

— N... de D... ! V'là qui f... la barbaque par terre à c't' heure, c't' encadré-là.

C'est la corvée de soupe qui est arrivée, au moment le plus tragique du drame.

— Vingt dieux ! On a eu chaud pour le traverser, le ravin !

Quelques hommes sont descendus veiller à

la distribution dans les guitounes. Les autres couronnent toujours la tranchée, tout entiers au combat.

8 heures. — Les pentes de Vaux paraissent plus dénudées, plus sinistres, plus bouleversées encore qu'auparavant.

Le long de la tranchée allemande disputée, on aperçoit des corps raidis, en capote bleue, des casques, des traînées noires. Le sol par endroits semble brûlé. Un cadavre a été dépouillé de sa capote.

On voit ce dos nu au soleil.

Dans le ravin, la Grande-Rue (?) de Vaux est un amas informe de décombres, de poutres calcinées d'où émerge par instant quelque pan de mur très bas.

Ce petit village blotti au fond d'un vallon entouré de bois et de prairies, avec son étang en arrière, dans un cirque de forêt, devait être délicieux.

Voilà ce qu'il en reste : une alignée informe de débris où pourrissent des cadavres !

Vraiment nous payons cher la folie des grandeurs de messieurs les pangermanistes...

— On n'a pas beaucoup de visites à la tranchée de la « Voie ferrée », me lance un loustic.

A notre gauche, au 3e bataillon, a été versé

pour un mois, un cavalier du ...[e] chasseurs à cheval : il a encouru une punition de trente jours de front avec l'infanterie.

Voilà qui éclaire la situation.

20 heures. — Gaz lacrymogènes.

23 heures. — Relève.

CHAPITRE IV

Le Tunnel de Tavannes

(24 mai-30 mai 1916)

Pris par les gaz. — Il est dangereux de poser culotte. — Le séjour dans le tunnel de Tavannes. — Attention à la m...! — La montée au « Ravin des Abris ». — Nuit de mai 1916.

Mercredi 24 mai (suite). — A 23 heures, relève.

Le 1er peloton — avec lequel je suis — se rassemble devant les abris de Colombani [1], dans le ravin près d'une cascade par où se déverse l'étang de Vaux.

Pour franchir la cascade, il n'y a qu'une planche de quinze centimètres de large. Il faut que les hommes chargés du sac, du fusil et de l'équipement passent là.

La sente circule ensuite entre les trous d'obus où l'on trébuche à chaque pas. Les

(1) Sergent.

Allemands lancent à tout instant des fusées éclairantes qui forcent les hommes à s'accroupir.

Une odeur de cadavre et de soufre prend à la gorge. Les bronches me brûlent. A droite, à gauche, en avant, tombent les obus. C'est le « Ravin de la Mort ».

Le tampon du masque à la bouche, nous le franchissons aussi vite que nous pouvons. Épuisés, nous atteignons enfin le P. C. B. L'entrée est encombrée de blessés, pleins de sang et de gémissements. A la lueur d'une bougie qui éclaire faiblement, on distingue des brancards, des êtres étendus, débraillés, avec les taches blanches que font les pansements et, sur ces taches blanches, du sang rouge tout frais.

Le commandant L... qui conduit le bataillon de relève paraît abattu, navré. Les pertes d'hier, sans nul doute. J'en apprends les détails. Deux compagnies du 124e se sont portées à l'assaut des tranchées boches. Elles y ont pénétré sans un coup de fusil. Mais elles étaient insuffisamment munies de grenades (trois par homme, quatre par grenadier). Les Boches ont contre-attaqué à la grenade. Les deux compagnies, sans défense, ont été anéan-

ties. Le 3e bataillon venu à la rescousse a été broyé par les tirs de barrage, dans les boyaux. Au total près de cinq cents tués ou blessés.

On peut être attristé.

Nous repartons.

Des coliques me tordent les entrailles. Une conséquence des gaz.

Nous prenons le boyau de l'Étang. Il a un mètre de profondeur — pas partout — et bientôt on est obligé de passer sur la plaine. C'est ainsi que nous traversons le plateau de Souville. On reprend le boyau pour franchir le ravin boisé qui nous amènera au tunnel.

Mes coliques sont tellement violentes qu'il me faut m'arrêter au delà du parapet, à quelques pas de la sente qui mène au boyau.

Je me soulage. Un 77 tombe sur la sente, la flamme de l'explosion m'aveugle. Heureusement que je suis accroupi, les éclats me passent par-dessus la tête. Un pauvre diable se tord de douleur. Il hurle :

— A moi! J'ai la jambe brisée! Vous n'allez pas abandonner un blessé.

Personne ne se porte à son secours. On sent que les hommes sont abrutis par la préoccupation de ne pas quitter leur compa-

gnie et aussi de ne pas s'attarder dans un endroit où pleut la mort.

Enfin on l'enlève.

Je remonte ma culotte et reprends la descente.

Arrivée au tunnel.

Rien n'est prêt pour nous recevoir. Après bien des pas et des démarches, les hommes sont couchés sur des rails. Le sol est humide, encombré de détritus. Dans un tunnel, qui a près de quinze cents mètres, on n'a rien aménagé. Pas une prise d'air. On a commencé d'en amorcer une, il y a quelques jours seulement.

L'air, sous ce tunnel, est un toxique.

Les gaz, qui ont rendu notre relève si pénible, étaient lancés par des minen. En éclatant, ces minen répandaient une nappe phosphorescente. Les gaz qui s'en dégageaient brûlent les poumons. Les hommes de la 5e compagnie surtout ont été intoxiqués.

Pansette est malade. Un de ses hommes est mort.

La caractéristique de ces gaz, est que leurs effets se font sentir longtemps après l'inspiration.

B... est tombé malade cet après-midi. Il faut

l'évacuer. Le colonel, son adjoint, ont dû teter le bidon d'oxygène. Et il m'a fallu suivre leur exemple...

Jeudi 25 mai. — Ce tunnel! Quel séjour! Digne du secteur!

Une haute voûte qu'ont noircie les fumées de train. Sous cette voûte, dans la nuit, des couchettes installées sur trois étages en travées de cent à cent cinquante mètres, travées séparées par des espaces vides où, pour se reposer, les hommes n'ont que les rails et les traverses.

Au milieu de ces espaces vides, des tinettes, des mares infectes d'urine et d'excréments. L'air est fétide, lourd d'une odeur de sueur et de déjections, à se trouver mal. Une nuit passée là, et les hommes sont pâles, ont les traits tirés, ne peuvent se tenir sur leurs jambes.

J'ai cinquante-trois malades ce matin. Chiffre énorme. J'ai menacé du Conseil de guerre ceux qui ne seraient pas reconnus. Les malheureux! En réalité, c'est toute la compagnie qui est malade...

Les Allemands avaient admirablement choisi le défaut de la cuirasse en attaquant Douaumont et Vaux. S'ils parvenaient à forcer en cet

endroit, qui les empêcherait de pénétrer jusqu'à Verdun?

Nous sommes à la crise du drame.

Les hommes n'ont pas reposé, n'ont rien mangé, — vivant dans la nuit, sans air. Chaque soir, ils partent en corvée.

« Nous crèverons tous ici », comme dit le colonel.

Le commandant de B... me raconte comment, mardi, un dépôt de grenades a sauté avec une partie de la liaison du régiment.

— Un corps broyé est venu s'abattre, « couler » sur moi. Je voyais, à trois mètres, des hommes se tordre dans les flammes sans qu'il soit possible de leur porter secours. Les bras, les jambes volaient en l'air au milieu des éclatements de grenades qui fusaient sans cesse : le bazar de la Charité.

Vendredi 26 mai. — Je suis abruti par le bruit, le manque d'air et de sommeil. Je me sens inerte, incapable d'aucun effort. L'énergie reviendra-t-elle avec la lumière? S'il fallait partir à cette heure pour les premières lignes, aurions-nous la résistance suffisante?

Toujours des corvées de travaux et de transport de matériel en première ligne. Évidem-

ment c'est la seule manière de s'en tirer. Espérons qu'il en est temps encore.

— Attention au rabiot!

C'est la m... qui passe dans le couloir.

— Otez les gamelles! Le jus coule partout!

La blague ne perd jamais ses droits.

Le cri le plus fréquent est « Attention la m...! » lancé d'une voix triomphante.

Et la m... passe, religieusement respectée, comme le saint Sacrement.

Samedi 27 mai. — Toute la nuit, c'est un chahut dans le tunnel, à ne pouvoir fermer l'œil...

Notre gourbi est une cabane en planches recouverte de toile goudronnée, où nous couchons quatre.

Une lanterne d'étable nous dispense une lumière jaune et parcimonieuse.

Et toujours dans le couloir : « Attention la m...! »

Mes pauvres petits troupiers!

Encore deux tués, hier, et cinq blessés.

Ils étaient allés cette nuit, à 20 heures, porter des grenades à R[1]. Devant les batteries de Souville, une marmite tombant dans le boyau en a bousillé sept.

Ce soir, corvée de travail.

Combien vont encore tomber la pelle ou la pioche à la main?

Dimanche 28 mai. — X... dînait à côté de nous. Il est effondré.

— Jamais nous ne les aurons! Il vaut mieux « faire camarade » et que ce soit fini!

Il sort de la cavalerie.

Il est dégoûté. Évidemment quand il préparait Saumur, il n'entrevoyait pas ce petit séjour dans le tunnel de Tavannes.

Et ce ne sont que des propos découragés.

— On nous a trompés! Les Boches étaient plus forts qu'on ne nous le disait.

— Mais non, cher ami! Leur métallurgie avait à sa disposition dès avant la guerre plus de deux cent cinquante millions de tonnes de houille; la nôtre, à peine quarante. Elle avait des usines plus puissantes que les nôtres, à peu près dans la proportion de trois à un... Tout cela est fort clair.

— Pourquoi ne nous le disait-on pas?

— Mais enfin, cher ami, la statistique annuelle de D. Birot ne coûtait que dix-neuf sous chez Hachette...

Et puis tout cela n'empêchera pas qu' « on les aura »!

Nous sommes partis pour la relève à 21^h 15. Au dernier moment, on s'est aperçu qu'il manquait des vivres de réserve.

J'entre dans la cagna de ... pour en demander. Trois personnes y sont fort actionnées à jouer au bridge, tandis que, debout, Y..., sa longue silhouette courbée, suit le jeu.

La rampe hors du tunnel grimpée, nous prenons le boyau.

Toutes les compagnies du 3e bataillon y sont à travailler! Un soir de relève!... On n'aurait pas pu les envoyer une heure plus tard!...

Je songe à la partie de bridge.

Je reverrai toujours ce long corps maigre et cette figure recuite par l'alcool se pencher dans l'ombre de la cagna sur la table où Tiennet, éclairé de face, tenait les cartes comme le Christ tient le pain dans *Les Pèlerins d'Emmaüs;* cependant que notre bataillon, — dans les ténèbres fulgurantes d'éclatements, — montait au fort de Vaux...

Les hommes se bousculent, s'empêtrent les pieds dans les pelles et les pioches, s'engueulent avec les travailleurs, sont obligés de pas-

ser de côté, le boyau étant juste de la largeur du sac.

Nous sommes devant les batteries de Souville. Si les Boches marmitent, quelle bouillie!

Ils marmitent! Les travailleurs, jusque-là si encombrants, se *croppetonnent* au fond du boyau.

On leur marche dessus, ils ne disent rien.

Les hommes, malgré les difficultés, suivent. Le grand air a produit son effet. L'angoisse qui étreignait le cœur au sortir du tunnel a disparu.

Lundi 29 mai. — Dans mon trou, au « Ravin des Abris », comme dans celui de la tranchée de la « Voie ferrée », il y a un cadavre. Mais, cette fois, il est sous mes pieds.

Je songe à notre dernier dîner sous le tunnel en compagnie de Y... Y... est l'homme d'affaires pour qui tout est une « affaire ». Il fait bien son devoir, honnêtement, mais sans plus, hélas! Dans cette horreur qu'est la guerre, il faut faire plus.

Il nous raconte ce qu'il a vu de la contre-attaque boche sur le 124e. Un peloton allemand est sorti sous les ordres d'un officier.

— Un grand gaillard! dit Y... Il marchait,

debout, sur la plaine. Des balles frappaient à droite et à gauche, soulevant de petits flocons de poussière. Il n'en était pas ému. Il donnait ses ordres, tranquillement, par gestes, montrant la direction à suivre et l'emplacement à occuper. Il n'a d'ailleurs pas été touché.

Qu'était-ce que ce grand gaillard? Quelque junker brandebourgeois, puisque, autant qu'on peut savoir, nous avons du III[e] corps devant nous?...

NUIT DE MAI 1916

20[h] 40. — Nous fournissons cette nuit une corvée de cinquante-quatre hommes pour aller travailler au boyau entre la Digue et R[1]. Les ordres sont donnés; la corvée se rassemble à la carrière, au-dessus du P. C.

A peine suis-je rentré, explosion formidable qui secoue tout le gourbi.

Dubuc, à bout de souffle, dévale dans la cagna.

— Mon capitaine! mon capitaine!

Du dehors, viennent des cris, des gémissements : A moi!

Dubuc a repris haleine.

— Un obus vient de tomber dans la cor-

vée ! C'est épouvantable! Je vais faire ramasser les blessés.

Il se lève; Rouzeaud, qui est de jour, le suit. Il me semble qu'un coup de massue s'est abattu sur moi. Je gagne la porte du gourbi.

C'est à deux pas derrière le P. C. Il fait une nuit noire à ne pouvoir mettre un pied devant l'autre. Tout à coup jaillit la clarté d'une fusée éclairante. Là-bas, près d'un tronc d'arbre, un amoncellement de corps. Ils ne bougent pas. Combien sont-ils ? Je vais pour m'approcher. Explosion formidable. Une flamme rouge me frappe les yeux. Un nouvel obus vient d'éclater. Je suis secoué jusqu'aux entrailles. La fumée prend à la gorge. Une pluie d'éclats et de terre tombe autour de moi. De la nuit, sortent des cris, des râles; et Dubuc et Rouzeaud qui étaient devant moi !

Je rentre dans la cagna, hébété. Dubuc paraît. Il s'écroule sur la couchette, la mine décomposée.

— Mon capitaine, il y a de nouvelles victimes !

Au poste de secours, on ne trouve que trois brancards. Des fainéants de musiciens, accroupis auprès, refusent d'aller chercher les blessés, sous prétexte qu'ils sont brancardiers division-

naires et ne sont là que pour porter les blessés à Tavannes.

Le poste de secours est fait pour six à huit blessés au plus. Et il en arrive de toutes parts, les miens d'abord, ceux des premières lignes ensuite. C'est une vraie boucherie, pleine de sang et de râles. Sur la peau blanche, des filets de sang vermeil ; des faces décomposées, verdies ; des lambeaux de linge, où restent des lambeaux de chair; une odeur écœurante. Dans le fond près d'une bougie, l'aide-major avec l'aumônier, les mains dégouttantes de sang, ne s'arrêtent pas de panser.

Et tout autour, dans les ténèbres, s'écrasent les obus, sans un instant de répit, achevant les blessés qui n'ont pu trouver place à l'intérieur.

C... m'a d'abord fait dire :

— Si la moitié de la compagnie est par terre, tant pis ; il faut que la corvée parte.

Mais à une seconde insistance — écrite — de ma part, il est allé voir le charnier et a fait répondre : « Ça va bien ! »

Neuf à dix tués, douze blessés graves, dix à douze blessés légers ou commotionnés.

Toute la nuit les Boches battent le ravin de leurs obus.

Mardi 30 mai. — Je suis allé ce matin à l'endroit du massacre.

Une longue mare de sang violet et gluant est figée près du tronc d'arbre. Des casques pleins de sang, des sacs éventrés, des pelles, des fusils éclaboussés de sang. Une chemise toute blanche émerge, maculée de taches rouges, d'un amas de débris informes. Près de l'arbre une tête n'a pas encore été ramassée. Sans doute celle du pauvre petit D..., porté disparu.

Sur ce charnier bourdonne un vol de grosses mouches bleues qui se gorgent de sang.

CHAPITRE V

La Défense de R^1

(30 mai-5 juin 1916)

Les retranchements immédiats du fort de Vaux. R^1. — Attaque allemande le 1er juin 1916, à 8 heures. — Les Boches enlèvent le saillant de Hardaumont, la tranchée de la voie ferrée, R^3, R^2. — R^1 encerclé (14h 30). — Première attaque boche sur R^1. — Deuxième attaque boche. — Incendie. — Troisième attaque boche. — Quatrième attaque. — Des renforts arrivent. — Cinquième attaque. Charlot. — Le brancardier Levêque. — « Nous sommes relevés. » — « Fausse joie. » — La reine des relèves.

Mardi 30 mai 1916. — A 20h 30, départ pour la reconnaissance du secteur : le chef de bataillon Vinerot, les quatre commandants de compagnie et Blum [1], un sergent de la 7e compagnie.

Au P. C. du colonel, aucun guide pour nous conduire. Il y a eu trop de casse ces jours derniers.

(1) Tué le 2 juin 1916.

Par la nuit noire, nous nous engageons dans le boyau de Sundgau.

A peine avons-nous fait cent mètres qu'il n'y a plus de boyau. Une simple succession de trous d'obus à travers lesquels il est fort difficile de reconnaître une sente, car il fait noir à ne pas voir à trois pas. A tout instant, on bute sur des souches : nous sommes à l'orée d'un bois.

Les obus tombent de tous côtés, heureusement trop longs pour nous atteindre.

Brusquement, plus aucune trace de boyau.

Nous nous accroupissons où nous sommes, afin d'éviter les éclats. On envoie Blum à la découverte.

— Seigneur, mon Dieu ! gémit C... Quelle vie !... Et toujours la mort suspendue au-dessus de nos têtes comme une épée de Damoclès.

Le fait est que les obus tombent dru dans notre coin. Des 77 battent les arrières du fort de Vaux. Ils arrivent avec une rapidité extraordinaire. A peine les a-t-on entendus siffler qu'ils éclatent.

Blum revient. Il a trouvé des hommes du 53e régiment d'infanterie, que nous devons relever. Nous reprenons notre route à travers les trous d'obus.

Une lumière! Enfin! Nous sommes au P. C. de la batterie. C'est un cube en béton. Les obus éclatent juste à l'entrée. Un lieutenant nous reçoit.

— Et le chef de bataillon? Où est-il?

— Il est au fort de Vaux.

Il est $23^h 15$. Il y a plus de deux heures que nous courons au milieu des obus, pour rien.

— Mais, c'est ici qu'il devait être!

— Non. Il a rendu compte qu'il ne pouvait s'installer parce qu'il n'y avait pas de téléphone et pas de place pour ses agents de liaison.

Tournery doit se rendre à la tranchée ouest de Vaux; Pansette à la Courtine; moi à R^1; Biancardini rester en soutien à la batterie même...

Le camarade qui commande à la batterie — un grand brun, méridional, ancien sous-officier de tirailleurs — n'est là que depuis la veille. Il connaît par suite assez peu le secteur.

— Par où passe-t-on pour gagner R^1?

— R^1? Je ne sais pas.

— Et la Courtine?

— La Courtine? Qu'est-ce que c'est?

Pansette la lui montre sur le plan directeur.

— Ah! C'est notre compagnie du centre. J'y envoie chaque soir une patrouille de liaison

qui se conduit à la boussole. Il n'y a ni boyau ni sente d'aucune sorte.

Nous sortons pour aller trouver le colonel du 53e.

Nouvelle course à travers les trous d'obus.

Nous arrivons au P. C.

Ce P. C. se trouve dans une sorte de souterrain appelé le Dépôt. Il s'ouvre au fond d'un vaste fossé profond d'une dizaine de mètres. Aucun escalier pratiqué dans les versants, qui sont d'ailleurs battus d'obus de gros calibre.

Au fond du souterrain, auprès d'une table éclairée par une lampe à acétylène, est le colonel du 53e.

C'est un vieillard émacié aux moustaches blanches, et ayant un œil de verre.

Ici, pas plus qu'à la batterie, personne ne sait rien.

— Vous n'avez qu'à me donner un guide qui me conduira jusqu'au boyau de Sundgau... Je me débrouillerai après.

On ne trouve personne.

— Je sais bien que le boyau de Sundgau doit prendre non loin. Mais où ? Il va me falloir chercher mon chemin dans la nuit, à tâtons...

Je m'y résigne (il le faut bien) et pars, suivi de Dubuc, mon adjudant.

Quelle route! dans la nuit, au milieu des éclatements nous aveuglant de leur flamme rouge; des souches sur lesquelles on bute; des trous où l'on tombe, sans compter tout l'acier qui pleut autour de nous!...

Mercredi 31 mai. — Ce soir, nous prenons à R^1.

Le sous-lieutenant Riballier des Isles restera aux abris pour passer les consignes.

A 20 heures, comme d'habitude, canonnade effroyable.

Elle n'a pas cessé à 22 heures, heure à laquelle il faut partir pour R^1. Les obus tombent copieusement dans le Ravin des Abris.

J'ai indiqué comme lieu de rassemblement de la compagnie le boyau; elle y sera plus en sûreté.

Très marmité, le boyau; mais ce n'est rien auprès de celui de R^1. Ce dernier n'est qu'une succession de trous d'obus.

Toujours angoissante, cette marche dans le noir, à demi courbé, prêt à se planquer...

Une sorte de maison blanche dans la nuit : c'est la redoute. Puis un long talus dominant le boyau : c'est l'ouvrage R^1.

Au milieu du boyau des blessés hurlent. Ce

sont des hommes de la 7e compagnie, qui se rendaient à Vaux-ouest et qu'un obus a touchés là.

A cet endroit précis, impossible d'avancer. La ...e compagnie (Courtine) obstrue le passage. Les hommes s'impatientent; on le comprend. Enfin! après une demi-heure de pause, on peut se placer et S... me passe les consignes.

Il me présente le P. C. : une niche sous un pan de mur en ciment armé renversé par un 380.

Un sous-lieutenant y a été tué à une dernière relève par le 75. Très encourageant. D'ailleurs lui-même, S..., a perdu quinze hommes pendant ces quatre jours du fait du 75.

— Nos artilleurs lui ont fait hier, me dit-il, un tir de démolition!

Ils ont d'ailleurs parfaitement réussi pour un élément de tranchée.

Jeudi 1er juin. — Nous avons perdu le Ravin de la Mort. Cet endroit de délices est tombé au pouvoir des Boches.

Ce matin, à 8 heures, nous avons vu, en avant de nous (1) sur les pentes du plateau

(1) Le retranchement R1 du fort de Vaux dominait les pentes montant du village. On assistait à la lutte comme d'un balcon.

de Hardaumont, les fantassins allemands sortir comme des fourmis quand on a frappé du pied une fourmilière.

Ils ont dévalé vers notre tranchée du Saillant (sans recevoir un coup de canon). Des nôtres se sont repliés précipitamment vers le ravin des Fausses-Côtes. Nous avons tiré sur les assaillants, sans grand résultat apparent.

Les Boches ont sauté dans la tranchée. Des flocons de fumée blanche nous ont montré qu'il s'y livrait un combat à la grenade.

Puis le calme est revenu.

Des essaims de capotes bleues ont essayé plus loin de regrimper les pentes du bois de la Caillette déjà sous le grand soleil, mais ils ont rapidement reflué en désordre vers le ravin des Fausses-Côtes. Les obus éclataient au milieu d'eux, et d'ici il semblait que presque aucun ne tombât.

Les Boches, en colonne par un, se sont ensuite glissés le long de la voie ferrée. On a vu alors une file de capotes bleues, sans armes, remonter les pentes de Hardaumont : des prisonniers, soixante à quatre-vingts...

En face de nous, dans Serajevo [1], on voit

(1) La tranchée Serajevo. Elle faisait face à R[1], dont elle était distante, à droite, de vingt-cinq mètres, à gauche, de soixante.

les casques gris pointer de temps à autre au-dessus du parapet. Chaque tête qui se montre, un coup de feu... Ils ripostent... C'est une lutte à laquelle chacun s'excite...

A côté de moi, un petit de la classe 16, Lauraire, s'affaisse. Son casque est tombé. Un trou béant lui défonce le crâne. Sa tête penche sur sa poitrine et, de ce trou, le sang coule comme une fontaine...

A tout moment passent dans la tranchée des blessés ruisselants de sang. Ils vont au poste de secours qui est à la redoute.

Et les Boches défilent sans cesse le long de la voie ferrée et passent la Digue.

12 heures. — Ils abordent R^2. Vive fusillade. On résiste. Enfin! C'est notre 3e compagnie[1] qui les reçoit.

Je suis descendu à la redoute d'où l'on domine le ravin qui sépare le bois Fumin[2] de R^1.

De la redoute et de R^1, mitrailleuses et fantassins fusillent toute larve *feldgrau* qui rampe sur les pentes de Fumin.

14^h 30. — Ils ont pris R^2.

Notre gauche est menacée d'être tournée...

A peine installés à R^2, ils se sont mis à

(1) Lieutenant Goutal. Blessé grièvement ; en captivité.

(2) En avant duquel est R^2.

creuser en avant une tranchée, à la grande admiration de nos troupiers.

Maintenant, seul, le ravin nous sépare d'eux. Allons-nous être cueillis ici comme dans une souricière?

Deux mitrailleuses battent le ravin. Devant leur champ de tir, on voit des groupes de corps gris étendus sur la terre.

L'aspect de la tranchée est atroce. Partout les pierres sont ponctuées de gouttelettes rouges. Par place, des mares de sang.

Sur le parados, dans le boyau, des cadavres raidis couverts d'une toile de tente. Une plaie s'ouvre dans la cuisse de l'un d'eux (Aumont)[1]. La chair en putréfaction, sous le grand soleil, s'est boursouflée hors de l'étoffe et un essaim de grosses mouches bleues s'y pressent.

A droite, à gauche, le sol est jonché de débris sans nom : boîtes de conserves vides, sacs éventrés, casques troués, fusils brisés éclaboussés de sang.

Une odeur insupportable empeste l'air. Pour comble, les Boches nous envoient quelques lacrymogènes qui achèvent de rendre l'atmosphère irrespirable.

(1) Un petit classe 1916.

Et les lourds coups de marteau des obus ne cessent de frapper autour de nous [1]...

Vendredi 2 juin. — Nuit d'angoisse, perpétuellement alertée...

Nous n'avons pas été ravitaillés hier. La soif surtout est pénible. Les biscuits sont rech... Un obus vient de faire glisser ma plume. Il n'est pas tombé loin. Il est entré dans la cagna d'à côté où dormait mon sergent fourrier, le pauvre petit Cosset [2]. Tout a été ébranlé. J'ai été couvert de terre. Et rien! Pas une égratignure!

A en juger par la direction et l'éclatement, c'est du 75. Pièce décalibrée qui tire trop court.

(1) A ce moment, un poilu entre dans le P. C., essoufflé, en sueur, au milieu du bombardement. C'était le sous-lieutenant Riballier des Isles que j'avais laissé aux abris pour passer les consignes.

— Mon cher ami, vous auriez pu attendre la nuit pour venir.

— Mon capitaine, j'ai entendu que les Boches attaquaient, je me suis hâté de rejoindre !

En plein jour ! Sous le bombardement le plus effroyable ! Magnifique !

(2) « Coco » ainsi qu'on l'appelait d'ordinaire à la compagnie. Il était un peu plus de midi.

Le P. C. était constitué par un pan de béton renversé et appuyé d'un côté sur une paroi également en béton, de l'autre sur un mur en sacs à terre.

Un autre mur de sacs à terre divisait l'abri ainsi formé en deux compartiments. Je m'étais installé dans l'un et avais installé Cosset, mon fourrier, dans l'autre.

Les deux abris donnaient sur une ouverture commune. L'obus pénétra à travers cette ouverture et y percuta. Cosset fut haché par es éclats. Je ne m'explique pas encore maintenant par quel hasard je n'ai reçu que de la terre.

J'envoie une fusée éclairante et une fusée verte pour qu'on allonge le tir. Peine perdue.

— Un éclat a fait partir une fusée rouge [1]! me crie Clerc.

— C'est cela! Les artilleurs exécutent un tir de barrage qui tombe trop court.

Je fais répéter le signal : allongez le tir! Une fusée éclairante et une fusée verte.

— Mon capitaine! Chevaillot est tué!

Mon caporal fourrier! Un grand gaillard de la classe 15, qui racontait tout à l'heure, si naïvement, ses prouesses amoureuses!

Je demande un agent de liaison pour aller porter mon rapport au colonel.

Le petit Clerc se dévoue.

— Donnez-le-moi! mon capitaine. J'aime mieux être tué... Il faut sauver la vie des camarades!

13h 30. — La lutte à coups de fusil a repris, plus ardente que jamais.

Coutable [2] passe, la figure en sang.

20 heures. — Les Boches d'en face sortent de leurs tranchées. Ici tout le monde est au créneau. J'ai fait distribuer à tous des grenades,

(1) Signal pour demander le barrage d'artillerie.

(2) Caporal. En ce moment (juin 1917) à l'hôpital de Vitry-le-François pour une seconde blessure reçue devant le Moronvilliers.

car à la distance où nous sommes le fusil est impuissant.

Les voilà !

— En avant, les enfants! Hardi !

Sortais coupe les ficelles des cuillers [1] et nous les expédions. Ils nous répondent par des grenades à fusil, mais qui portent trop loin. Ceux qui sont sortis, surpris par notre accueil, regagnent Serajevo en vitesse, sauf ceux qui restent de place en place, parfois par groupes, étendus sur la plaine.

De Serajevo, on voit des ombres s'enfuir précipitamment et se diriger vers l'arrière; sans doute la seconde vague qui se dérobe.

— Aux fusils, les enfants, feu de poursuite!... Champion [2], lance une fusée rouge !

Si nous avions un tir de 75 maintenant ce serait parfait.

Tout à coup, des flammes fusent derrière moi, avec des torrents de fumée blanche et noire. Ce sont de véritables jets de flammes. Pas de doute ! Ils ont forcé à droite et nous lancent ici des liquides enflammés !...

(1) Sortes de grenades.

(2) Mon clairon. Brave garçon de la classe 1908 ; grand, blond cendré, avec de bons yeux à fleur de tête. Il était père depuis trois mois d'une petite fille et souvent on sentait que sa pensée était bien loin.

Mais voilà que de l'incendie montent des flammes vertes et rouges. Je me rends compte. C'est mon dépôt de fusées qui flambe. A un pareil moment! Heureusement que les Boches ont été repoussés... Des malheureux dévalent sur la droite en criant : « Sauve qui peut! » Ouelques hommes s'émeuvent auprès de moi et quittent le créneau.

— A vos places! N... de D...! Et vous, tas de gourdes! Vous f... le camp parce que deux fusées flambent!

En moins de deux minutes, l'ordre est rétabli.

Voilà, cependant, comment peut prendre une panique. Pour une bagatelle, alors que le vrai danger est écarté.

Les flammes montent et bouillonnent sans cesse dans la nuit, au milieu des obus. A tout moment, une nouvelle fusée lance son jet de flammes.

L'incendie gagne le P. C., d'où bientôt sortent les langues de feu.

Il faut d'abord sauver les grenades qui sont à proximité. Un sac de cartouches est resté dans le brasier, car on entend le crépitement. Le terrible est que les murs sont faits de sacs à terre et alimentent eux aussi le foyer. Et les

obus qui tombent! les balles qui sifflent de tous côtés!

Enfin toutes les caisses de grenades sont déblayées [1].

Le feu, sur lequel tombent les pelletées de terre, diminue d'intensité.

C'est Champion l'auteur involontaire du désastre. La fusée rouge qu'il allumait (sur mon ordre) est partie non pas en l'air, mais entre ses jambes, et a incendié le tas qui était derrière.

Heureusement, les Boches ont été calmés par nos grenades.

Il est vrai que maintenant il nous faut aller en chercher d'autres si l'on veut résister à une attaque. On en a vidé près de vingt caisses!

22 heures. — Un homme arrive du poste du colonel avec cinq bidons d'eau — dont un vide — pour toute la compagnie. Ce sont des bidons de deux litres. Cela fait neuf litres, à peu près, pour soixante hommes, huit sergents et trois officiers.

L'adjudant Dubuc fait devant moi, avec une parfaite équité, la distribution de cette eau qui sent le cadavre.

(1) La dernière était toute brûlée sur un côté! Il était temps!

Samedi 3 juin. — Il y a près de soixante-douze heures que je n'ai pas dormi.

Les Boches attaquent à nouveau au petit jour ($2^h 30$).

— Du calme, les enfants! Laissez-les bien sortir! On a besoin d'économiser la marchandise. A vingt-cinq pas! Tapez-leur dans la gueule! A mon commandement!

— Feu!

Et allez donc!

Un craquement d'explosions bien ensemble! Bravo! Une fumée noire s'élève. On voit les groupes boches tournoyer, s'abattre. Un ou deux Boches se lèvent sur les genoux et s'esquivent en rampant. Un autre se laisse rouler dans la tranchée, tant il est pressé.

Cependant, soutenus par le feu de leurs camarades restés en position et qui nous criblent de balles, quelques-uns progressent vers nous.

L'un d'eux s'avance même jusqu'au réseau Brun, à trois mètres du parapet. Bamboula lui envoie une « cuiller » en pleine tête.

A $3^h 30$, ils en ont assez et rentrent dans leur trou. Il fait beau soleil. Une chanson me monte aux lèvres.

— Vous êtes gai, mon capitaine [1].

(1) Me dit le caporal Lecomte.

— Évidemment. D'ailleurs, quand le parti est pris...

A 6 heures, les brancardiers boches sortent pour ramasser leurs blessés. J'empêche de tirer dessus.

A droite, nous sommes coupés du fort de Vaux. La 7e a perdu son commandant de compagnie, Tournery, tué; son unique sous-lieutenant, le brave Bétron, tué; notre compagnie de réserve est décimée. Biancardini (qui la commandait), Leroy, un de ses sous-lieutenants, sont tués; Tetard, l'autre sous-lieutenant, a été fait prisonnier à la Digue.

Comme les Boches passent sans discontinuer la Digue, qu'ils occupent R^2, nous sommes menacés d'encerclement. La situation est vraiment terrible. Une angoisse indicible serre le cœur.

Et nous sommes toujours accablés d'obus.

A 14 heures, une rafale me démolit deux mitrailleuses, m'enterre toutes les munitions, hache un servant, en blesse deux autres. A 17^h 15, nouvelle rafale...

Une mitrailleuse prend d'enfilade l'étroite rampe qui descend à la Redoute et une autre le passage devant le P. C...

Ce soir, préparation d'artillerie formidable de la part des Boches. Nous serons sûrement attaqués de nouveau. Je fais rétablir la plate-

forme de mitrailleuse démolie dans la journée et mettre en batterie une des deux pièces qu'on a pu réparer.

Pour boire, comme il pleut, les hommes ont mis leurs quarts dehors et établi des toiles de tente.

A 20h30, ces messieurs d'en face sortent de Serajevo.

Les poilus en sont joyeux.

— Mon capitaine, c'est ma tournée, me crie Rouzeaud debout à son poste de combat.

Les Boches sont accueillis à quinze mètres d'un tel barrage à la grenade, appuyé par un tel feu de mitrailleuses, qu'ils n'insistent pas. L'attaque est arrêtée net.

A 22 heures, un officier paraît dans la cagna, le sous-lieutenant Brunet, du 124e. Il me dit amener en renfort une compagnie. Tout compte fait, il s'agit de dix-huit hommes.

Une heure après, nouvel officier, du 298e cette fois, le lieutenant Claude.

— Je vous amène une compagnie de renfort.

— Combien avez-vous d'hommes ?

— Cent soixante-dix.

— Cent soixante-dix ?... J'en doute.

On compte... Il y en a vingt-cinq !

— ? ?

— Les autres n'ont pu rejoindre; ils doivent être égarés dans la plaine!

Je place les hommes du 298e à la redoute. Ceux du 124e, je les envoie renforcer les défenseurs du carrefour de R1 et de la Courtine.

Dans le boyau, c'est un encombrement indescriptible. Et tous ces hommes sont éreintés, n'en peuvent plus...

Les obus se remettent à tomber.

Impossible d'allumer une bougie dans le P. C... Si peu de lumière qu'on voie du dehors, les marmites arrivent.

Pour rédiger le rapport des vingt-quatre heures, je suis obligé de m'accroupir dans un coin sous une couverture et d'écrire par terre.

Quant à reposer une seconde, il n'y faut pas songer. Le bombardement ne cesse pas une minute et, d'autre part, nous sommes si criblés de totos, que nous nous grattons comme si nous avions la gale.

Dimanche 4 juin. — « Ils ne sont pas vernis pour R1, les Boches! » me jette en passant, avec son léger dandinement, le grand Frémont [1].

(1) De Mortagne. Aussi doux que brave. Tué le 27 mai 1917 en Champagne.

J'étais à la redoute à organiser la liaison avec ma gauche.

— Eh bien! hier, vous avez eu chaud à cette heure-ci, me dit Perrin [1].

— Oui! Vous avez vu cette distribution de grenades?

Au même instant, pétarade significative.

Je grimpe en vitesse l'étroite rampe qui me mène dans la tranchée et gagne mon poste de combat.

Il fait un temps magnifique. Les grenades claquent de toutes parts. Très beau, le combat à la grenade. Le bombardier, solidement campé derrière le parapet, lance son projectile avec le beau geste du joueur de balle.

Sortais, accroupi près des caisses, coupe tranquillement les ficelles des « cuillers » et nous les passe avec beaucoup de simplicité; une fumée noire, épaisse, s'élève dans le ciel, en avant de la tranchée.

A 4 heures, tout est fini. Encore quelques coups de fusil. Les derniers sanglots après la grosse émotion.

Il fait un soleil radieux, qui rend plus poignante encore la désolation de ce ravin.

(1) Lieutenant mitrailleur, tué en août 1917 au Cornillet.

Des blessés descendent couverts de sang.

On ramène les tués, ce pauvre Bamboula entre autres, qui s'est dressé sur la tranchée pour abattre un officier boche et a eu le crâne troué.

Dans le bout de la tranchée qu'occupent des bombardiers de la 5e et dix hommes du 124e, des Boches sont entrés et ont été bousillés.

Un prisonnier descend. Il a la face imberbe, les yeux hagards. Il lève ses mains sanglantes en criant : « Kamarade! » Nos hommes l'emmènent en courant au poste de secours. J'y vais. Lugubre, ce poste de secours. Dans une salle mal éclairée d'une bougie, des corps gémissants sont étendus. Ils me reconnaissent et m'appellent. L'un d'eux (1) me demande depuis longtemps; il veut que je donne de ses nouvelles à son frère (2). Un autre me demande d'écrire à ses parents.

Le pauvre caporal Champ, qui porte la mort sur la figure, me fait des adieux qui me tirent des larmes.

(1) Toutain Paul, caporal. La conscience même. Il a pu être sauvé, sorti de cette fournaise. Miracle! Il a été évacué sur un hôpital de Lyon. Il est maintenant guéri.

(2) Alfred. De deux ans plus âgé que Paul, mais subissant l'ascendant du cadet.

Et tous souffrent atrocement, car, altérés par la fièvre, ils n'ont pas une goutte d'eau à boire.

Dans la Courtine, autre prisonnier boche, de la classe 16, celui-là; une brute. Puis un *Unteroffizier,* petit, sec, blond, distingué : vingt-quatre ans, un architecte des environs de Cologne.

14h 30. — Depuis midi, bombardement par gros calibre. La terre tremble. La cagna est pleine de gravats. Ils veulent décidément démolir cette tranchée. Les oreilles bourdonnent. Quel déluge de fer!

Un *feldgrau* fait irruption dans le P. C. accompagné d'un troupier. C'est l'*Unteroffizier* pris ce matin.

Il vient se mettre à l'abri auprès de moi.

L'abri que je puis lui offrir est tout moral.

Il a la figure hagarde. Il tremble comme la feuille; jamais je n'ai vu un Français secoué par la peur d'un affolement semblable à celui de ce Boche.

Il balbutie :

— *Erschrecklich! Verrückt! Verrückt* (1)*!*

D'un ton détaché, je le rassure :

— *Das ist gar nichts! Das ist Ihre Artillerie* (2)*!* et le renvoie à la redoute.

(1) Effroyable ! Fou ! Fou !

(2) Ce n'est rien ! C'est votre artillerie !

Le bombardement a cessé à 15^{h}30. Bilan : deux blessés ! Mais on est venu me prévenir que Charlot était enterré.

Il est au petit poste le plus rapproché des Boches, à cinq ou six mètres en avant de R[1], sur la droite.

J'y vais.

Un 210 a creusé un entonnoir en plein dedans.

Charlot est auprès, à son poste, pâle comme la mort et encore tout poudré de terre.

— Eh bien ! Charlot ! Ils veulent t'enterrer maintenant ?

— Ça n'est rien, mon capitaine, me répond-il de sa voix tranquille avec son sourire timide.

— Tu n'as rien de cassé ?

— Non, mon capitaine ! Ce n'est pas encore pour cette fois-ci. Ils viennent d'essayer de venir. Je les ai déjà fait rentrer à coups de grenades.

16^{h}30. — Les Boches grimpent toujours sur les pentes du bois Fumin, et toujours sans recevoir un coup de canon.

Je fais en hâte établir une mitrailleuse à la tranchée de flanquement qui domine le ravin, au-dessus de la redoute, et y envoie Choplain (1) avec huit hommes.

(1) Sergent, petit, brun, vingt-trois ans. Nommé sous-lieutenant en

Ils fauchent ce qu'ils peuvent; mais c'est un crève-cœur de voir ces messieurs se renforcer ainsi à discrétion, en plein jour.

Dans le boyau, je croise Courtonne. Pour mieux tirer le Boche, il s'est agencé à son usage un petit bastion en sacs à terre. Excellente position; un champ de tir admirable. Seulement les balles y bourdonnent sans cesse aux oreilles comme un essaim de guêpes. Une lui a traversé l'avant-bras gauche. Il est allé se faire panser, et retourne à son bastion avec beaucoup de tranquillité...

La rapidité de la progression boche est vraiment effrayante. De tous côtés, de la Courtine, des mitrailleurs, me viennent des gens, inquiets, me la signaler. Je ne la vois que trop bien. Je rassure tout le monde. Les dispositions sont prises. Nous tiendrons ici jusqu'au dernier homme.

Je rédige un rapport pour le colonel; mais qui le portera?

— Moi, mon capitaine! propose Clerc.

Pauvre petit! Le reverrai-je?... Il le faut!

— Tu attendras que la nuit soit tombée pour revenir.

juin 1916, à la 6e compagnie. Il a été tué aux derniers combats de Champagne (mai 1917).

Il était fiancé. On le taquinait souvent au sujet de sa belle. Brave soldat, ardent au feu comme pas un.

C'est tout ce que je peux faire pour lui.

18 heures. — Le bombardement recommence. Cette fois, ce sont les nôtres qui tirent..., mais sur nos propres tranchées.

Un vrai tir de démolition. Deux dans la journée, c'est beaucoup. Celui-ci est plus terrible encore que le premier.

— Lancez des fusées vertes! Une éclairante, une verte!

Les fusées partent.

— Lancez encore une fusée verte!

— Mon capitaine, il n'y en a plus.

Et les obus se pressent, se pressent de plus en plus drus.

L'élément de tranchée, à droite du carrefour R^1 — Courtine, est littéralement écrasé; tous les défenseurs tués ou blessés. Partout ce ne sont que gémissements, courses de brancardiers qui, malgré leur dévouement, sont débordés.

Levêque [1], haletant, vient s'appuyer quelques instants au mur de mon P. C. Sa bonne figure d'honnête brave homme est creusée; les yeux cerclés de bleu semblent sortir de la tête.

— Mon capitaine, je n'en puis plus. Nous ne restons que trois brancardiers : les autres

(1) Petit, maigre, yeux gris, moustache rousse. D'une classe déjà ancienne.

sont tués ou blessés. Voilà trois jours que je n'ai pas mangé, que je n'ai pas bu une goutte d'eau, que je ne suis pas allé à la selle.

On sent que ce corps frêle ne tient que par un miracle d'énergie. (Certainement, maigre comme il est, il ne doit pas peser plus de cinquante kilos.)

On parle toujours de héros. En voici un, et des plus authentiques. Il n'a pas la croix de guerre. C'est un brave homme, tout modeste, qui fait son devoir sans se soucier des balles et des marmites, qui fait son devoir à en crever. C'est un vrai héros.

L'effroyable canonnade dure toujours! Et pas de fusées vertes!

Dubuc, Riballier des Isles et moi, nous attendons, sous un bas hangar en planches couvertes de quelques sacs à terre, l'obus qui nous écrasera. Les mines sont graves. On sent que tous sont serrés par l'angoisse.

20 heures. — Nous sommes relevés! C'est une si grande joie que je n'y crois pas.

Et puis, par qui? Le lieutenant Claude n'a encore que quarante-trois hommes! Sur 170!... Enfin! Il pourrait en avoir moins. Hier, ils n'étaient que vingt-cinq.

20h 30. — Clerc revient du P. C. Fumin.

J'ai un poids de moins sur la poitrine. Est-il maigre! A-t-il mauvaise mine avec sa barbe brûlée par l'incendie de l'autre soir!

Mais ses yeux brillent de joie.

. . . .

. . . .

A 21h 30, nous commençons la relève avec le lieutenant Claude. La nuit est calme. A peine quelques marmites.

23 heures. — Arrive un courrier du colonel. « En raison des circonstances, le 101e ne peut être relevé. »

Merci.

Quelle déconvenue pour mes pauvres troupiers! Ils font l'admiration du lieutenant Claude. Il y a de quoi. Il n'en reste plus que trente-neuf; mais quels braves gens!

A cette note, en est jointe une autre :

« Occupez-vous toujours R1 ? »

. . . .

Lundi 5 juin. — Je reposerais volontiers, mais les « totos » s'y opposent.

Le contre-ordre de relève fait que la compagnie n'aura pas encore d'eau aujourd'hui. Sitôt le contre-ordre reçu, j'ai envoyé une corvée d'eau. Elle n'est pas revenue. Elle a dû

être prise par le jour. Elle sera restée à Tavannes ou au tunnel.

Heureusement il pleut. Les hommes vont étaler des toiles de tente.

Une soif terrible me dessèche la gorge. J'ai faim ; manger du singe avec des biscuits va encore augmenter ma soif.

— Mon capitaine, voilà du café !

Champion est devant moi, tenant des deux mains une gamelle fumante. C'est bien du café ! Je n'en puis croire mes yeux.

— Mon capitaine, j'ai trouvé des tablettes de café, alors j'ai dit : Voilà mon affaire, je vais faire du café.

Si vous voulez accepter le premier quart ?

Ah ! les braves gens ! Je suis ému à ne savoir que dire.

— Mais, mon ami, et toi ? et tes camarades ?

— Nous en avons d'autre.

— Mais, je ne puis, ici, accepter un quart ! Une gorgée, je veux bien.

— Non, non, mon capitaine, c'est pour vous. Tiens, Vatin [1], passe donc des quarts ; la gamelle, j'en ai besoin.

Je me laisse faire. Je mets précieusement le

(1) Tambour.

quart de côté. Il me permettra de manger un biscuit.

— Mon capitaine! Nous avons fait chauffer du singe. Je vous en aurais bien apporté, mais j'ai eu peur que vous ne le refusiez. Vous m'aviez fait des reproches ce matin.

C'est vraï. Je lui ai fait des reproches. C'est lui la cause involontaire de l'incendie qui a brûlé nos fusées, et ce matin, où nous en avions besoin, nous n'en avions plus. Il en pleurait, le pauvre garçon. Mais enfin!

— Je vous en ferai ce soir! Avec du beurre!... Nous avons trouvé une boîte de beurre!

Quels braves gens! Quels braves gens!

Les Boches sont plus calmes...

Dans la tranchée Serajevo, qui nous est parallèle, c'est un mouvement continu dans les deux sens. Cette tranchée doit être approfondie, tout au moins dans le boyau de circulation, à près de deux mètres...

Maintenant ils s'organisent dans les positions conquises. On les voit pelleter la terre, envoyer leurs renforts...

17 heures. — L'ordre de relève est arrivé. Pourvu qu'il soit définitif!

Nous laisserons nos morts comme souvenir dans la tranchée. Leurs camarades les ont pieu-

sement placés hors du passage. Je les reconnais. Voici Cosset et sa culotte de velours; Aumont, pauvre petit classe 16; Bamboula, qui allonge sa main cireuse, cette main qui lançait si vaillamment la grenade; et Pinguenet, et Génin, et Lauraire, et Crinière, et tant d'autres!

Hélas! Que de lugubres sentinelles nous abandonnons! Ils sont là, alignés sur le parados, raidis dans leur toile de tente dégouttante de sang, gardes solennels et farouches de ce coin de sol français qu'ils semblent, dans la mort, vouloir encore interdire à l'ennemi.

21 heures. — Relève.

Ce n'est pas tout d'être aux retranchements du fort de Vaux, il faut encore en sortir.

La reine des relèves.

Départ à 21 heures. Nous n'avons pu partir plus tôt, d'abord à cause de nos successeurs, qui n'avaient pas garni suffisamment les créneaux, et, ensuite, à cause de la lumière. Les mitrailleuses boches installées maintenant à R^2 battent en effet l'étroite sente par où il faut cheminer pour passer devant la redoute, et, au crépuscule, les silhouettes se détachent en noir trop nettement.

Effroyable la marche dans la nuit vers le P. C.

Fumin. Clerc guide le mouvement. Il retrouve à tâtons le chemin, de trou d'obus en trou d'obus. La plaine est bouleversée, criblée d'entonnoirs où l'on trébuche sur des cadavres. Dans cette nuit d'encre, éclairée seulement par les fusées qui nous font planquer et par l'éclatement rouge des obus, c'est une course haletante, interrompue de coups de fusil. Car ces messieurs nous interdiraient bien le passage. Mais je n'ai aucune envie d'aller à Baden-Baden.

Mon ordonnance, Laporte (1), n'étant pas revenu du P. C. B., je porte mon sac. Je n'y suis plus habitué. Je me raidis pour ne pas le jeter. Touchat, qui me suit, s'en aperçoit.

— Baille-lou, moun capitan, me souffle-t-il! Lou portarai! (Donnez-le-moi, mon capitaine. Je le porterai.)

— Merci pla. Toutaro. (Merci bien. Tout à l'heure.)

Auprès du P. C. Fumin, démoli par les obus, c'est un vrai charnier. Des cadavres partout. Dans le boyau de l'Étang, un tous les cinq ou six pas. On marche, on marche toujours, heurtant les troupes silencieuses qui montent.

(1) De Dreux. Brave entre les braves. Il s'était égaré et avait été fait prisonnier.

R... qui nous précède est fou du désir d'arriver.

— Avancez! N... de D...! Avancez!

La précision du tir boche est effrayante. Un 77 éclate juste devant nous.

Clerc se retourne, et d'une voix altérée :

— Voilà ce qui nous attend, mon capitaine!

On ne voit point à deux pas.

— Heureusement que nous avons l'éclair des départs! crie un loustic.

Nous sommes en effet à la hauteur des batteries françaises. C'est une succession dans les ténèbres de coups de tonnerre et d'éclairs aveuglants. Sur le parapet, nous descendons à travers le bois dont les pentes aboutissent au tunnel.

Dans le tunnel! Enfin! Nous respirons.

Quand je dis : « Capitaine de la 8e compagnie; R1! » je me rends compte de l'horreur de la situation dans laquelle nous nous trouvions. On nous regarde comme des « rescapés ». On nous offre à boire... On nous félicite... On nous embrasse...

Nous repartons, dans la nuit, le long de la voie ferrée... Ici les bois ne sont pas abattus et les branches nous accrochent au visage. Mais

nous n'avons plus l'angoisse des marmites et l'on entend à nouveau bavarder.

Notre guide nous perd à travers les pentes boisées qui nous séparent de Belrupt... Enfin, voici les casernes Chevert... La route... Nous sommes arrivés. La fin du martyre.

Il est petit jour.

Épilogue

(8 JUIN-26 JUIN 1916)

La Fin de la 8e Compagnie

(8 juin-26 juin 1916)

Travaux en deuxième ligne. — Départ de Verdun (15 juin). — Au repos à Fontaine-sur-Marne. — Les jeux de Caliban. — Revue pour la remise des décorations. — Les débris de la 8e compagnie sont dissous.

Jeudi 8 juin. — Ce matin, lever à 3 heures pour aller reconnaître une tranchée que nous creuserons cette nuit, au sud du fort de Tavannes. Nous sommes le commandant F..., S... et moi. Nous aurons pour guides... deux caporaux du génie.

L'unique boyau qui mène à Tavannes a cinquante centimètres d'eau en certains endroits. Reconnaissance faite, nous revenons en passant devant les batteries, sur la gauche des casernes Chevert, et en remontant la côte, toute verte, fleurie de boutons d'or et de moutarde sauvage. Très beau ce pays, mamelonné, boisé, et où les villages se nichent au fond des

vallons, serrés autour de leur clocher comme les brebis autour du berger...

Le roulement continu de la canonnade nous rappelle que nous sommes en guerre.

19 heures. — Départ pour la corvée par pluie battante.

Les hommes sont admirables.

En deux heures, ils ont creusé leur tranchée...

Ce matin, en venant faire la reconnaissance pour les travaux du soir, je vois indiqué sur le plan directeur un superbe boyau. Deux beaux traits rouges.

— Où est ce boyau, caporal [1] ?

— Mon capitaine, il ne prend que plus haut. Jusqu'ici c'est un boyau *fictif!* (*sic.*)

Le retour au travail, par la pluie, au matin, le long des pentes glissantes, est effroyablement pénible. On avance de deux pas, on recule d'un. Nous sommes rentrés à Belrupt, fourbus, à 3h30.

Au-devant de nous vient le sergent-major [2]. Pendant la nuit, le régiment a déménagé. Il est maintenant à Houdainville!

Il faut « remettre ça ». Il pleut à torrents. Pour comble, Zidor a eu une prise de longe.

(1) Un petit jeune homme, très « paufin ». Tout à fait l'allure du soldat amateur.

(2) Châtenet.

Enfin! il me mènera bien jusque-là! Mais, vraiment, on abuse. Les pauvres troupiers qui sont restés vingt et un jours en première ligne n'ont pas encore eu une heure de repos. Ils n'en peuvent plus.

Vendredi 9 juin. — . . . .
. . . .

— Vous voilà, défenseur de R[1]! me dit le général T..., commandant la division. Vous êtes célèbre dans tout le corps d'armée!

Le colonel m'annonce que j'ai la croix (1).

Samedi 10 juin. — Ce soir, nous remontons au travail sous les ordres du commandant de B... Nous allons travailler au même emplacement où j'ai travaillé jeudi et Pansette hier...

J'avais besoin de 2.000 sacs à terre. Le génie ne m'en a donné que 1.000! et ils sont blancs! blancs de neige! je les ai fait camoufler avec la terre comme j'ai pu! Mais vraiment, il y a de quoi révolter les âmes les plus placides.

Quant au secours de ces messieurs, nous ne l'avons pas eu plus que les jours précédents.

(1) Recevaient également la croix : le capitaine Hillere, du 101e régiment d'infanterie, et le capitaine Dupont, du 124e régiment d'infanterie.

Dans le boyau, je vois trois fainéants les mains dans les poches.

— Qu'est-ce que vous f... ?

— Nous sommes du ...[e] génie !

— Ah ! et qu'est-ce que vous faites là ?

— Nous sommes là pour le piquetage, me dit l'orateur de la troupe avec un fort accent méridional.

— Pour le piquetage ? Dans la tranchée ?

— Non, en avant. Mais il tombe des obus.

Oui ! il en est tombé à 200 ou 300 mètres. Nous n'aurons pas plus de fils de fer que les autres jours [1].

Délicieux le commandant de B... Nous rentrons nous réconforter un peu vers 4 heures. Il me parle de la cathédrale de Reims, du rôle de la cavalerie aux diverses époques de l'histoire militaire, etc., de façon avertie et charmante, — ce qui ne l'empêche pas d'être un admirable soldat . . . .

Dimanche 11 juin. — Pansette me dit que la batterie près de laquelle nous avons travaillé a été démolie . . . .

. . . .

(1) Le fantassin est décidément un grincheux.

Les Russes avancent en Galicie. Cette fois est-ce la bonne ?

Les Anglais semblent avoir étrillé la flotte allemande.

De toute évidence, il nous faut tenir à tout prix à Verdun, pour permettre aux Alliés leurs offensives dans de bonnes conditions.

Nous sommes au point critique de la guerre. .

Lundi 12 juin. — Mes troupiers sont encore montés aux travaux cette nuit. On a tout raclé, ordonnances, brancardiers. Seuls trois cuisiniers par compagnie sont restés. Eh bien ! dans ces conditions, j'ai réuni... trente-sept hommes! C'est tout ce qui me reste (1).

Nous sommes vraiment à bout de forces..

Le temps s'est rafraîchi : il fait de perpétuelles ondées... Ici, le long du canal de la Meuse, le paysage est vert et ne manquerait pas de charme, n'étaient les cantonnements rongeant la verdure comme d'énormes lèpres...

(1) Ils travaillaient autant qu'ils le pouvaient. Ils donnaient leur maximum. Je leur disais :

— Allons, du courage ! Il faut encore en mettre un coup ! Si l'on ne nous envoie pas au repos, vous pouvez être sûrs que c'est parce qu'il est impossible de le faire. Les Anglais ne sont pas encore prêts. Ils ne tiennent encore qu'une trop faible partie de notre front. Ils ont besoin qu'on leur donne du temps... Chacun de nous doit travailler pour deux, etc...

Et ils remontaient jusqu'à la mort.

Après les jours que nous venons de passer, on est abruti. Les forces intellectuelles sont comme engourdies. On ne pense plus. Une chape de plomb vous prend la tête...

Nous allons, paraît-il, dans la Haute-Marne au sud de Saint-Dizier. Pays de forêt, de verdure. Puisse-t-on nous y laisser la paix, au moins huit jours !...

J'ai rencontré ce soir, où j'étais sorti à cheval, le père S... Ce brave homme était encore ivre. Voilà un pauvre bonhomme qui, jusqu'ici, a été un père de famille et un mari exemplaires et dont la guerre aura fait un ivrogne. Celui-là avait besoin de sa « bourgeoise » pour le surveiller. Il ne l'a plus auprès de lui, il se débauche.

Mardi 13 juin. — Il n'est pas douteux que l'organisme nerveux ne soit profondément ébranlé par des batailles aussi terribles et aussi prolongées. Pour ma part, je n'ai pas encore recouvré le sommeil.

Le temps est navrant. Il pleut. Les hommes pataugent dans la boue. Il fait triste. Et nous attendons avec impatience les voitures automobiles qui nous emmèneront...

. . . .

Les Allemands ont déclenché leur attaque sur Verdun de façon merveilleusement judicieuse. Nous sommes au moment de l'année où les nuits sont le plus courtes; si courtes, que le travail nécessaire pour réparer le temps perdu paraît bien difficile à exécuter. En tout cas, il ne sera jamais aussi difficile que maintenant.

Ce ne sont pas des fantaisistes que nos adversaires...

Il pleut depuis ce matin. Dans ce jour triste et gris, je commence à recevoir les lettres des mères de mes chers disparus. Quelles douleurs dans ces feuilles écrites d'une main maladroite! En voici une qui, pour être plus sûre de la réponse, m'a envoyé un papier avec une enveloppe; cette autre se fait recommander sa lettre, et son petit, je le vois encore là-haut, près du carrefour, le front troué d'une balle, plein de sang, déjà violet. Pauvre femme! Quelles brutes que ces Boches avec leur culte du *Krieg!* que ce Wagner qui a dressé aux dieux du Walhalla un temple si « kolossal »!

J'ai relu aujourd'hui *Le Jardin de l'Infante.* Relu? La première fois est si lointaine que le livre est à nouveau tout neuf pour moi.

Poésie de rêve et de voluptueuse langueur; poésie d'un autre âge, d'il y a vingt ans, d'une

génération qui se complut dans cette sensibilité d'une délicatesse amoureuse de mystère — parfois quintessenciée mais rare et pleine de charme — des civilisations trop raffinées. Comme tout cela est loin de nous! Albert Samain! Comme il date!... Mais je ne sais quel parfum troublant s'en dégage pour moi. Les belles heures de la jeunesse première reviennent au cœur; les aspirations confuses des années où l'on se cherche, et aussi les paysages aimés : les quais de la Seine où le poète revenait au soir en quittant l'Hôtel de Ville; le soleil se couchant au loin sur les eaux du fleuve lamées d'or; le crépuscule d'un mauve si doux où s'enveloppent les vieilles tours de la cathédrale, et les ombres glissant, pressées, le long des murs.

Reparaissent aussi les rêves de beauté des heures lointaines, rêves semblables à des muses vêtues de blancheur aux longs plis flottants et baignées de brume d'or; rêves qui trouvèrent un écho si harmonieux dans

...ce cœur d'ombre chaste, embaumé de mystère,
Où veille comme le rubis d'un lampadaire,
Nuit et jour un amour mystique et solitaire.

Tout un monde tumultueux qu'on croyait

enseveli à jamais et qui ne fait que dormir dans les profondeurs de l'âme.

Mercredi 14 juin. — De la pluie. De la boue. Le ciel gris et froid.

Les troupes passent toujours. Une main géante verse les hommes dans la machine implacable. . . . .
. . . .
. . . .

Jeudi 15 juin. — Cette nuit, vers minuit. Hubert Walter [1] entre dans la chambre où je couche en compagnie de Rouzeaud et de Cardin. Je ne dis pas qu'il nous réveille, car ni les uns ni les autres nous n'avons encore recouvré le sommeil.

Nous embarquons en auto demain à 8 heures. Les bagages partiront à 5 heures.

Les grandes douleurs sont muettes. Les grandes joies aussi.

Nous nous renfonçons sous les couvertures pour essayer de profiter des quelques heures qui nous restent. Mais on sent bien que personne ne dort.

(1) Caporal. Un instituteur. Classe 1915. Blond cendré, teint frais, imberbe. Modeste et consciencieux.

Dès 8 heures, tout le monde est debout, et en levant le rideau de notre fenêtre qui donne sur une grange où sont nos hommes, je vois qu'ils sont déjà prêts.

A 8 heures, départ.

Une dernière précaution : nous partons, les compagnies à deux cents mètres (1).

Il fait triste. C'est par la brume et la pluie que nous quittons Verdun, les compagnies réduites à un faible peloton !

Nous poussons jusqu'à Lempire, où nous arrivons vers midi.

Les voitures sont là. Le chef de convoi — un lieutenant — se précipite vers moi :

— Comment ? C'est vous ? Vous rappelez-vous que je vous ai amené ? Je vous prends dans ma voiture !

Oui, je me rappelle. C'est le chef de convoi qui nous a amenés à Massiges, il y a sept mois.

Reprendre à la descente de Verdun un officier que l'on a amené déjà aux premières lignes, c'est, en effet, peu banal.

Ici l'on sent l'arrière. Un autre officier du service automobile se présente ganté, rasé

(1) Afin d'être moins vulnérables aux tirs d'interdiction ou de harcèlement exécutés par les Boches sur les routes.

comme un Anglais, et portant lorgnon à monture d'or...

Nous filons sur la grande route, S... et moi, sous la conduite du lieutenant.

Bar-le-Duc. Quelle émotion de revoir une ville ! des trottoirs ! des civils ! des femmes !... Je suis comme un homme ivre... Les nerfs évidemment ont besoin de se détendre.

Vers 5 heures de l'après-midi, nous arrivons à Fontaine-sur-Marne, notre cantonnement. Joli village autour d'une place, dans un vallon entouré de collines boisées. Mes hommes sont logés un peu à l'écart, dans les trois granges d'un moulin. De l'eau courante auprès. Des prairies où ils pourront s'étendre. Tout est vert. Quel bon repos mes pauvres hommes vont avoir là !

— Tous les soldats qui sont venus ici, me dit la bonne femme qui m'accueille, ont regretté d'en partir !

Je suis logé chez une brave demoiselle d'une cinquantaine d'années. Jolie maison au fond d'un jardin. On m'a donné une coquette chambre au premier, où j'aurai le soleil le matin. La tapisserie est claire et fraîche. Et lorsque après avoir installé mes hommes, je suis revenu, j'ai vu le lit fait comme par une

fée bienfaisante, avec de beaux draps blancs. Je n'en puis croire mes yeux. Après tant de misère, cette chambre coquette, recueillie, où tout, le parquet, l'armoire, le bois des chaises, est luisant; cette chambre de pensionnaire en vacances me donne une émotion indicible. Laissons-nous mener par le destin. Tout arrive.

Vendredi 16 juin. — Ce pays est vraiment délicieux.

C'est la haute vallée de la Marne, entre Wassy et Saint-Dizier. Prairies, champs de blés, jardins, encadrés de collines couvertes de bois; pays mamelonné, varié, d'une fraîcheur incomparable.

Le ciel s'est remis au beau.

Après avoir fait le tour par Sommeville et Rachecourt, où dans l'usine s'entassent les tubes d'acier qui se transformeront en obus, j'ai monté la côte qui domine le village du côté du couchant. Le chemin monte entre les taillis touffus. Le beau soleil dore la cime des arbres que le ciel ajoure d'azur. Douce comme une caresse, la lumière glisse entre les branches, fait étinceler les brins d'herbe encore humides de rosée, et les oiseaux chantent de tous côtés dans le sous-bois sonore.

Les côtes de Souville ou de l'étang de Vaux devaient avoir cet aspect avant que le fléau sauvage y ait tué à jamais la vie des êtres et des plantes. Et la vision de ces croupes désolées, nues, où l'on ne discerne la présence antérieure du luxueux manteau de bois que par quelques piquets noirs et quelques souches, de ces cadavres, de ces entonnoirs creusés par les obus et qui se touchent, toute cette horreur me revient à la mémoire.

Ah! les brutes! les brutes!

Dire que l'humanité subit la loi tyrannique de ses éléments les plus inférieurs! De ceux de ses membres où les bas instincts de la bête sont restés les plus vivaces, et qu'il n'y aura jamais, peut-être, de rédemption pour l'Esprit crucifié depuis des siècles!

Ariel et Caliban.

Voilà les jeux de Caliban.

Il est content, et son cœur se dilate d'aise.

Là où la vie universelle faisait s'épanouir la splendeur du printemps, croître les arbres, — paisibles enfants de la terre nourricière tendant vers la lumière leurs branches souples à la riche parure de feuilles, — les buissons, les fleurs, les brins d'herbe, et toute cette magnificence dont aime à se vêtir la bonne mère des êtres et

des choses; là où Ariel enseignait aux oiseaux leurs plus doux chants, et aux hommes les harmonies les plus chaudes au cœur, Caliban a envoyé — avec la plus juste précision, il faut le reconnaître — des machines infernales de toute grosseur...

Il a fait le désert, le désert horrible et sanglant. Il est content!...

Par des échappées, on voit entre les arbres qui se balancent doucement sous la brise, des toits rouges, notes éclatantes au sein des belles frondaisons...

Le village apparaît, dans son nid de verdure...

Dimanche 18 juin. — Suis allé à cheval à Joinville. Fort belle route, au bord de la rivière, entre des pentes élevées et boisées.

Les champs sont verts... Un coquelicot... Je revois Coutable s'enfuyant vers le poste de secours la tête en sang...

Joinville, jolie ville, riche certainement... Beaucoup de femmes en deuil.

Mardi 20 juin. — Parade pour la remise des décorations.

Temps splendide, frais, ensoleillé

Émouvantes, les vieilles capotes délavées; émouvants aussi les troupiers qui les portent, le casque bossué sur l'oreille, le jarret tendu, le fusil à l'épaule avec la baïonnette étincelante...

Impression de force inoubliable.

Mercredi 21 juin. — Envoyé à Cousances-aux-Forges, au cours de grenadiers, jusqu'au samedi 24...

Dimanche 25 juin. — Saint-Dizier.

Lundi 26 juin. — Rentré la nuit à Dommartin-sur-Yèvre. Plus de compagnie [1].

(1) On en avait dissous les débris afin de renforcer les autres.

C'était le moment où l'on ramenait tous les bataillons d'infanterie à trois compagnies.

Quand la nouvelle de cette mesure vint à mes pauvres troupiers, on apportait la soupe. Personne ne put manger. Beaucoup pleuraient. Les liens qui unissent les hommes entre eux et avec leurs officiers sont très forts dans les corps de troupe.

Toutefois, j'eus le bonheur de pouvoir emmener dans la nouvelle compagnie qui me fut confiée, la 1re, quelques-uns de mes braves : Charlot, Clerc, Mouquet, etc., sans compter mes deux excellents sous-lieutenants, Riballier des Isles et Rouzeaud, qui, hélas ! devaient mourir tous deux le même jour au Moronvilliers en août 1917, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE III

L'ORGANISATION D'UN SECTEUR

(5 février-29 février 1916)

CHAPITRE IV

ATTAQUE SUR LA BUTTE DU MESNIL ET MAISONS-DE-CHAMPAGNE

(29 février-19 mars 1916)

CHAPITRE V

AU SECTEUR DU CALVAIRE

(VILLE-SUR-TOURBE)

(20 mars-21 avril 1916)

Verdun

(21 AVRIL-26 JUIN 1916)

CHAPITRE I

EN PERMISSION AVANT DE MONTER A VERDUN

(21 avril-1er mai 1916)

CHAPITRE II

EN ROUTE

(8 mai-16 mai 1916)

CHAPITRE III

DEVANT VAUX

A LA TRANCHÉE DE LA VOIE FERRÉE

(17 mai-24 mai 1916)

CHAPITRE IV

LE TUNNEL DE TAVANNES

(24 mai-30 mai 1916)

CHAPITRE V

LA DÉFENSE DE R^1

(30 mai-5 juin 1916)

Épilogue

(8 JUIN-26 JUIN 1916)

LA FIN DE LA 8e COMPAGNIE

(8 juin-26 juin 1916)

ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE QUINZE MAI MIL NEUF CENT DIX-HUIT

PAR BERGER-LEVRAULT

A NANCY

APRÈS LE SEIZIÈME BOMBARDEMENT DE LA VILLE

PAR PIÈCES A LONGUE PORTÉE

ET LE CENT VINGTIÈME PAR AVIONS



